Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne

Festival « SAND & CHOPIN en Seyne »

Conférences des 20, 21 et 22 août 2019

Le Filet du Pêcheur

N° 152– septembre 2019

Prix : 3 €

C.P.P.A.P. N° 0423 G 88902

I.S.S.N. N° 0758 1564

1949 ASAM LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne

Siège social :

"Les Laurières"

543 route des Gendarmes d'Ouvéa

83500 LA SEYNE-SUR-MER

☎ : 06 10 89 75 23

argiolas.bernard@neuf.fr

Bulletin trimestriel de liaison
"Le Filet du Pêcheur"
N° 152

LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Président : Bernard ARGIOLAS.
Directrice de la publication : Charlotte PAOLI.
Réalisation : Bernard ARGIOLAS, Germaine LE BAS, Charlotte PAOLI.
Illustrations : Bernard ARGIOLAS.
Mise en page : Germaine LE BAS.
Photographies : Collections privées ou internet libre de droits.
Imprimeur : Imprimerie SIRA (83110-Sanary).

LE MOT DU PRESIDENT

Notre société a participé à nouveau cette année, au **« Festival SAND & CHOPIN en Seyne »**, organisé par Christelle DI MARCO et Gabriel BOZ.
Pour la première fois, nos conférences, les 20, 21 et 22 août, ont pu se dérouler dans une grande salle de 100 places, la salle *Louis Baudoin* du collège L'Herminier aux Sablettes. Ce fut un beau succès, avec un public très nombreux, enthousiaste, et ravi d'assister à des conférences de grande qualité.
Ce numéro 152 du Filet du pêcheur est entièrement consacré à ces beaux moments. Encore merci à Gilbert PAOLI, Bernard SASSO et Pascal CASANOVA pour leur remarquables prestations.

Dès le samedi 21 septembre, nous fêtons le 70e anniversaire de notre société en inaugurant une belle Exposition-Rétrospective à la Maison du Patrimoine, jusqu'au 30 novembre.

Vous avez sans doute reçu notre invitation, ainsi que celle concernant notre première conférence, le lundi 23 septembre, avec la projection du film sur Michel PACHA. Dans ce numéro du Filet, vous trouverez aussi une présentation du colloque du 5 octobre, ainsi que des informations pour notre sortie d'automne à Aubagne.

Bon 70e anniversaire à notre société, en espérant qu'elle continuera à vous satisfaire et à vous apporter beaucoup de plaisir à travers toutes nos activités.

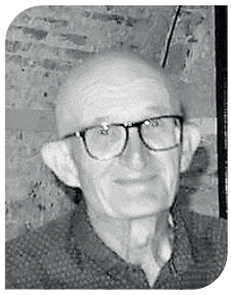
Avec toute mon amitié

Bernard ARGIOLAS

Sommaire

Médaillon George SAND - Balaguier		Couv.1
Le Mot du Président.	Bernard ARGIOLAS	Couv.2
Festival d'été *"SAND & CHOPIN en Seyne"*. Photos de : Damien DI SAVINO et Marie-Claude ARGIOLAS		Couv.4
Conférence du 20 août 2019 : *"Pauline Viardot, une personnalité méconnue"*.	Gilbert PAOLI	1
Conférence du 21 août 2019 : *"George SAND et la Commune de Paris (1871)"*.	Bernard SASSO	15
Conférence du 22 août 2019 : *"George SAND et Juliette ADAM, une amitié sous le soleil du Midi"*.	Pascal CASANOVA	28
Annonces : Exposition – Colloque - Sortie		47
Détente	Chantal DI SAVINO	48

Conférence du 20 août 2019



" PAULINE VIARDOT, UNE PERSONNALITÉ MÉCONNUE "

Par Gilbert PAOLI

INTRODUCTION

Comme George SAND, Pauline VIARDOT a longtemps été tenue pour quantité négligeable. Comme George SAND et comme bien d'autres artistes femmes après leur mort, Pauline VIARDOT a été l'objet d'une dépréciation collective.
Aujourd'hui, on redécouvre Pauline VIARDOT, l'étendue et la variété de ses œuvres et son influence au-delà des préjugés qui l'entourent.
Après avoir brièvement présenté Pauline VIARDOT, on évoquera le milieu musical, familial dans lequel elle a vécu; puis on évoquera sa carrière de cantatrice, tant en France qu'à l'étranger ainsi que sa carrière de compositrice ; on évoquera enfin sa vie personnelle, son mari, ses amis entre amour et amitié.

I - PORTRAIT D'UNE CANTATRICE D'EXCEPTION

Pauline VIARDOT naît à Paris, le 18 juillet 1821. Elle est enterrée le 20 mai 1910, le jour des funérailles du roi EDOUARD VII d'Angleterre. Elle s'éteint à près de 89 ans. Elle traverse tout le XIXe siècle et en connaît tous les bouleversements, politiques et artistiques. Elle naît sous la Restauration. Elle meurt quelques années seulement avant le début de la Première Guerre mondiale. Enfant, elle a sauté sur les genoux de Lorenzo DA PONTE, le librettiste de MOZART ; il lui reste encore un an à vivre lorsque Richard STRAUSS crée *Electra*. C'est Camille SAINT-SAËNS, accompagné de Jules MASSENET, qui prononce son éloge funèbre.
La future Pauline VIARDOT s'appelle Michelle, Ferdinande, Pauline GARCIA. C'est le troisième prénom qui s'impose quand elle devient célèbre.
Elle n'a pas un physique avantageux. Marie D'AGOULT, toujours aussi rosse dans ses jugements la trouve "laide". Il est vrai que ses yeux sont saillants, ses paupières alourdies, son cou trop long et son dos légèrement vouté. Sa peau mate ne correspond pas aux critères de beauté féminine chers au romantisme.
Le peintre Ary SCHEFFER écrit cependant : "elle est terriblement laide, mais si je la revoyais à nouveau, je crois que je tomberais follement amoureux d'elle". C'est que si son visage est ingrat, sa personnalité fascine ceux qui l'approchent et qui ne parlent que de charme, d'élégance et de grâce dans ses manières comme dans ses conversations. "Une irrésistible laide" dit Camille SAINT-SAËNS à son propos.
Tous sont subjugués par sa vaste culture dans les domaines littéraire, pictural et musical. Son infatigable activité intellectuelle lui vaut le surnom de "fourmi". Elle se livre à un travail méticuleux quand elle prépare un rôle. Elle ne se contente pas de chanter. Elle ne peut imaginer de jouer Rosine du *BARBIER de Séville* sans relire BEAUMARCHAIS ou jouer Desdémone dans *Otello* sans relire SHAKESPEARE.

Pauline VIARDOT par Ary SCHEFFER

Franz LISZT

Elle maîtrise six langues : l'espagnol, la langue de ses parents, le français, sa langue d'adoption, l'anglais qu'elle a pratiqué en Angleterre et aux USA, l'italien qu'elle chante régulièrement sur scène, l'allemand qu'elle a appris au cours de ses voyages et le russe appris aussi lors de ses voyages à Saint-Pétersbourg et de sa rencontre avec TOURGUENIEV. Elle maîtrise aussi le dessin et la peinture : elle est capable de peindre un paysage, de réaliser des portraits ou des autoportraits.
Mais son domaine de prédilection est évidemment la musique.
Au départ elle se destine à une carrière de pianiste. Son père l'a mise au piano dès son plus jeune âge. A 10 ans, elle accompagne le ténor Adolphe NOURRIT, grande figure de l'opéra de Paris vers 1830. Elle étudie ensuite le contrepoint et la composition au Conservatoire avec Anton REICHA, le professeur de LISZT et de BERLIOZ. Elle poursuit brillamment ses études de piano avec LISZT. "C'est une archimusicienne" dit-il de sa jeune élève. A 15 ans le 14 août 1836 à Liège elle donne son premier concert public en accompagnant au piano sa sœur, la cantatrice Maria MALIBRAN et son beau-frère, le violoniste Charles DE BERIOT. Le trio suscite l'enthousiasme mais ce succès est sans lendemain puisque Maria MALIBRAN décède deux mois plus tard des suites d'une chute de cheval.
Clara SCHUMANN, considérée comme une des grandes pianistes de son temps participe aux brillantes soirées dans sa maison de Baden-Baden et n'hésite pas à jouer avec elle.

Clara SCHUMANN

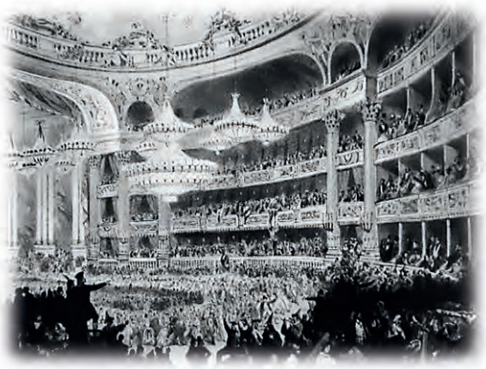
Frédéric CHOPIN

A Nohant, CHOPIN passe des heures en sa compagnie à déchiffrer des partitions et à s'adonner au plaisir du jeu à 4 mains.
Mais c'est surtout comme cantatrice que Pauline VIARDOT est reconnue. La mort de Maria MALIBRAN change le destin de Pauline. Sa mère, elle-même cantatrice et professeure, s'étant rendu compte du talent de sa fille décide que la cadette prendra la place de l'aînée. "Ferme ton piano, tu chanteras désormais !", lui aurait-elle dit.

II - LE MILIEU MUSICAL

Paris est une capitale musicale : elle attire nombre de compositeurs étrangers. Une première vague amène CHERUBINI, SPONTINI et PAER ; une seconde, plus prestigieuse, amène, outre LISZT et CHOPIN, MEYERBEER, ROSSINI, BELLINI et DONIZETTI.
Au XIXe siècle, les hauts lieux de l'art lyrique sont au nombre de trois : L'Opéra qui s'appelle alors Académie ou Académie Royale de Musique, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Italien. L'Opéra à partir de 1817 ouvre ses portes 3 fois par semaine (le lundi, le mercredi et le vendredi). Le Théâtre-Italien joue aussi trois fois par semaine (mardi, jeudi et samedi) L'Opéra-Comique joue sept jours sur sept. On joue sans discontinuer y compris l'été.

✓ ***L'opéra***



C'est une machine imposante. On n'y chante que des œuvres écrites en langue française. L'orchestre compte environ 80 musiciens, qui de l'avis général ont un bon niveau ; il compte aussi 60 à 80 choristes. On recherche des chanteurs ayant une voix forte. Le corps de ballet comporte une centaine de membres. La partie dansée d'un opéra est celle qui est attendue avec le plus d'impatience. Les compositeurs auront mille difficultés à imposer un opéra qui ne comporte pas de ballet. La chorégraphie n'a rien à voir au début du siècle avec le raffinement du romantisme : ce ne sont que contorsions, acrobaties et pirouettes. Enfin, il n'y a pas à proprement parler de mise en scène.
Concernant les chanteurs, l'Opéra suit la longue tradition du chant crié, solidement implantée depuis le XVIIIe et surnommée la *mode de l'aboiement*. MOZART écrit dans une de ses lettres : *"les chanteurs et les chanteuses de l'Académie Royale ne chantaient pas ; ils criaient, ils hurlaient du nez, du gosier de toute la force de leur poumons"*. Un étranger de passage à Paris écrit à propos d'une cantatrice : *"Plus elle s'agite, plus elle rugit, plus les bravos et les trépignements retentissent"*. La conséquence est évidente : les carrières des chanteurs et des cantatrices s'arrêtent très tôt d'autant plus tôt que la plupart d'entre eux débutent à moins de vingt ans et n'ont pas la maturité nécessaire pour aborder les grands rôles, que leurs voix sont exposées aux grandes salles et ne résistent pas à la multiplicité des représentations.
Au début du siècle, le chanteur compte beaucoup plus que le librettiste ou que le compositeur. Les noms des compositeurs sont portés à la connaissance du public au dernier baisser de rideau. Si l'ouvrage est un échec les spectateurs ont toutes chances de repartir sans savoir qui est l'auteur de l'opéra. S'il s'agit d'un succès d'estime, on demande le nom des auteurs. Si l'opéra est un triomphe, on réclame la présence sur la scène des auteurs, du compositeur et du librettiste ou seulement de l'un ou de l'autre.
Deux curiosités pour finir : d'abord la claque. La claque fait partie des coutumes de l'Opéra (comme de l'Opéra-comique). C'est une institution savamment organisée, bien disséminée dans la salle. La claque est une véritable armée : avec un *chef de claque*, des *chefs de peloton* et *simples soldats* qui ne sont pas gratifiés et n'ont que leur billet d'entrée avec l'obligation d'applaudir. Et enfin le bal de l'Opéra. Deux ou trois fois par semaine pendant le carnaval, le théâtre de l'Opéra est transformé en salle de bal pouvant accueillir jusqu'à 5000 participants, ouvrant ses portes à minuit pour les fermer au petit matin.

✓ ***L'opéra-comique***

Parallèlement à l'Opéra qui est la grande scène de prestige de la musique française en Europe on trouve l'Opéra-Comique.
Au départ la différence entre Opéra et Opéra-Comique est ténue. A l'Opéra il y a un récitatif (manière de chanter en imitant le débit de la parole accompagnée par un seul instrument, le clavecin en général) et à l'Opéra-Comique le récitatif est remplacé par le dialogue parlé et non chanté. Ainsi un sujet, si tragique soit-il peut entrer à l'Opéra-Comique s'il comporte des dialogues parlés. Ainsi *Carmen* est créée à L'Opéra-Comique et non à l'Opéra.
Toutefois, le répertoire évolue progressivement vers des pièces plus légères, plus divertissantes s'adressant à un public plus populaire désireux avant tout de s'amuser. Cependant, malgré d'éclatants succès, l'Opéra-Comique ne peut rivaliser avec l'Opéra et le Théâtre-Italien qui attire la société parisienne la plus en vue.

✓ ***Le Théatre-Italien***

De 1820 à 1850, c'est le Théâtre-Italien avec ROSSINI, BELLINI et DONIZETTI qui connaît son heure de gloire.

ROSSINI

Le Théâtre-Italien est un Etat dans l'Etat pour lequel l'engouement du public dépasse l'entendement. C'est de 1801 à 1882, un théâtre voué au culte du bel canto. Peu d'effets scéniques, des parties chorales peu développées, un orchestre relativement réduit : tout est au service de la voix. Le Théâtre-Italien va se constituer un répertoire exceptionnel, une troupe de chanteurs hors pair, un public de fanatiques comme on en trouve peu et les faveurs d'une grande partie de la presse ; le tout à proximité d'un boulevard qui porte son nom.

Le public du Théâtre-Italien constitue un monde à part. Le Théâtre-Italien est pris d'assaut à la grande époque de ROSSINI, BELLINI, DONIZETTI. Les amateurs (les dilettanti) sont des inconditionnels qui trônent dans les loges une ou plusieurs fois par semaine, qui ne manquent pas les répétitions de l'après-midi, qui méprisent l'Opéra-Comique, jugé inférieur et n'ont pas plus d'égard pour l'Opéra où les chanteurs ne savent que crier et l'orchestre produire un vacarme assourdissant. Ils sont les derniers à quitter la salle après avoir lancé aux pieds de la diva un bouquet de fleurs des champs acheté sur les marches du théâtre avant d'entrer.

DONIZETTI

Les années 1830 voient la naissance de la *diva*, une cantatrice (on ne parle plus de chanteuse) à laquelle on voue un culte. Ce culte se traduit, les jours de spectacle, par des acclamations frénétiques, des rappels sans fin puis par des avalanches de bouquets. Et ajoute Pierre LAROUSSE dans son *Grand Dictionnaire universel du XIXe*, *"Les admirateurs se montrent bien modestes, lorsqu'à la sortie du théâtre ils négligent d'aller dételer les chevaux de la diva et de se mettre en leur lieu et place et de traîner l'incomparable jusqu'à l'hôtel assez fortuné pour abriter une existence aussi chère".*

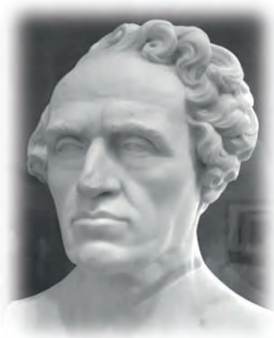
BELLINI

Le mythe de la diva se substitue à celui du castrat auquel GLUCK, HAENDEL et VIVALDI ont consacré le meilleur de leurs œuvres vocales. Ce mythe disparaît à son tour dans la deuxième moitié du XIXe. Les compositeurs refusent de sacrifier leur œuvre pour se plier aux désirs de la diva et lui écrire un air qui lui permet de briller. L'opéra est devenu chose infiniment plus sérieuse que par le passé. On veut créer des œuvres de répertoire destinées à durer. VERDI, WAGNER surtout se montrent intransigeants et ne sont pas prêts à faire la moindre concession à leurs interprètes.

Esprit AUBER

Pour terminer ce rapide tour d'horizon, on citera les créations les plus marquantes.

Le Consulat et l'Empire voient le triomphe de *la Vestale* de SPONTINI créée en 1807. Sous le règne de CHARLES X, une œuvre se détache, *la Muette de Portici*, écrite en 1828 par Esprit Auber et dont le rôle principal, entièrement muet, est confié à une ballerine.



MEYERBEER

L'autre grande création de la Restauration est le *Guillaume Tell* de ROSSINI qui avec cette œuvre termine à 37 ans sa carrière de compositeur d'opéra en pleine gloire. ROSSINI est un homme du siècle des Lumières qui préfère se taire plutôt que d'écrire une musique (celle de la période romantique) qui ne correspond pas à son idéal.

Le compositeur le plus important de la Monarchie de Juillet est MEYERBEER avec trois œuvres importantes : *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*. Ce sont des œuvres qui traitent d'un sujet historique et reposent sur une mise en scène grandiose et des décors luxueux.

BERLIOZ

On le voit la première moitié du XIXe n'occupe pas une place inoubliable. Il faudra attendre la génération d'après 1850 pour que l'Opéra retrouve son lustre. Il faut dire deux mots de BERLIOZ, personnage hors du commun voué aux sarcasmes, aux cabales et aux fiascos qui court toute sa vie après la reconnaissance de ses pairs. Ainsi il présenta *Benvenuto Cellini* en 1838. L'opéra mal préparé, monté au rabais, chanté par des artistes qui n'y croyaient pas et accompagné par des musiciens qui au moment des répétitions jouaient *j'ai du bon tabac* au lieu de suivre la partition fut un échec complet. *Benvenuto Cellini* devint *Malvenuto Cellini.*

III - UNE FAMILLE D'ARTISTES

LISZT écrit : *"Elle naquit dans une famille où le génie semblait héréditaire",* une famille habituée à changer de pays et de ville au gré des contrats.

✓ ***Son père***

Manuel GARCIA

Le ténor Manuel GARCIA, né à Séville le 22 janvier 1775 exerce simultanément les métiers de compositeur (il a écrit une quarantaine d'ouvrages lyriques, plusieurs messes et de nombreuses mélodies avec accompagnement de guitare et piano), de metteur en scène, de chef de troupe, d'acteur et de chanteur. C'est un grand professionnel tout à la fois musicien et comédien. Il débute sa carrière en Espagne. Il est le premier à adapter en espagnol *les Noces de Figaro* de MOZART. Il quitte le pays en 1800 lorsqu'une loi interdit expressément à tout artiste de chanter dans une autre langue que l'espagnol et vient s'installer en France où il intègre le Théâtre-Italien. Un premier contrat le lie à ce théâtre entre 1805 et 1810 où il interprète *Griselda* de SCARLATTI, *les Noces de Figaro* et *Cosi fan tutte* de MOZART.

Puis il part pour Italie, et s'installe à Naples plus précisément. En 1816, il crée à Rome le rôle du comte Almaviva dans *le BARBIER de Séville* de son ami ROSSINI, avant de revenir à Paris pour un second contrat au Théâtre-Italien où il triomphe dans des opéras de MOZART et du même ROSSINI (1816-1824).

Après un passage en Angleterre il s'embarque pour les Etats-Unis pour la première américaine du *BARBIER de Séville* à New-York le 19 novembre 1825. Manuel GARCIA fait découvrir l'opéra au Nouveau Monde. Il est en effet l'ami de Lorenzo DA PONTE, librettiste de trois opéras majeurs de MOZART (*Les Noces de Figaro*, *Così fan Tutte* et *Don Giovanni*). Et c'est Lorenzo DA PONTE alors professeur à l'université de Columbia à New-York qui organise la première soirée d'opéra aux Etats-Unis en 1825.

En compagnie de toute sa famille il poursuit sa tournée au Mexique. Mais l'argent qu'il a pu gagner dans sa tournée part en fumée car sa diligence est attaquée par des bandits près de Vera Cruz au moment où il va s'embarquer pour revenir en Europe. De retour en France, il meurt en 1832.

✓ ***Sa mère***

Maria-Joaquina SITCHEZ. Comédienne avant d'être cantatrice, elle accompagne son mari partout où il va. Elle se produit sur les scènes européennes et américaines comme actrice et comme chanteuse d'opéra, sous le nom de Joaquina BRIONES. C'est une soprano dont on dit beaucoup de bien : "La voix de Mme GARCIA était très-belle, surtout dans le médium, son jeu plein d'intelligence et d'esprit, son chant de la meilleur école."

✓ ***Son frère***

Manuel GARCIA Junior

Manuel GARCIA Junior est un baryton et un professeur de chant, né à Madrid, le 17 mars 1805 et décédé à Londres le 1er juillet 1906 à 101 ans. Son père le destine à une carrière de chanteur. Mais il se tourne vers l'enseignement du chant dès 1829. Il fait des recherches sur les fonctions vocales et invente le laryngoscope (instrument médical permettant de visualiser la glotte). Il est professeur au Conservatoire de Paris en 1847, mais démissionne l'année suivante pour accepter un poste à la Royal Academy of Music de Londres où il enseigne jusqu'en 1895.

✓ ***Sa sœur***

Maria MALIBRAN

La cantatrice Maria MALIBRAN est sans doute l'une des plus célèbres chanteuses de l'histoire de l'opéra. C'est elle qui a créé le mythe de la diva. LAMARTINE écrit : "Beauté, génie, amour furent son nom de femme, écrit dans son regard, dans son cœur, dans sa voix". Elle naît à Paris en 1808 et meurt à Manchester en 1836 à l'âge de 28 ans des suites d'une chute de cheval. Elle tient son nom de son mariage avec le négociant français François-Eugène MALIBRAN, un homme de 25 ans son aîné qu'elle épouse en 1827 à New- York. Elle s'en sépare très vite pour devenir ensuite la femme du violoniste belge Charles DE BERIOT. A Paris, elle débute dans l'un des salons les plus prisés de la capitale, celui de la comtesse MERLIN, lors d'un récital organisé en sa faveur, car elle est déjà perçue comme une merveille du chant. Sa rencontre avec le public français se fait à l'Opéra le 14 janvier 1828, mais c'est au Théâtre-Italien qu'elle décide de faire carrière, en multipliant les rôles, dont celui de Desdémone, dans l'*Otello* de ROSSINI. Elle devient rapidement l'idole de ce Théâtre-Italien.

Sa voix est émouvante et puissante, sa tessiture est exceptionnellement étendue : par nature un mezzo-soprano, élargi au soprano et au contralto, selon la caractérisation actuelle. Dotée d'un physique agréable, de ressources vocales exceptionnelles et d'un talent de tragédienne affirmé elle fait partie de ces artistes qui ont eu une résonance immense non seulement en France mais encore dans toute l'Europe. Sa carrière fulgurante a suscité de nombreux témoignages d'idolâtrie. Sa façon de vivre ressemble à celle des stars d'aujourd'hui. Elle mord la vie à pleines dents, met autant d'énergie à chanter qu'à danser ou monter à cheval.

Patrick BARBIER dans son ouvrage *La vie quotidienne à l'opéra au temps de Balzac et de ROSSINI* décrit ainsi sa vie *"Si elle n'est pas sortie la veille, elle monte à cheval dès le matin et avale des lieues et des lieues pour ne revenir que l'après-midi au moment des répétitions. Si au contraire, elle a dansé toute la nuit, et que son emploi du temps le permet, elle dort jusqu'à midi, saute de son lit, part aussitôt à jeun et monte tout l'après-midi à un rythme endiablé, dans une ivresse de griserie et de liberté. Lorsqu'arrive l'heure de retourner au théâtre, Maria grignote un dîner frugal, avale coup sur coup deux verres de vin de Bordeaux et s'affaire à son costume et à son maquillage. Une fois le rideau levé, Maria se donne entièrement à son personnage, stupéfie l'auditoire par le renouvellement constant de ses attitudes et de son expression. Elle coupe le souffle de ce public envoûté, qui tout à l'heure, lui exprimera son amour par d'innombrables bouquets de fleurs. La journée est pourtant loin d'être terminée. A peine sortie du théâtre, elle se précipite chez la Comtesse MERLIN, où sans penser une seconde à la fatigue de sa voix, elle chante pour son amie et ses invités, avant de souper et de valser à s'en étourdir jusqu'à quatre heures du matin. […] Comment s'étonner alors des circonstances de sa mort ? Elle témoigne d'un même entêtement à ne pas se soigner après sa chute de cheval et d'une même volonté de chanter jusqu'aux limites de ses forces pour ne mourir qu'une fois le rideau baissé".*

L.P.M.HERITTE-VIARDOT

- ✓ ***Les quatre enfants de Pauline VIARDOT***

Ils suivent les traces de leur mère.

Louise Pauline Marie HERITTE-VIARDOT, sa fille aînée née en 1841 est compositrice, pianiste et cantatrice. Elle enseigne le chant au conservatoire de Saint-Pétersbourg. Ses compositions font l'admiration de LISZT.

Claudie VIARDOT

Claudie, née en 1852 est une remarquable dessinatrice. Aussi douée pour le chant que pour la peinture, elle choisit finalement la peinture. Elle épouse l'éditeur-imprimeur Georges CHAMEROT.

Marianne, née en mars 1854, chante et joue du piano comme sa sœur. Elle se destine à une carrière de cantatrice. Après avoir rompu ses fiançailles avec Gabriel FAURÉ, elle épouse un compositeur et pianiste moins en vue, Victor Alphonse DUVERNOY. (FAURÉ mettra des années à se remettre comme en témoigne la célèbre mélodie *après un rêve*).

Paul VIARDOT, né en 1847 est un violoniste réputé et un musicologue. Sa carrière commence en 1870. GOUNOD lui demande de participer à tous ses grands concerts. Il fait des tournées en Espagne et en Russie. Il a composé entre autres trois sonates et plusieurs autres pièces pour violon. Gabriel FAURÉ lui a dédié sa première sonate.

Paul VIARDOT

IV - UNE CANTATRICE

Une carrière très longue qui commence à Bruxelles dès la fin 1837 (Pauline GARCIA a 16 ans). La carrière parisienne de Pauline VIARDOT s'achève en avril 1863 au Théâtre-Lyrique où elle chante une dernière fois l'*Orphée* de GLUCK. Ce ne sont que des demi-adieux parce qu'ils ne concernent que Paris. Au printemps 1870 elle donne deux représentations de ce même *Orphée* à Weimar. Elle ne sait pas encore que c'est sa dernière apparition sur une scène lyrique. En 1873, avec l'oratorio *Marie-Magdeleine* de MASSENET donné à l'Odéon, elle quitte définitivement la scène de concert.

- ✓ ***Naissance d'une étoile de la scène : la MALIBRAN ressuscitée***

Tout bascule, au moment de la mort de son père Manuel GARCIA, en 1832 et de sa sœur Maria MALIBRAN en 1836. Pauline VIARDOT entame une carrière de cantatrice dès 1837 lors d'un concert de charité donné à Bruxelles en présence du roi, de la reine et du corps diplomatique. Ce premier concert est suivi d'autres concerts à Berlin, Dresde, Leipzig et Francfort au mois de mai suivant. Pauline reprend les œuvres que chantait sa sœur. La voix et le jeu de Pauline ressemblent à ceux de sa sœur à s'y méprendre.

Pauline VIARDOT

Fin 1838 Pauline VIARDOT fait ses débuts parisiens, au théâtre de la Renaissance, salle Ventadour. Le public est subjugué. Le critique Ernest LEGOUVÉ écrit : *"Un deuil, une fête… au bout de dix mesures, c'est sa sœur vivante de nouveau qu'on applaudit : même voix, même méthode de chant, même style et rien qui sente l'imitation".* Une voix bien particulière de mezzo-soprano *"à la saveur de l'orange amère, faite pour la tragédie ou l'épopée, surhumaine plutôt qu'humaine"* écrira SAINT-SAËNS. La presse ne tarit pas d'éloges. *La Gazette musicale* écrit que Pauline VIARDOT suscite *"un enthousiasme religieux et des applaudissements universels".*

La carrière de Pauline VIARDOT se partage entre la France et l'étranger mais elle n'a jamais été reconnue en France comme elle l'aurait dû malgré d'éclatants succès. A force d'être écartée des scènes parisiennes, elle va progressivement se tourner vers l'étranger. A cela plusieurs raisons :

D'abord, la mainmise de certaines cantatrices et de leurs cabales aussi bien à l'Opéra qu'au Théâtre-Italien et qui font tout pour lui barrer le passage.

Léon PILLET

Au Théâtre-Italien Pauline VIARDOT doit faire face à Giulia GRISI, une excellente cantatrice qui occupe le haut du pavé et n'entend pas lâcher prise, d'autant qu'elle est soutenue par son mari, le ténor Mario DI CANDIA avec lequel elle forme un couple très médiatique.

A l'Opéra, les intrigues sont encore pires. Le directeur de ce théâtre, Léon PILLET, est l'amant de la cantatrice en titre Rosine STOLTZ. Léon PILLET va jusqu'à financer une claque afin de la soutenir au moment où la voix de Rosine STOLTZ commence à décliner.

En outre, Pauline VIARDOT paie très cher l'intégrité de son mari. Louis VIARDOT en effet, dès qu'il a épousé Pauline, il démissionne de son poste de directeur du Théâtre-Italien pour éviter un conflit d'intérêt, persuadé qu'il ne peut être l'employeur et le mari d'une des premières cantatrices de la troupe.

Louis VIARDOT

Pauline VIARDOT enfin, paie très cher le positionnement politique de son mari. Il y aura d'autant moins de place pour Pauline VIARDOT que Louis VIARDOT est un opposant politique au régime de la monarchie de Juillet surtout à partir de 1841, au moment où il fonde *La Revue Indépendante*.

Par ailleurs, tout bascule avec le coup d'Etat de NAPOLEON III : Pauline VIARDOT est encore moins la bienvenue sur les scènes françaises. Les VIARDOT ne doivent pas s'exiler comme HUGO mais ils choisissent de quitter la France. Ils s'installent à Baden-Baden où ils sont accueillis à bras ouverts pour ne revenir en France qu'après la guerre franco-prussienne de 1870.

✓ ***<u>Une carrière française</u>***

Octobre 1839 - Mars 1840 : Louis VIARDOT, avec lequel Pauline n'est pas encore mariée lui propose un engagement au Théâtre-Italien dont il est le directeur. Ce théâtre avait vu triompher Maria MALIBRAN. Elle voit maintenant triompher Pauline qui joue dans 4 opéras de ROSSINI ; *Otello, Cendrillon, le BARBIER de Séville et Tancrède*. MUSSET dans *la Revue des deux mondes* écrit : *"Elle débute comme bien d'autres voudraient finir".* Théophile GAUTIER parle à son propos d' *"une étoile de première grandeur".*

Le public est sensible à sa voix. BERLIOZ écrit : *"La voix de Mademoiselle GARCIA, égale dans tous les registres, juste, vibrante et agile s'élève du fa grave au contre-ut soit deux octaves et une quinte et cette étendue est déjà immense puisqu'elle réunit trois genres de voix qui ne se trouvent jamais ensemble : le contralto, le mezzo-soprano et le soprano"* (Journal des Débats 13 octobre 1839).

Le public est aussi sensible à ses dons de comédienne. BERLIOZ, toujours, écrit : *"Son geste est sobre, noble autant que vrai et l'expression de son visage, toujours aussi puissante l'est plus encore dans les scènes muettes que dans celles où elle doit renforcer l'accentuation du chant."*

P. VIARDOT dans "le prophète"

1840-1841 : aucune proposition ne lui est faite malgré les succès remportés l'année précédente.

1842-1843 : elle est de nouveau engagée pour la saison. Elle joue dans *Sémiramis* un opéra de ROSSINI et rafle la vedette à la cantatrice Giulia GRISI.

Passé l'année 1843, plus aucune proposition ne lui est faite au Théâtre-Italien.

Ainsi, après les deux saisons mémorables 1839-40 et 1842-43, Pauline VIARDOT ne pourra jamais décrocher le moindre contrat à Paris et ce jusqu'à la création du *Prophète* de MEYERBEER.

✓ ***16 Avril 1849 : Création du Prophète de MEYERBEER***

La Révolution de 1848 va lui donner une occasion de revenir sur le devant de la scène parisienne.
Cependant, sans jamais être apparue à l'Opéra ou au Théâtre-Italien depuis 1843 elle reste une personnalité du monde musical à cause de ses triomphes européens. Ses admirateurs réclament sa présence à l'Opéra. MEYERBEER va tenir la promesse faite à Pauline VIARDOT à Berlin 5 ans plus tôt en créant le *Prophète*. Elle est engagée pour créer le rôle de Fidès, un rôle taillé sur mesure pour elle. L'œuvre raconte l'histoire de Jean de Leyde, un anabaptiste fanatique qui veut entraîner la ville dans son délire et que sa mère Fidès veut éloigner à tout prix de ses démons. Un rôle de "mère courage". C'est un opéra inspiré de *l'Essai sur les mœurs* de VOLTAIRE. C'est une œuvre qui aborde un sujet qui entre en résonnance avec la Révolution de 1848. C'est, dit Théophile GAUTIER, *"l'hypothèse, l'utopie, la forme confuse des choses qui ne sont pas, s'ébauchant dans une esquisse extravagante"*. 16 avril 1849 : première représentation du *Prophète*. *Le Prophète* œuvre typique du répertoire français du milieu du XIXe est une œuvre spectaculaire. Elle marque un seuil : celui de la première utilisation de l'électricité au théâtre (un dispositif lumineux est utilisé pour représenter un lever de soleil). Il faut ajouter à cela une mise en scène extraordinaire avec un lac gelé et ses patineurs, un sacre dans une cathédrale et l'écroulement d'un palais en flammes. Le triomphe va aux interprètes plus qu'à MEYERBEER lui-même dont la partition est jugée par certains emphatique, redondante. BERLIOZ, pourtant si avare de compliments, écrit : *"Madame VIARDOT est l'une des plus grandes actrices qui vient à l'esprit dans l'histoire passée et présente. Une artiste expressive dans ses moindres regards et attitudes"*. Pauline VIARDOT assure sur la scène de l'Opéra les premières représentations de cette œuvre qui sera jouée plus de 500 fois jusqu'à la fin du XXe siècle.

Charles GOUNOD

✓ ***16 avril 1851 : création de Sapho, un opéra de GOUNOD***

Sapho (Chasseriau)

Pauline VIARDOT a rencontré Charles GOUNOD à la Villa Médicis à Rome lors de son voyage de noces. GOUNOD est habité par une foi profonde. Son œuvre jusque-là est consacrée à la musique religieuse ; mais il lui faut se faire connaître. Le peintre Ary SCHAEFFER le présente à Pauline VIARDOT. Elle lui conseille d'écrire un opéra dont elle se chargera de chanter le rôle principal. Ce sera *Sapho* dont la création a lieu le 16 avril 1851. Le sujet en est simple : Sapho, amoureuse de Phaon, un batelier de Lesbos qui se détourne d'elle pour une jeune femme plus séduisante décide de se jeter dans les eaux du cap Leucade. *Sapho* est une œuvre créée à trois, GOUNOD, bien sûr, mais aussi Pauline VIARDOT qui apporte des corrections et TOURGUENIEV qui donne des conseils.
La création de *Sapho* est un demi-succès ; Il n'y a que neuf représentations. Demi-succès parce que cette œuvre fait entendre une musique plus intériorisée qui rompt à la fois avec le bel canto et les œuvres spectaculaires du "grand opéra" français. On retient aujourd'hui l'air *Ô ma lyre immortelle.*
Ce qu'il faut retenir c'est que Pauline VIARDOT fait confiance à un jeune compositeur dont elle est à la fois *"l'interprète, l'amie et la marraine"* (P. BARBIER) et dont elle lance la carrière comme elle le fera plus tard pour MASSENET et SAINT-SAËNS.

✓ ***18 novembre 1859 : recréation de l'Orphée de GLUCK***

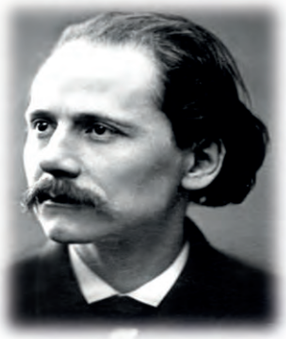
Pauline VIARDOT dans "Orphée"

18 novembre 1859 : résurrection d'*Orphée et Eurydice* de GLUCK (œuvre créée en 1762 à Vienne).
10 ans après la création du rôle de Fidès dans le *Prophète*, la reprise de *l'Orphée* de GLUCK va marquer l'apothéose de sa carrière. Pauline VIARDOT a 38 ans. Le directeur du théâtre lyrique Léon CARVALHO envisage une recréation de l'ouvrage en opérant une fusion entre la version viennoise de 1762 écrite en italien pour un castrat et la version française de 1774, écrite par GLUCK lui-même où le rôle-titre est chanté par une haute-contre.
Le retour à la musique baroque est l'œuvre de MENDELSSOHN qui en 1829 ressuscite *la Passion selon Saint Matthieu* de BACH. Pauline VIARDOT est elle aussi une pionnière de la redécouverte de la musique baroque, répertoire relégué aux oubliettes au profit du bel canto, de l'opéra allemand avec son univers fantastique, du grand opéra français et sa monumentalité.
Pauline s'est toujours intéressée à la musique ancienne, dès ses premières apparitions en concert en abordant des œuvres de PALESTRINA, PERGOLÈSE, MARCELLO, GLUCK ou HAENDEL. Partout où elle est passée, elle a tenté d'imposer ces œuvres du passé.

BERLIOZ va collaborer avec Pauline VIARDOT pour la reprise d'*Orphée et Eurydice* de GLUCK. GLUCK représentant pour BERLIOZ l'idéal de la musique. Son travail consiste à adapter l'œuvre pour voix de contralto féminin. Pauline interprétant le rôle d'Orphée, rôle dévolu à un castrat dans la version viennoise. De la version française, BERLIOZ ne garde qu'un ballet, essentiel, celui "des ombres infernales". BERLIOZ est aidé dans sa tâche par le jeune Camille SAINT-SAËNS. Delacroix travaille sur les costumes – tunique blanche descendant jusqu'aux genoux, manteau blanc retenu sur les deux épaules à l'Apollon, cheveux longs avec la couronne de lauriers.
Léon DUROCHER écrit : *"Madame VIARDOT, la seule cantatrice d'à présent qui ait l'intelligence de la musique d'autrefois"*. La première *d'Orphée* le 18 novembre 1859 est un triomphe, "un événement".
*"Sa voix d'une étendue exceptionnelle est au service de la plus savante vocalisation et d'un art de phraser le chant large dont les exemples sont si rares aujourd'hui. Elle réunit une verve indomptable, despotique, une sensibilité profonde […] Son geste est sobre, noble autant que vrai, et l'expression de son visage, toujours si puissante, l'est encore plus dans les scènes muettes que dans celles où elle doit renforcer l'accentuation du chant." (*BERLIOZ).
Le nom de Pauline VIARDOT est désormais attaché à celui d'Orphée comme il l'a été à celui de Fidès 10 ans plus tôt : il y aura 138 représentations jusqu'en 1863 ; elle joue en moyenne 3 fois par semaine.

✓ ***11 Avril 1873 : Marie-Magdeleine de MASSENET***

En 1872 SAINT-SAËNS présente Jules MASSENET, prix de Rome en 1863 à Pauline VIARDOT. Il a écrit un oratorio intitulé *Marie-Magdeleine*, une œuvre qui annonce la future *Méditation de Th*aïs de 1894. Elle va participer à la création de cette œuvre à l'Odéon lors de la semaine sainte. La première du Vendredi Saint a lieu sous la direction d'Edouard COLONNE. Grâce au triomphe de *Marie-Magdeleine*, Pauline quitte en beauté la scène de concert et lance une fois de plus la carrière d'un jeune compositeur jusque-là inconnu. Elle a lancé GOUNOD, elle lance maintenant MASSENET trop heureux de la chance qui lui est donnée.
Il reste un mot à dire sur l'opéra de SAINT-SAËNS, *Samson et Dalila* créé à Weimar en décembre 1877.

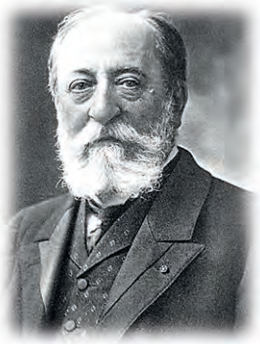


MASSENET

✓ ***2 décembre 1877 : Samson et Dalila***

Pauline VIARDOT à cette époque-là n'est plus à même de chanter sur une scène lyrique Mais à sa façon, elle a participé à la création de *Samson et Dalila*.
Samson et Dalila est de l'avis des musicologues un des trois ou quatre grands opéras français. Sa création s'étale sur 33 ans, SAINT-SAËNS ayant eu toutes des difficultés du monde à faire accepter son opéra :

- parce qu'il développe un sujet biblique et que le public ce l'Opéra n'aime pas les sujets religieux
- parce que cet opéra développe des idées sulfureuses que l'idéologie du temps n'est pas disposée à accepter (la raison de l'homme abdique devant la toute-puissance du désir féminin). On est dans la droite ligne de la pièce de WILDE *Salomé et les sept voiles*.



SAINT-SAËNS

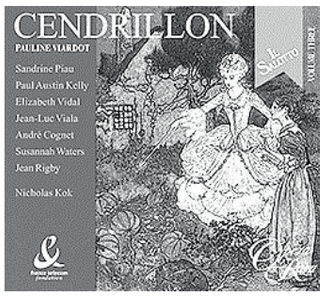
Samson et Dalila (DELACROIX)

C'est en pensant à Pauline VIARDOT que SAINT-SAËNS a écrit le rôle de Dalila. C'est sur les conseils de Pauline VIARDOT que l'œuvre a été transformée d'oratorio en opéra, que d'œuvre sacrée, elle devient œuvre profane. C'est Pauline VIARDOT qui en a été la première interprète en privé avec accompagnement de piano dès 1874. C'était une surprise réservée au compositeur après la longue cure qu'il avait effectuée en Algérie. Tout avait été arrangé pour jouer l'acte II en décors et costumes.
Samson et Dalila est finalement créé à Weimar en 1877 grâce à l'aide cruciale apportée par LISZT sur fond de conflit franco-allemand. Il faut attendre 1890 pour que l'œuvre soit créée en France.

✓ ***Une carrière internationale***

C'est à l'étranger que Pauline VIARDOT obtient ses plus grands succès. Sur la scène parisienne, elle a connu d'incontestables triomphes avec le *Prophète*, *Sapho* ou *Orphée* mais ce sont des événements isolés dans des circonstances particulières : dans le premier cas l'intervention vigoureuse de MEYERBEER auprès de Nestor ROQUEPLAN le directeur de l'Opéra ; dans le deuxième cas, l'alliance entre le jeune GOUNOD, le poète Emile AUGIER et la cantatrice avait emporté, à l'arraché, l'acceptation de ROQUEPLAN. Le Théâtre-Italien fait la sourde oreille alors que Pauline VIARDOT réussit partout à l'étranger. Pauline et Louis VIARDOT vont sillonner l'Europe. Ils continuent la tradition de la famille GARCIA. Selon Patrick BARBIER *"le cosmopolitisme est une seconde nature chez les GARCIA : les parents sont andalous, ils font naître leurs deux filles à Paris, puis courent l'Europe et le Nouveau-Monde. Pauline, à quatre ans vit aux Etats-Unis, à dix à Paris, à quinze au Mexique".*

✓ ***L'Espagne***



1842 : Ce sera un unique voyage dans le pays de ses parents auquel elle reste attachée. Elle a l'habitude de chanter en bis de ses concerts un air composé par son père *Yo que soy contrabandista* considéré par les romantiques comme une déclaration de liberté.

A Madrid, elle chante son répertoire traditionnel consacré à ROSSINI : le *BARBIER de Séville* (œuvre créée par son père), *Otello*, *Cendrillon*. Les têtes couronnées assistent à ces spectacles et lui offrent les cadeaux traditionnels (chaîne, bracelet et même, bague de diamants).

Après Madrid vient l'Andalousie et le Théâtre de Grenade toujours avec le même répertoire. Le Liceo de Grenade lui rend hommage juste avant son retour à Paris. La soirée du 28 juillet 1842 à l'Alhambra marque l'apothéose de sa tournée. Le concert a lieu dans le salon des Ambassadeurs, illuminé de centaines de bougies. Pauline VIARDOT ne reviendra plus en Espagne.

✓ ***L'Angleterre***

C'est en Angleterre que commence vraiment sa carrière internationale. L'Angleterre est le pays d'Europe le plus empressé à l'inviter comme il le faisait avec la MALIBRAN Elle y passe assez régulièrement plusieurs mois par an. Au début, son répertoire, comme celui de sa sœur, fait une large place à ROSSINI mais elle y chante aussi MEYERBEER, GOUNOD et GLUCK.

Ce qui, curieusement, ne signifie pas que les VIARDOT aiment l'Angleterre, pays de castes *"où la population se compose de couches superposées comme les terrains de formation tertiaire"*. Pauline VIARDOT ne s'habitue pas à Londres, "cette ville noire", à son climat brumeux et humide, à son air malsain, aux us et coutumes du pays. Comme l'a dit CHOPIN *"tout ce qui n'est pas ennuyeux ici n'est pas anglais"*. Elle apprécie fort peu la mentalité compassée de la Cour et de la noblesse anglaise pas plus que le public qui applaudit tout ce qu'elle fait avec la même chaleur : *"Si j'avais moins bien chanté il n'en aurait pas été moins content et si j'avais mieux chanté, il n'en aurait pas été plus content"* écrit-elle. Elle ajoute *"Il m'est impossible d'avoir pour mes amis anglais autant d'amitié que pour ceux de tout autre pays. Le premier travail que j'ai à faire avec eux est non de laisser aller ma sympathie mais de surmonter l'antipathie naturelle que j'éprouve contre eux"*.

Son meilleur souvenir outre-manche est irlandais lorsqu'elle interprète le rôle de Lady Macbeth de VERDI. Elle est sifflée, mais chez les Irlandais les sifflets sont un moyen d'ovationner une cantatrice.

✓ ***La Russie***

Mais sa carrière la mène de plus en plus loin de Paris et les trois saisons qu'elle accorde à l'Opéra de Saint-Pétersbourg à partir de 1843 (elle y reviendra une quatrième fois en 1853) marquent le couronnement de sa carrière. Pauline VIARDOT est séduite autant par le cadre (les vastes horizons du paysage russe et la ville de Saint-Pétersbourg elle-même) que par l'accueil du public (un public spontané, pas encore blasé ou sectaire).

Au cours de la première saison, outre ROSSINI, MOZART avec son *Don Juan* et BELLINI avec *la Somnambule* sont au programme. Le tsar lui-même assiste au spectacle. Le triomphe est total. C'est à cette occasion que Pauline rencontre TOURGUENIEV qui pendant près de 40 ans va devenir son "amant spirituel".

Au cours de la seconde saison, elle ajoute à son programme la *Norma* de BELLINI ; La société pétersbourgeoise lui offre un porte-bouquet où est gravée l'inscription "Saint-Pétersbourg, hommage d'adoration et de reconnaissance offert à Madame VIARDOT-GARCIA".

Au cours de la troisième saison, rien ne se passe comme prévu : les mentalités ont changé. Le répertoire russe commence à faire de l'ombre à l'opéra italien (GLINKA avec ses opéras *Une vie pour le Tsar* et *Rousslan et Ludmilla* est le fondateur de l'opéra russe) ; Louis VIARDOT, son mari est cloué au lit, Louise sa fille attrape la coqueluche et la transmet à sa mère qui doit interrompre la saison.

Il y aura un dernier séjour à Saint-Pétersbourg et à Moscou: elle y interprète les mêmes opéras que lors des 3 premières saisons russes, des œuvres où elle excelle. Elle interprète aussi pour la première fois le personnage de Fidès, son succès est identique à celui de Paris ou de Londres. L'œuvre de MEYERBEER a été adaptée aux exigences de la censure russe, les conflits politico-religieux de l'opéra ayant été gommés. Mais le voyage est gâché parce que Louis VIARDOT est tombé gravement malade en chassant l'ours en Finlande et qu'il doit rentrer au plus tôt en France.

Il est à noter que les VIARDOT qui sont républicains semblent s'accommoder d'un régime politique qui n'a rien de républicain (autocratie, absence de constitution, de parlement, servage, opposants exécutés ou déportés en Sibérie), régime politique que Mme DE STAËL définit comme "un despotisme tempéré par la strangulation".

✓ ***L'Allemagne***

A partir de 1843, Pauline trouve au-delà du Rhin une reconnaissance qu'on lui refuse en France. Elle triomphe dans tout l'empire austro-hongrois à Berlin, à Dresde, à Vienne, Leipzig, Weimar, Hambourg et Prague. Elle éprouve pour le monde germanique une sympathie qui ne cessera qu'au moment de la guerre de 1870. Son répertoire est impressionnant : *les Huguenots* et *Robert le Diable* de MEYERBEER, *la Juive* d'HALÈVY, le *BARBIER* et *Otello* de ROSSINI, *Norma*, la *Somnambule* de BELLINI, *le Camp de Silésie* de MEYERBEER, *Iphigénie en Tauride* de GLUCK, *Don Giovanni* de MOZART, *l'Elixir d'Amour* de DONIZETTI, *Fidelio* de BEETHOVEN, *le Domino noir* d'AUBER.

La famille VIARDOT va s'exiler à Bade (Baden-Baden) de 1863 à 1870. Bade est un lieu d'exil libre et consenti en territoire ami. Bade est une capitale artistique et mondaine avant que la guerre franco-prussienne n'y vienne mettre un terme. Bade est la capitale d'été de l'Europe. Le Tout-Paris y côtoie le Tout-Vienne et le Tout-Saint-Pétersbourg. Les meilleurs interprètes s'y font entendre : LISZT, Charles DE BÉRIOT (veuf de la Malibran), THALBERG le pianiste rival de LISZT. BERLIOZ y dirige chaque année ses propres œuvres avec succès.

A Bade ce sont les admirateurs qui viennent jusqu'à Pauline VIARDOT : en 1863 WAGNER est l'un des premiers invités de la maison. Elle donne une série de matinées musicales qui font courir la société de Bade. Ce couple de républicains est inséré dans la fine fleur de l'aristocratie européenne : le roi des Belges, le roi de Prusse, le roi des Pays-Bas, la princesse Caroline VON WITTGENSTEIN (compagne de LISZT), la Comtesse KALERGIS. Tous ces gens viennent écouter Pauline chez elle. LISZT et SAINT-SAËNS sont invités en permanence. S'y ajoutent les violonistes de renom Joseph JOACHIM et Pablo DE SARASATE. Clara SCHUMANN passe plusieurs été à Bade. On y voit aussi le compositeur et chef d'orchestre russe Anton RUBINSTEIN.

V - LA COMPOSITRICE

Ayant renoncé à la scène en 1863, Pauline VIARDOT se tourne davantage vers la composition qu'elle a pratiquée dès son plus jeune âge. La composition constitue une partie importante de la vie de Pauline VIARDOT tout en demeurant méconnue. Toute sa vie elle a composé des mélodies, des romances et des pièces pour piano. Elle commence à composer dès 1838 à l'âge de17 ans. Elle a toujours rechigné à montrer ses œuvres qui sont pourtant conséquentes. Le catalogue de ses œuvres compte près de 500 entrées (pièces vocales et instrumentales). On trouve mélodies, danses, transcriptions, airs populaires et opérettes. SAINT-SAËNS écrit : *"Je ne sais comment elle avait appris les secrets de la composition, sauf le maniement de l'orchestre, elle les connaissait tous".*

De toutes ses compositions, les seules vraiment connues de son public sont les transcriptions. Les transcriptions sont un moyen de faire briller un soliste et de faire circuler des œuvres et notamment des opéras. LISZT s'y adonne. Pauline retranscrit notamment les mazurkas de CHOPIN arrangées pour voix et piano. Elle adapte aussi les œuvres de SCHUMANN et de BRAHMS. En compagnie de George SAND elle collecte les chants folkloriques français lors de ses séjours dans le Berry. De ce travail naîtra un album *Chansons populaires.*

Les pièces vocales s'échelonnent sur toute la deuxième moitié de sa vie. A partir des années 1860, P VIARDOT compose de très nombreuses mélodies dont les *Möricke-Lieder* (Möricke est un poète allemand), des mélodies en langue russe ou italiennes et les *Chansons populaires espagnoles*. Le choix des poètes dont elle met les œuvres en musique est très divers, chez les Français par exemple MUSSET, GAUTIER, Xavier DE MAISTRE (*Hai Lulli*) Sully PRUD'HOMME. La période de Bade est la grande époque des opérettes écrites sur des livrets de TOURGUENIEV. (Elles sont au nombre de trois : *Trop de femmes*, *le Dernier sorcier* et l'*Ogre*). A Bade les interprètes de ces œuvres sont ses proches : ses enfants (Claudie, Marianne et Paul) et les élèves de Pauline VIARDOT comme acteurs-chanteurs, TOURGUENIEV comme librettiste et elle-même comme pianiste et chef d'orchestre. Ce sont des œuvres de qualité mais destinées à un cercle amical et familial et non à la publication.

Sa dernière grande composition est une "opérette de chambre" *Cendrillon*, ("de chambre" parce que l'œuvre est brève et n'est accompagnée que d'un unique piano). Elle est jouée pour la première fois en 1904 par une de ses élèves. Pauline VIARDOT en écrit le texte et la musique. C'est un ultime hommage à ROSSINI qu'elle a si souvent chanté au début de sa carrière en particulier. Sa version est plus fidèle au texte original : la pantoufle de vair retrouve sa place, alors que la censure autrichienne avait contraint ROSSINI à la remplacer par un bracelet de crainte que la cantatrice ne soit obligée de montrer sa cheville au public ! L'opérette est un genre qui convient parfaitement à P. VIARDOT. Selon la cantatrice Angélique BOUDEVILLE *"l'opérette est un genre difficile parce que très lyrique et très prosodique à la fois où il faut avoir une technique qui allie le souffle et la diction sans pour autant y mettre trop de force, qui mêle légèreté et gravité. C'est la recherche d'un moment de grâce où se mêlent l'action, le chant et l'esprit du sens et du mot."*

Elle continue à composer jusqu'en 1906 : il s'agit d'une danse intitulée *Alza, Pepita !* Un dernier clin d'œil nostalgique à l'Espagne.

V - VIE PRIVEE.

- **SES AMIS**
  - ***George SAND.***

Une amitié indéfectible. Commençons par G. SAND, celle qui est à l'origine de son mariage avec Louis VIARDOT. Entre les deux femmes va naître une amitié passionnelle, indéfectible, une relation fusionnelle qui va durer toute leur vie. Dès qu'elle rencontre Pauline, (SAND a 35 ans et Pauline 18), G. SAND *"reporte sur la frêle cantatrice un flot de sentiments dans lesquels s'entremêlent l'admiration, l'affection, l'amour maternel et simplement la passion"* (P. BARBIER). SAND écrit : *"Il me semble que j'aime Pauline du même amour sacré que j'ai pour mon fils et ma fille".* Le besoin de materner est compulsif chez SAND qui ajoute : *"A cette tendresse…je joins l'enthousiasme qu'inspire le génie".* En retour, Pauline éprouve pour George SAND admiration, révérence et affection.

George SAND incite Pauline à épouser Louis VIARDOT qui a une vingtaine d'années de plus que la jeune fille en faisant ressortir tous les avantages de cette union. Pauline se laisse rapidement convaincre et le mariage sera célébré en 1840.

George SAND n'a de cesse d'inviter le couple VIARDOT à Nohant. Il y vient à de nombreuses reprises à partir de 1841. Louis VIARDOT s'adonne à la chasse et Pauline VIARDOT à la musique avec CHOPIN. Par ailleurs les VIARDOT confient leur fille aînée, Louise, jusqu'à l'âge de 4 ans à George SAND qui joue à la grand-mère avec un plaisir non dissimulé.

C'est Pauline VIARDOT qui sert de modèle au personnage de Consuelo, l'héroïne d'un des plus beaux romans de G SAND. Consuelo est une jeune cantatrice d'origine espagnole, qui ne correspond pas aux stéréotypes de la beauté romantique mais qui possède une beauté intérieure. SAND la décrit ainsi : « On entendait le timbre clair et plein de sa voix par-dessus les cent voix de ses compagnes, non qu'elle criât, comme font les chanteurs sans âme et sans souffle, mais parce que son timbre était d'une pureté irréprochable et son accent d'une netteté parfaite. En outre, elle sentait et elle comprenait jusqu'à la moindre intention de la musique qu'elle exprimait. »

- ***CHOPIN***

Quand on parle de G. SAND, CHOPIN n'est jamais loin.

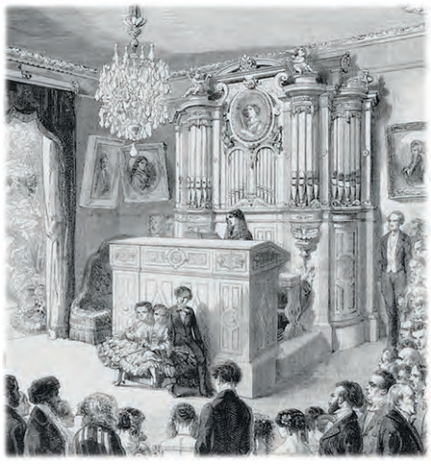
Il existe entre le pianiste et la cantatrice une relation amicale et sincère. CHOPIN est un inconditionnel de l'opéra italien. Il tombe sous le charme de Pauline dont il apprécie les qualités humaines et le talent de pianiste et de cantatrice.

Les liens qui unissent la cantatrice au pianiste sont d'une grande profondeur. Pauline fait partie des invités permanents du salon SAND CHOPIN rue Pigalle, puis rue Saint-Lazare.

A Nohant on se réunit souvent le soir pour un concert improvisé Pauline VIARDOT compose un cycle de chansons espagnoles que CHOPIN accompagne au piano. « Je les ai toujours écoutées avec ravissement » écrit-il à ses parents.

CHOPIN transpose l'air célèbre de *Casta Diva* de BELLINI pour Pauline qui, à son tour, arrange pour la voix quinze mazurkas de CHOPIN.

Lors du concert de février 1842 chez Pleyel, CHOPIN et Pauline VIARDOT se partagent l'affiche avec le violoncelliste FRANCHOMME : CHOPIN fait découvrir ses dernières compositions et P. VIARDOT termine le concert avec une mélodie, *Le chêne et le roseau*, accompagnée par CHOPIN. En juillet 1848, à Londres, P VIARDOT chante une dernière fois en public aux côtés de CHOPIN chez Lord Falmouth. Elle interprète avec sa cousine Antonia DE MENDI quelques mazurkas de CHOPIN arrangées pour le chant. CHOPIN accompagne P. VIARDOT dans le rondo final de *Cendrillon*.



Au moment de la rupture entre SAND et CHOPIN, les VIARDOT sont irréprochables : *"Au nom du ciel, ne croyez jamais les amis officieux qui viennent vous raconter des ragots"* disent-ils.

P VIARDOT écrit à propos de CHOPIN : *"Je suis heureuse de l'avoir connu et d'avoir obtenu un peu de son amitié […] C'était une de ces rares natures d'élite qu'on doit s'estimer heureux d'avoir rencontré une fois dans sa vie".*

Les VIARDOT réunissent régulièrement, dans leur salon tous les jeudis entre 1850 et 1884 tout ce que Paris compte d'écrivains, de peintres, de musiciens et d'intellectuels. Ce salon, situé rue de Douai, en haut de la rue Blanche dans le IXe arrondissement est un des centres de gravité de la vie intellectuelle et artistique de l'époque. Les journaux intimes des écrivains de l'époque témoignent de l'importance de ce lieu, fréquenté chaque semaine par nombre d'entre eux.

✓ ***BERLIOZ** et **DELACROIX***

Ce sont deux inconditionnels du salon VIARDOT.

BERLIOZ a toujours défendu la MALIBRAN en qui il voyait une tragédienne née. Il va suivre pas à pas la carrière de Pauline; il rend compte en tant que critique musical de ses succès en France et à l'étranger. P. VIARDOT appréciera toujours les jugements sûrs et impartiaux de cet homme sans concession qui fait partie de ses intimes rue de Douai. Il collabore avec elle lors de la reprise *d'Orphée*. Patrick BARBIER écrit : *"D'un rapport de critique musical à interprète, les relations se feront de plus en plus amicales, pour se transformer brièvement en une véritable passion amoureuse, aussi fulgurante que fugitive de la part de BERLIOZ mais sans lendemain parce que non partagée par la cantatrice."*

DELACROIX est lui aussi un invité permanent de la rue de Douai. Il est un ami fidèle de la famille et un inconditionnel de la cantatrice. Son *Journal* rappelle, souvent de façon télégraphique, son passage régulier rue de Douai ou ses séjours à Courtavenel.

Puis la génération suivante prend le relais. Delacroix et BERLIOZ sont décédés en 1863 et 1869. L'hôtel particulier de la rue de Douai reprend ses activités musicales en 1872 après l'exil à Baden-Baden comme dans les premières années du second Empire. On continue la tradition des jeudis comme par le passé. On retrouve TOURGUENIEV, SAINT-SAËNS, FLAUBERT, RENAN. G. SAND prend de l'âge et ne vient plus beaucoup. GOUNOD est présent, ainsi qu'Ambroise THOMAS, l'auteur de *Mignon*. Une nouvelle génération fait son apparition avec LALO, César FRANCK, MASSENET (élève de SAINT-SAËNS), FAURÉ. On voit aussi ZOLA, MAUPASSANT ou DAUDET.

Nous avons le témoignage de Camille SAINT-SAËNS : *"Ce furent de belles fêtes de l'art, les soirées du jeudi, dont quelques survivants se souviennent encore, données par les VIARDOT, dans leur hôtel… Des salons où se voyait le fameux portrait d'Ary SCHEFFER consacré à la musique instrumentale et vocale, on descendait par quelques marches à une galerie de précieux tableaux aboutissant à un orgue exquis, chef d'œuvre de CAVAILLÉ-COLL ; là était le temple de la musique sacrée, là résonnaient les airs des oratorios de HAENDEL et de MENDELSSOHN que la cantatrice interprétait à Londres pendant la saison et ne pouvait faire entendre à Paris, rebelle à ces compositions. A l'orgue comme au piano, j'avais l'honneur d'être son accompagnateur ordinaire. Elle jouait admirablement du piano…"* En1860, dans le salon de la rue de Douai, a lieu la première française de *Tristan et Isolde* cinq ans avant la création officielle à Munich. WAGNER chante le rôle de Tristan et Pauline celui d'Isolde. Après la mort de son mari en 1883, Pauline quitte l'hôtel de la rue de Douai et s'installe Boulevard Saint-Germain où se retrouve régulièrement comme par le passé l'élite intellectuelle et musicale de la fin du siècle.

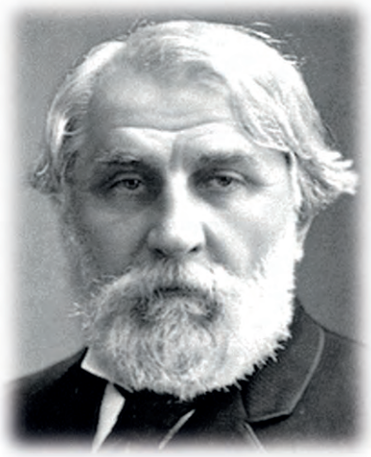
➢ **LES HOMMES DE SA VIE**

La médisance a prêté à Pauline VIARDOT de multiples aventures amoureuses Il est vrai qu'elle ne cesse d'attirer les hommes. On dresse une longue liste d'aventures sentimentales : BERLIOZ sans succès, Maurice SAND, une courte passade sans lendemain, Ary SCHEFFER, amoureux en silence pendant près de 20 ans, GOUNOD, une toquade, Julius RIETZ, le violoncelliste, un amour épistolaire. P. VIARDOT est une femme que les hommes idéalisent. Ce sont pour l'essentiel des relations artistiques et spirituelles.

Liaisons platoniques ou non ? Ce qui est sûr c'est qu'elle n'est pas une femme passionnée. Elle est étrangère aux élans romantiques et ne tient aucunement aux aventures. L'amitié dans sa vie joue sans aucun doute un rôle beaucoup plus important que l'amour. Deux figures se dégagent : Celle de son mari Louis VIARDOT et celle de son amant spirituel Ivan TOURGUENIEV.

✓ ***Louis VIARDOT*** :

G. SAND est à l'origine du mariage de Pauline et de Louis VIARDOT dans lequel elle voit un mari idéal. Louis VIARDOT est un républicain. A partir de 1836, il collabore au *Siècle*, un journal de gauche. En 1841, il participe à la création de la *Revue Indépendante*, qui est un journal socialiste. Cet engagement, on l'a vu, porte un tort considérable à la carrière de Pauline en France. *"Il y a des gens qui frappent une femme pour blesser un homme"* a dit L. VIARDOT. Par ailleurs, Louis VIARDOT est un intellectuel : il est une figure du monde littéraire, spécialiste de l'Espagne. On lui doit en particulier une traduction annotée du *Don Quichotte* de Cervantès, illustrée par Gustave Doré. Après son mariage, Louis VIARDOT abandonne toute vie professionnelle pour se consacrer à la carrière de sa femme ; il l'accompagne dans ses déplacements ; il aime voyager pour comprendre l'histoire et la mentalité des autres peuples. Il y ajoute un plaisir personnel, celui de la chasse. Il adore la Russie "espace d'aventure idéal", la Hongrie où "tout chasseur doit aller finir ses jours", l'Angleterre et l'Ecosse qui sont de "vraies terres promises". C'est un homme calme, réfléchi. Le problème est qu'il a 21 ans de plus que Pauline. Pauline n'est pas vraiment enthousiaste mais elle se résout rapidement à épouser celui pour lequel elle n'éprouvera jamais de passion amoureuse mais simplement de l'amitié, de l'affection, du respect et de l'admiration. Lui éprouve pour elle une tendresse absolue se satisfaisant de sa présence et de son désir d'être père. Dans son testament, Louis VIARDOT écrit : *"je n'ai aucun moyen de témoigner à ma femme bien-aimée toute ma profonde affection et toute ma profonde reconnaissance pour les trente-cinq années de paix et de bonheur que je lui dois."* Elle, de son côté avoue que son mari est son ami le plus cher mais *"qu'en dépit de sa meilleure volonté elle n'a jamais pu lui rendre le vif et profond amour qu'il éprouve pour elle".*



✓ ***TOURGUENIEV*** :

Son amant spirituel TOURGUENIEV est aujourd'hui recouvert d'une chape de poussière, éclipsé par la gloire de TOLSTOÏ, TCHEKHOV et POUCHKINE. Qui connaît encore ce russe francophile qui fut l'un des auteurs les plus admirés en France à partir de 1860, qui fut le protégé de G. SAND, l'ami de FLAUBERT et de MAUPASSANT, le protecteur de ZOLA ?

Il est l'auteur de trois ouvrages importants : *Premier amour, Scènes de la vie russe, Mémoires d'un chasseur*. TOURGUENIEV a été le premier à faire connaître en France, POUCHKINE, GOGOL et LERMONTOV et a exporté en Russie MAUPASSANT, ZOLA, DAUDET et les GONCOURT.

L'unique sujet de ses œuvres : la vie russe. Il nous fait pénétrer dans l'intimité des demeures seigneuriales et des isbas des paysans. Son œuvre a contribué à l'abolition du servage en Russie en 1861. Une de ses œuvres les plus bouleversantes est *Moumou* histoire d'un valet-sourd muet forcé par sa patronne despotique de noyer son unique amour, une chienne, dont les aboiements la dérangent.

TOURGUENIEV est un aristocrate de naissance, pourvu d'une fortune appréciable. Il grandit sous la coupe d'une mère despotique qui règne sur 20 villages et 5000 âmes. Il sera partagé sa vie durant entre des liaisons ancillaires et l'adoration pour Pauline VIARDOT. Une passion qui dure 40 ans, vraisemblablement platonique. Si l'on suit l'analyse de Dominique FERNANDEZ, il s'agirait d'un "rapport de soumission reproduisant dans sa vie d'adulte le rapport d'humiliation qu'il a vécu avec sa mère".

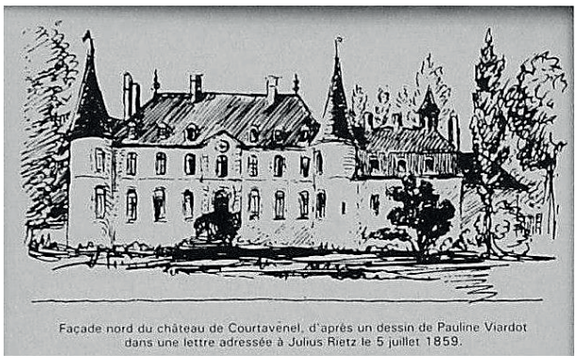
Au départ le coup de foudre est unilatéral. TOURGUENIEV fait la connaissance de Pauline VIARDOT en 1843 lorsqu'elle interprète le rôle de Rosine dans *le BARBIER de Séville* de ROSSINI à Saint Pétersbourg.

L'année1848 est le seul moment où l'on peut "imaginer un peu plus qu'une profonde amitié de la part de Pauline sans qu'aucun élément ne nous permette de dire qu'il y ait eu une vraie relation amoureuse" (P. BARBIER).

C'est avant tout un amour spirituel d'autant plus beau qu'il est inaccessible. C'est ce que semble traduire cette phrase de TOURGUENIEV qui date de 1867 : *"Je vous assure que le sentiment que j'ai pour vous est une chose tout à fait nouvelle dans le monde qui n'a jamais été et qui ne se répètera pas".* La plus belle histoire d'amour du XIXe siècle selon MAUPASSANT. C'est une relation qui va bien au-delà de simples sentiments d'affection. P. BARBIER écrit : « En bonne âme protectrice pour lui-même, mère adoptive pour sa fille Paulinette, confidente, amante, amie, muse, elle est un peu tout cela à la fois. »

TOURGUENIEV partage quotidiennement la vie des VIARDOT :

- lorsqu'il vient en France, jusqu'en 1860 il séjourne régulièrement au château de Courtavenel qui est une propriété des VIARDOT.
- quand les VIARDOT s'installent à Baden-Baden, TOURGUENIEV les y suit et s'y fait construire une villa proche de celle des VIARDOT.
- après la guerre de 1870, les VIARDOT s'installent rue de Douai dans un hôtel particulier où TOURGUENIEV occupe tout le second étage.
- en 1874, TOURGUENIEV et les VIARDOT achètent le domaine des Frênes, près de Bougival. Un an après, TOURGUENIEV se fait construire un chalet, à côté de la maison des VIARDOT.



Façade nord du château de Courtavenel, d'après un dessin de Pauline Viardot dans une lettre adressée à Julius Rietz le 5 juillet 1859.

Les VIARDOT sont "sa famille d'adoption". Il écrit : *"Je vous embrasse tous, vous VIARDOT, soyez bénis, mes chers et bons amis, ma seule famille, vous que j'aime plus que tout au monde ".* TOURGUENIEV est le parrain des enfants VIARDOT qu'il va aimer autant sinon plus que sa propre fille. Il est proche des enfants VIARDOT et aimé d'eux en retour. Beaucoup de ragots ont mis en doute la paternité des enfants de P. VIARDOT. Il a été démontré que de telles supputations, inévitables, se révèlent sans fondement.

Inversement, TOURGUENIEV a eu sans le savoir tout de suite une fille d'une lingère au service de sa mère. Dès qu'il fait connaissance de cette fillette il la recueille et l'envoie en France pour lui donner une éducation. C'est la famille VIARDOT qui s'occupe de la petite fille, rebaptisée Paulinette.

P. BARBIER écrit : *"TOURGUENIEV est amoureux sa vie durant de Pauline VIARDOT et cet amour se double d'une amitié sincère et réelle pour Louis VIARDOT. Jamais Louis VIARDOT n'a cherché à écarter un homme dont il aurait tous les motifs d'être jaloux".*

Louise, la fille de Pauline écrit : *"Entre mes parents et TOURGUENIEV s'établit rapidement et régna toujours une communion d'idées et de sentiments réellement rare même entre amis intimes ou amis rapprochés. Et comme leurs rapports étaient essentiellement intellectuels ou artistiques, élevés et nobles, jamais l'éclat n'en fut terni par le moindre nuage. La médisance elle-même ne réussit pas à en rompre l'harmonie".*

1883 est l'année des deuils. Louis VIARDOT est victime d'une crise d'apoplexie, TOURGUENIEV souffre d'un cancer de la moelle épinière. Pauline VIARDOT s'occupe des deux malades. Les deux hommes se font leurs adieux : Louis VIARDOT salue TOURGUENIEV à la manière des gladiateurs romains : *"Morituri se salutant"*. TOURGUENIEV meurt 5 mois après Louis VIARDOT. VIARDOT est enterré à Montmartre, TOURGUENIEV à Saint-Pétersbourg.
Pauline quitte alors la rue de Douai pour le boulevard Saint-Germain.

CONCLUSION

Une vie consacrée à la musique comme en témoigne l'achat, en 1855 de la partition autographe du *Don Giovanni* de MOZART mise en vente à Londres. MOZART est pour P. VIARDOT un compositeur qu'elle place au-dessus de tous les autres. Elle fait relier les huit fascicules originaux et fait réaliser un coffret en bois de thuya portant le M. de MOZART et le titre de l'œuvre en cuivre. Elle en fait profiter les mélomanes et les érudits avant, à la fin de sa vie, de remettre le manuscrit au directeur de la bibliothèque du Conservatoire, Ambroise THOMAS.
Au mois de mai de sa 89e année, elle déclara à ceux qui l'entouraient : *"j'ai encore deux jours à vivre"*. Elle meurt deux jours plus tard.
Sa fille Louise nous laisse ce témoignage : *"A partir de ce moment, elle ne parla plus ; mais il était évident qu'elle causait avec des personnages imaginaires, car elle souriait et faisait des signes de tête accompagnés des mouvements des mains. Sans doute des scènes du passé lui revenaient-elles à l'esprit et songeait-elle à ses succès anciens car le seul mot qui lui échappa fut Norma. Elle s'assoupit le soir du deuxième jour dans son fauteuil et à trois heures du matin, elle s'éteignit sans s'être réveillée avec du rose aux joues et un sourire heureux aux lèvres"*. Elle est enterrée au cimetière de Montmartre. Deux citations pour conclure :
Sergio SEGALINI (*Divas*) Acte sud : *"On peine à comprendre comment ce nom est aujourd'hui méconnu. Celle qui semblait ne pas avoir d'atout sinon d'être la sœur de la Malibran, dont elle n'avait ni la beauté, ni la fluidité du timbre, a pourtant été une de figures marquantes du XIXe. Virtuose, elle donne des concerts de piano, cultivée, elle fréquente l'intelligentsia de la capitale et épouse un critique d'art. Sacrée par les milieux artistiques de son temps qu'elle reçoit et où elle est reçue, elle y trouve des admirateurs qui sont aussi ses interlocuteurs. C'est un parcours atypique en opposition avec les autres divas de son temps qui lui vaut une certaine hostilité dans les milieux du théâtre d'autant que les prima donna de l'Opéra lui opposent des barrages systématiques et que le positionnement politique de son mari n'arrange rien. Le triomphe de Pauline VIARDOT est celui de l'intelligence. Pour la première fois, une cantatrice instaure son règne sans l'apport de sa beauté physique, sans le trafic de son corps. Tout sert sa légende : sa liaison avec TOURGUENIEV, ses rapports amicaux avec George SAND, CHOPIN, Delacroix, Flaubert. MEYERBEER lui offre son Prophète, GOUNOD lui consacre Sapho, SAINT-SAËNS, sur ses conseils transforme Samson et Dalila d'oratorio en opéra, MASSENET lui dédie Marie-Magdeleine."*
Patrick BARBIER : "Grande interprète et femme de culture, elle s'est trouvée en permanence à la croisée des destinées individuelles et collectives de son temps. En réunissant chez elle tant d'intellectuels et d'artistes, en tissant des liens, physiques ou épistolaires avec une partie des élites européennes, en défendant les répertoires français, italien, allemand et russe elle a fait preuve d'une ouverture d'esprit et d'une soif insatiable de connaissance, rares pour une cantatrice de l'époque. Par sa détermination et ses convictions à travers les révolutions et les guerres, les conflits artistiques, les retournements de carrière et les deuils, elle a mis en permanence sa force de caractère au service de l'art. Puissent les recherches contemporaines, l'enregistrement progressif de ses compositions et plus simplement le temps qui passe redonner toute sa place à cette femme d'exception."

BIBLIOGRAPHIE

Patrick BARBIER, *Pauline VIARDOT* / Patrick BARBIER, *A l'Opéra au temps de BALZAC et de ROSSINI* /
Patrick BARBIER, *la Maison des Italiens* / Sergio Segalini, *Divas* / MEYERBEER, *le Prophète* (Avant-scène Opéra) /
SAINT-SAËNS, *Samson et Dalila* (Avant-scène Opéra) / TOURGUENIEV, *Scènes de la vie russe* /
Ressources internet Musée TOURGUENIEV à Bougival.

DISCOGRAPHIE

Jacqueline LAURIN, Laurent Martin : *mélodies russes*
Sandrine PIAU : *Cendrillon*
Eva Peng, Anthony Olson : from mazurka to melodie
Cecilia BARTOLI, Myung-Whum CHUNG : Chant d'amour (Decca)
Elisa TRIULZI, Marina COMPARATO : Mélodies (Brilliant Classics)

Conférence du mercredi 21 août 2019

"GEORGE SAND ET LA COMMUNE DE PARIS (1871)"

Par Bernard SASSO

Dans un texte manifeste des *Temps Modernes* (octobre 1945), Jean-Paul SARTRE écrit : *"L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Je tiens FLAUBERT et GONCOURT pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire dira-t-on. Mais le procès de CALAS, était-ce l'affaire de VOLTAIRE ? La condamnation de DREYFUS était-ce l'affaire de ZOLA ? L'administration du Congo était-ce l'affaire de Gide ? Chacun de ces auteurs, en une circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain. L'occupation nous a appris la nôtre".*

Jean-Paul SARTRE

Quelques semaines après la Libération en une période où se préparent les procès de ceux qui ont collaboré avec l'occupant, ou qui sont se sont réfugiés dans le silence ou l'abstention, SARTRE veut refonder la vie publique sur la participation des artistes et écrivains à la vie collective de la Nation. De VOLTAIRE à GIDE en passant par ZOLA, il souligne l'engagement et l'investissement de ces derniers dans les grandes questions morales et politiques du jour. En choisissant quelques grandes évidences référentielles, qui depuis la fin du XIXe distinguent l'écrivain progressiste à la française, SARTRE contraste ce dernier avec les positions d'un Gustave FLAUBERT ou d'un Edmond DE GONCOURT qui, selon SARTRE, par leur silence, permirent la terrible répression qui suivit le mouvement communaliste parisien de mars-mai 1871.

En distinguant ces deux auteurs, SARTRE semble – volontairement ou pas – oublier la plus grande partie des écrivains de la période, à quelques exceptions, qui se tinrent à l'écart de la Commune, la condamnèrent avec une violence inouïe pour certains d'entre eux, ou la rejetèrent. La question posée par SARTRE nous ramène donc à la dimension historique de l'évènement de 1871 : pourquoi, au contraire de 1848, n'y eut-il pas de communauté esthétique et intellectuelle autour de la Commune de 1871 ? Nous allons tenter d'y répondre à travers l'exemple de George SAND.

Notre propos s'ordonnera donc en 3 parties :

1 - Les écrivains face à la Commune de Paris
2 - George SAND face à la Commune
3 - De 1848 à 1871 : D'une Révolution fraternelle à une "République sage"

1 - LES ECRIVAINS FACE A LA COMMUNE

Alors que les deux précédentes révolutions, celles de 1830 et de 1848 s'étaient achevées par l'établissement d'une monarchie parlementaire (1830) et l'établissement d'une République (1848), la Commune de Paris surgit dans une situation complexe où l'histoire politique (l'installation de la 3e République) est inextricablement liée à l'histoire militaire (conflit avec la Prusse). En quelques semaines des évènements considérables ont lieu :

- ✓ Dissolution du régime impérial alors que beaucoup croyait la Prusse vaincue avant même de combattre.
- ✓ Guerre perdue en moins de deux mois suivie de la proclamation de la République.
- ✓ Siège de la capitale suivi de la capitulation.
- ✓ Armistice signé fin janvier 1871 suivi de l'élection d'une Chambre des Députés majoritairement conservatrice.
- ✓ Insurrection parisienne et guerre civile.

Dans une page de son beau livre *La France et son Armée* (1939), Charles DE GAULLE caractérise la situation dramatique du pays pendant cette " année terrible " pour reprendre le titre du livre de Victor HUGO :
" *Un immense désastre, une paix de désespoir, des deuils que rien ne compense, l'Etat sans assises, point d'armée hormis celle qui sort des prisons ennemies, deux provinces arrachées, des milliards à payer, le vainqueur tenant garnison dans un quart du territoire, la capitale ruisselant du sang de la guerre civile, l'Europe glaciale et ironique : telles sont les conditions dans lesquelles la France vaincue reprend sa marche vers son destin* " .

La rapidité de l'effondrement du régime impérial et de l'armée (impériale puis républicaine) et l'occupation prussienne d'une partie du pays fait apparaître l'insurrection du 18 mars (et cela malgré quelques soulèvements communalistes dans quelques villes de provinces comme Narbonne, Lyon, Saint-Etienne) au plus grand nombre de Français comme "très parisienne". Elle ne va pas seulement coaliser contre elle la majorité de l'Assemblée élue en février mais la plus grande partie du pays, au moment même où le destin de la Nation toute entière ne tient plus qu'à un fil.

Paul VERLAINE

Peu d'écrivains ou d'artistes ont sympathisé avec la Commune ou y ont participé. Parmi ceux-ci Arthur RIMBAUD, Paul VERLAINE, Jules VALLÈS. RIMBAUD a 17 ans au moment de la Commune. Etait-il à Paris pendant cette période ? Rien n'est moins sûr. Ses lettres et plusieurs de ses poèmes de ces mois-là traduisent pourtant son soutien à l'insurrection. Paul VERLAINE, âgé lui de 27 ans, employé à l'hôtel de Ville de Paris s'est engagé comme Garde National sédentaire et devra fuir la capitale pour échapper à la répression versaillaise. Le troisième, Jules VALLES, âgé de 39 ans au moment de la Commune est le plus actif dans le mouvement. Il est élu à la Commune le 26 mars et sera membre de la commission de l'enseignement puis des relations extérieures. Il réussit à s'enfuir après la Semaine sanglante et il est condamné à mort par contumace en 1872. Réfugié à Londres il ne rentrera en France qu'à l'amnistie des Communards en 1880. Il retracera dans son roman *L'Insurgé* (1886) sous les traits de Jacques Vingtras sa participation à la Commune.

Arthur RIMBAUD

Gustave COURBET

Parmi les artistes qui ont soutenu le mouvement, nous nous devons de signaler, en cette année de bicentenaire de sa naissance, Gustave COURBET. Comme VALLÈS, dont il fut l'ami, il prit une part très active à la Commune. Après son élection à la mi-avril, il est délégué aux Beaux-arts puis élu président de la Fédération des Artistes. Après la Commune, accusé d'avoir fait abattre la colonne Vendôme, il est condamné à plusieurs mois de prison puis forcé à l'exil en Suisse. Il fera l'objet d'attaques très violentes pour sa participation au mouvement communaliste, en particulier d'Alexandre DUMAS fils qui écrira : *"De quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un paon, de quelles antithèses génésiaques, de quel suintement sébacé peut avoir été générée cette chose qu'on appelle Gustave COURBET ? Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flatulent a pu pousser cette courge sonore et poilue, ce ventre esthétique, incarnation du Moi imbécile et impuissant"*.

Jules VALLÈS

Alexandre DUMAS fils

Victor HUGO est un cas à part. Il affirmera toujours à propos de la Commune qu'il s'agissait d' "une bonne chose mal faite" et qu'il était "pour la Commune en principe et contre la Commune en application", position que lui reprochera George SAND. Après mai 1871, il fera de l'amnistie des Communards son dernier grand combat politique.

Victor HUGO

Gustave FLAUBERT

Edmond DE GONCOURT

Théophile GAUTIER

Alphonse DAUDET

Plus nombreux, par contre, furent les écrivains qui condamnèrent, la plupart avec virulence et sans appel, le mouvement communaliste de mars 1871. Mis à part les quelques noms cités plus haut et qui font exception, les plus grands de la période (mis à part Victor HUGO) ont sévèrement condamné le mouvement parisien. Gustave FLAUBERT, Edmond DE GONCOURT, Théophile GAUTIER, Hippolyte TAINE, Alphonse DAUDET, Maxime DU CAMP, le jeune Anatole FRANCE (anti-communard mais plus tard dreyfusard), LECONTE DE LISLE, Paul DE SAINT-VICTOR, Alexandre DUMAS fils.

Pour ces écrivains, le mouvement du 18 mars n'est ni une lutte politique, ni une révolution sociale. Elle est l'œuvre d'un petit groupe de brigands, de barbares, de déclassés ambitieux et envieux qui ont profité du siège et de la défaite pour s'emparer de la capitale. L'insurrection ne cherche donc que la satisfaction des appétits bestiaux de quelques-uns et la destruction de la civilisation et de la société. Elle n'est donc pas un mouvement révolutionnaire mais une maladie morale et physiologique, une maladie caractérielle innée indépendante des circonstances matérielles des individus. Pour reprendre l'expression de Maxime DU CAMP il s'agit d'"une épilepsie sociale". Le vocabulaire animalier est l'un des plus fréquents dans les écrits des écrivains. Parmi les descriptions des Communards, l'une des plus virulentes est celle de Théophile GAUTIER (l'auteur du *Roman de la Momie* et de *Capitaine Fracasse*) dans son livre *Tableaux du Siège – Paris, 1870-1871* :

"Il y a sous toutes les grandes villes des fosses aux lions, des cavernes fermées d'épais barreaux où l'on parque les bêtes fauves, les bêtes puantes, les bêtes venimeuses ; toutes les perversités réfractaires que la civilisation n'a pu apprivoiser, ceux qui aiment le sang, ceux que l'incendie amuse comme un feu d'artifice, ceux que le vol délecte, ceux pour qui l'attentat à la pudeur représente l'amour, tous les monstres de cœur, tous les difformes de l'âme ; population immonde, inconnue au jour, et qui grouille sinistrement dans les profondeurs des ténèbres souterraines. Un jour, il advient ceci que le belluaire distrait oublie ses clefs aux portes de la ménagerie, et les animaux féroces se répandent par la ville épouvantée avec des hurlements sauvages. Des cages ouvertes, s'élancent les hyènes de 93 et les gorilles de la Commune ".

LECONTE DE LISLE

Face à l'insurrection, la plupart des écrivains qui s'opposent à la Commune, vont chercher à trouver les éléments marginaux et externes qui ont introduit le virus de l'anarchie et de la destruction au sein de la population parisienne. Ces éléments inoculateurs sont le mauvais ouvrier, le voyou, le déclassé provincial. A de tels individus, la Commune a fourni un tremplin pour assouvir les mauvais instincts qu'ils portaient en eux. Pour le poète LECONTE DE LISLE on retrouve : "*cette ligue de tous les déclassés, de tous les incapables, de tous les envieux, de tous les assassins, de tous les voleurs, de tous les mauvais poètes, mauvais peintres, journalistes manqués, romanciers de bas étage* ".

Deux catégories d'éléments nocifs sont particulièrement signalées : les femmes et les étrangers. Les femmes communardes sont le plus souvent associées à la prostitution, aux femmes vivant en union libre, obscènes et hystériques cherchant à travers l'insurrection la satisfaction de leurs appétits sexuels. Le mythe des "pétroleuses" attisant les incendies se répand. Catulle MENDÈS en fera le portrait suivant :

" *Ce sont généralement des femmes de 40 à 50 ans, le front ceint d'un serre-tête à carreaux rouges qui dépassent des mèches de cheveux sales. La face est rouge, l'œil cligne (...) Si la rue est solitaire, elles s'arrêtent, consultent un chiffon de papier qu'elles ont dans la main, s'arrêtent un instant devant un soupirail de cave, puis elles continuent leur chemin sans trop se presser. Une heure après, une maison est en flammes dans la rue où elles ont passé* "

Les étrangers, sont ceux qui au premier chef ont inoculé aux Parisiens le virus révolutionnaire. Paul DE SAINT-VICTOR l'exprime avec le plus de force :
"Paris était devenu l'égout collecteur de la lie et de l'écume des deux mondes. Il expiait par le cosmopolitisme du crime le cosmopolitisme de corruption dont il s'était fait si longtemps le centre".
La Semaine Sanglante, qui voit la bataille de rues, les incendies, la destruction de bâtiments publics, les exécutions de masse, est perçue par ces écrivains comme une rétribution exemplaire. Anatole FRANCE écrit : *"Le gouvernement du crime et de la démence pourrit à l'heure qu'il est dans les champs d'exécution".* Pour Edmond DE GONCOURT la répression a vertus salutaires :
"La solution a été brutale. Ça a été de force pure. La solution a retiré les âmes des lâches compromis. La solution a redonné confiance à l'armée qui a appris dans le sang des communeux, qu'elle était encore capable de se battre. Enfin la saignée a été une saignée à blanc ; et les saignées comme celle-ci, en tuant la partie bataillante d'une population, ajournent d'une conscription la nouvelle révolution. C'est vingt ans de repos que l'ancienne société a devant elle, si le pouvoir ose tout ce qu'il peut oser en ce moment".

Louis VEUILLOT

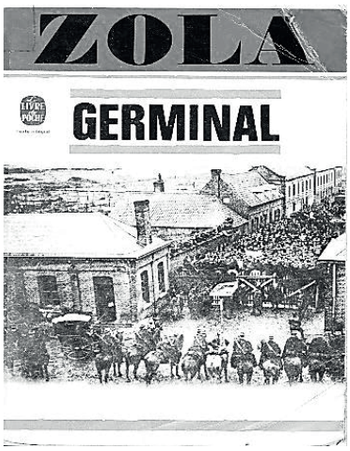
Pour l'écrivain catholique Louis VEUILLOT, les incendies de Paris pendant la "Semaine Sanglante" prennent la dimension d'une Apocalypse biblique :
"Une folie incomparable dans l'histoire, un crime inouï. Ni Babylone, ni ses filles, ni la vieille Sodome et la vieille Gomorrhe n'ont ainsi péri de leurs propres mains. Pluie de feu, pluie de soufre, averses de feux liquide, trombes de fer brûlant. Le ciel était serein. Dieu n'a pas élevé sa voix (…) *Jérusalem est dépassée. Depuis le Christ, aucune ville n'est tombée de cette mort".*

En introduction à notre sujet, le propos de Jean-Paul SARTRE a été cité concernant la "responsabilité de l'écrivain". Il évoquait à ce sujet, Emile ZOLA et son rôle dans l'Affaire DREYFUS. Depuis l'an dernier, nous disposons d'un excellent outil permettant de suivre presque au jour le jour ses commentaires. Le livre La Commune 1871 regroupe les articles que ZOLA écrivit à cette période pour deux journaux : La Cloche et Le Sémaphore de Marseille. Pour le premier, il écrit les comptes rendus de l'Assemblée qui s'est installée à Versailles après le 18 mars. Puis après la suspension du journal par les autorités communardes, il envoie ses articles au journal marseillais. Il faut noter que si les articles pour ce journal sont datés de Paris, ZOLA a en fait quitté la ville le 10 mai et n'est revenu qu'à la fin mai à Paris. Un informateur lui fournissait les informations que ZOLA envoyait à Marseille.
Quelques jours après le 18 mars, ZOLA renvoie dos à dos Communards et députés à Versailles : *"Entre les factieux de l'Hôtel de Ville et les intolérants aveugles de l'Assemblée, la France gît, saignante, frappée au cœur, se débattant entre les dernières convulsions de la mort".* Le 8 avril, il s'en prend à l'Assemblée de Versailles : "(Elle) *s'attarde volontairement dans la guerre civile avec une sorte d'horreur complaisante et satisfaite".*
Mais le ton change radicalement dès les premiers articles pour le journal marseillais. Désormais les Communards sont sa cible principale : *"Les misérables fous et les intrigants éhontés qui oppriment la grande ville"* écrit-il le 25 avril. Il les qualifie de *"groupe d'hallucinés"* le 29. Après la formation du Comité de Salut Public début mai, ZOLA décrit celui-ci de *"pastiche étroit et grotesque de 93"* et ses initiateurs de *"nains imitateurs d'une époque de géants"* Il est désormais persuadé que l'affrontement sera impitoyable :
"La prise de la grande ville coûtera des flots de sang. Au point d'acharnement où sont les combattants, chaque maison sera disputée avec rage".

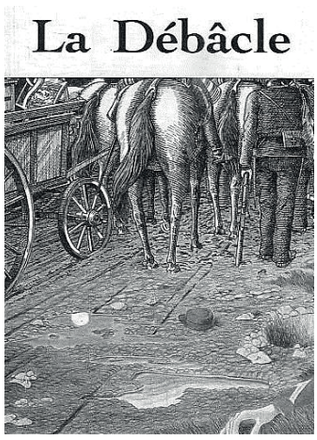
Emile ZOLA

Le 24 mai, deux jours après l'entrée des troupes de Versailles dans Paris, la ville est en feu. Les Tuileries, le ministère des Finances, le Conseil d'Etat, le Palais de la Légion d'Honneur, la Préfecture de Police, l'Hôtel de Ville sont en flammes. Le très catholique Louis VEUILLOT va chercher dans la Bible, ses comparaisons apocalyptiques, le laïc ZOLA a lui aussi des visions d'horreur :
"Jamais pareil cauchemar n'a secoué un peuple, l'imagination des poètes les plus sombres est pauvre à côté de cette réalité, de cette bataille enragée dans la lueur fauve des incendies".

Puis après une visite au cimetière du Père-Lachaise où les derniers combats de la Semaine Sanglante ont eu lieu il écrit :
"J'ai contemplé du haut de la colline Paris qui continue à brûler et devant ces monuments en cendres, devant ces sépultures violées, devant cette misère profonde des vivants et des morts, un sanglot est monté à ma gorge : je me suis demandé en pleurant si je n'avais plus à mes pieds qu'un immense cimetière où la France venait d'être ensevelie".
Les souvenirs de ces journées de mai ne cesseront de venir hanter l'écrivain désormais universellement célébré. Si l'Histoire a retenu et glorifié le ZOLA du "J'accuse" de l'Affaire DREYFUS, il faut aussi se rappeler les virulentes accusations que ce dernier ne cessera de porter en particulier dans le cycle des Rougon-Macquart. Ainsi dans Germinal de 1885, 13e roman des Rougon-Macquart cette vision apocalyptique de la Révolution en référence directe à la Commune de Paris :



"C'était la vision rouge de la révolution qui les emporterait tous, fatalement, par une soirée sanglante de cette fin de siècle. Oui, un soir, le peuple lâché, débridé, galoperait ainsi sur les chemins ; et il ruissèlerait du sang des bourgeois, il promènerait des têtes, il sèmerait l'or des coffres éventrés. Les femmes hurleraient, les hommes auraient des mâchoires de loups, ouvertes pour mordre. Oui, ce seraient les mêmes guenilles, le même tonnerre de gros sabots, la même cohue effroyable, de peau sale, d'haleine empestée, balayant le vieux monde sous leur poussée débordante de barbares. Des incendies flamberaient, on ne laisserait pas debout une pierre des villes, on retournerait à la vie sauvage dans les bois, après le grand rut, après la grande ripaille, où les pauvres en une nuit, efflanqueraient les femmes et videraient les caves des riches. Il n'y aurait plus rien, plus un sou des fortunes, plus un titre des situations acquises, jusqu'au jour où une nouvelle terre repousserait peut-être."



Sept ans plus tard ZOLA récidive (preuve s'il en était besoin des traumatismes laissés sur les contemporains par la ville incendiée et les massacres). Il le fait dans La Débâcle, 19e et avant dernier volume du cycle des Rougon-Macquart publié en 1892, livre directement inspirée de la guerre de 70 et de la guerre civile de 71. ZOLA parle dans cet extrait de l'armée versaillaise :
"C'était la partie saine de la France, la raisonnable, la pondérée, la paysanne, celle qui était le plus près de la terre, qui supprimait la partie folle, exaspérée, gâtée par l'Empire, détraquée de rêveries et de jouissances ; et il lui avait fallu couper dans sa chair même, avec un arrachement de tout l'être, sans savoir trop ce qu'elle faisait. Mais le bain de sang était nécessaire, l'abominable holocauste, le sacrifice vivant, au milieu du feu purificateur".

2° GEORGE SAND FACE A LA COMMUNE

Au moment du déclenchement de la guerre franco-prussienne, George SAND vient juste d'avoir 66 ans. Pour l'époque c'est un âge déjà bien avancé Elle mourra 4 ans plus tard (8 juin 1876). C'est une figure capitale de la littérature de son temps, à l'égal presque d'un Victor HUGO son aîné de deux ans. Elle a publié des dizaines de romans et œuvres diverses. Très active dans la vie intellectuelle de son époque, elle s'est aussi illustrée par un engagement politique actif lors de la Révolution de 1848.
Elle n'est pas à Paris pendant la période de la guerre, du siège et de l'insurrection communaliste. Elle est à Nohant où chassée, elle et une partie de sa famille par une violente épidémie de variole, trouvent refuge chez des amis à La Chatre et dans la Creuse. Mais à travers sa correspondance (en particulier les lettres échangées avec son grand ami Gustave FLAUBERT) on peut suivre ses sentiments, craintes, espoirs ou jugements pendant la période.

Dès la déclaration de guerre en juillet 70, elle juge celle-ci irresponsable :
"Entre la France et la Prusse, il y a en ce moment, qu'une question d'amour propre, à savoir qui aura le meilleur fusil".
Si elle blâme le régime impérial pour sa légèreté, elle n'épargne pas l'opposition républicaine. A son amie Mme Juliette ADAM, épouse de l'avocat républicain Edmond ADAM (et future célèbre salonnière des débuts des de la 3e République), elle accuse les Républicains d'avoir poussé *"le gouvernement à un excès de susceptibilité qui fait bien son affaire et nullement la leur ".*

Loin des zones de combats, dans l'Indre rurale, SAND souligne le manque d'entrain pour la guerre dans les campagnes et villes du Berry ainsi que le désordre qui règne au sein de l'armée. A Gustave FLAUBERT elle écrit vers la mi-août :

NAPOLEON III

"On ne voit que de pauvres paysans pleurant leurs enfants qui partent. La mobile nous emmène ceux qui restaient, et comme on les traite pour commencer ! Quel désordre, quel désarroi dans cette administration militaire qui absorbait tout et devait tout avaler".

Rapidement les défaites s'accumulent pour les armées françaises. Le 28 juillet, accompagné par le Prince Impérial, NAPOLEON III, bien que malade, se rend à Metz pour prendre la tête de l'armée. Au début août les troupes du Maréchal Patrice DE MAC-MAHON doivent battre en retraite à Wissembourg. Deux jours plus tard, le 6, la IIIe armée allemande commandée par le Kronprinz met en déroute l'armée du Rhin commandée par MAC MAHON à la bataille de Frœschwiller-Woerth. Le même jour la division du Général FROSSARD est écrasée à la bataille de Forbach-Spicheren. Le 15 août George SAND écrit à Gustave FLAUBERT :

MAC-MAHON

"Cette boucherie humaine met mon pauvre cœur en loque. Je tremble aussi pour tous mes enfants et amis, qui vont peut-être se faire hacher. Et, au milieu de tout cela, pourtant mon âme se relève et a des élans de foi. Ces leçons féroces qu'il nous faut pour comprendre notre imbécillité doivent nous servir. Nous faisons peut-être notre dernier retour vers l'ancien monde".

L'impératrice EUGENIE

Elle n'en oublie pas cependant les enjeux politiques au moment où l'Empire vacille. Le 9 août, le cabinet d'Emile OLLIVIER (républicain rallié à l'Empire) avait été renversé à une écrasante majorité. L'Impératrice EUGENIE, devenue Régente depuis le départ aux armées de l'Empereur, charge Charles COUSIN-MONTAUBAN, Comte de Palikao, de former un nouveau cabinet. A Paris, l'extrême-gauche et les Républicains les plus avancés vont tenter par un coup de force de s'emparer du pouvoir, tentative qui va échouer. George SAND la condamne sans appel :

"Je suis, moi de la sociale la plus rouge, aujourd'hui comme jadis, mais la conformité des doctrines ne me soumet pas à l'adhésion au programme politique. On ne doit jamais imposer les convictions par la violence : c'est coupable et insensé ; car ce qui naît de la violence est condamné à mourir de mort violente ; si cette république future avait bonne conscience d'elle-même, elle s'abstiendrait de toute autre action que l'action morale, puisqu'elle est l'obstacle à une république plus tiède, qui aurait au moins la chance de se constituer". Cette conviction elle va l'exprimer à plusieurs reprises au cours des mois qui suivent.

Si elle et FLAUBERT partage une commune répulsion devant la guerre, celle-ci ne peut effacer leurs profondes divergences politiques. Ainsi lorsque FLAUBERT, une fois encore, met en cause le Suffrage Universel dans les malheurs de la France :

"Voilà où nous a conduit le Suffrage Universel. Dieu nouveau que je trouve aussi bête que l'ancien ! N'importe ! Vous croyez qu'il en sera le bon Suffrage Universel ? Pas du tout ! Après Isidore nous aurons Pignouf 1er ".

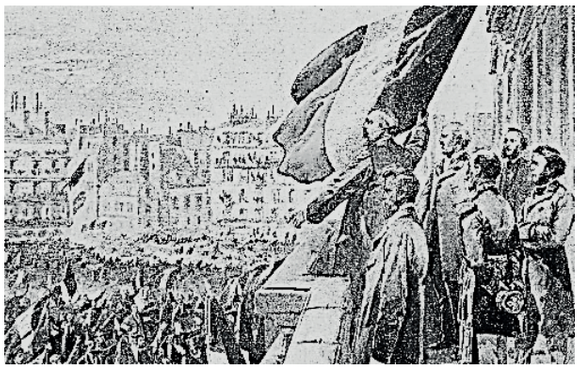
SAND répond non pas par une lettre privée mais par une lettre ouverte datée du 31 août publiée dans *Le Temps*, signe de l'importance qu'elle attache à cette conviction :

"J'ai entendu beaucoup maudire, dans ces derniers temps, même par des hommes sérieux, cette arme redoutable qui s'est tant de fois retournée contre nos mains pour nous blesser. Mais il en est ainsi de toutes les armes dont on ne sait pas se servir. Celle-ci est le salut universel de l'avenir. C'est cette mitrailleuse-là qui doit résoudre pacifiquement toutes les questions réservées dans les jours de troubles et d'épouvante, ne l'oublions pas ! Le jour où elle fonctionnera bien, toutes les fautes des pouvoirs, quels qu'ils soient, deviendront impossibles".

Sur le front militaire, la situation n'a cessé de se détériorer pour l'Empire. Le 16 août ont commencé les sièges de Strasbourg et de Toul par les Prussiens, le 20 celui de Metz où le Maréchal BAZAINE (à qui NAPOLEON III, miné par la maladie, a laissé le commandement de l'armée) s'est enfermé.

Maréchal BAZAINE

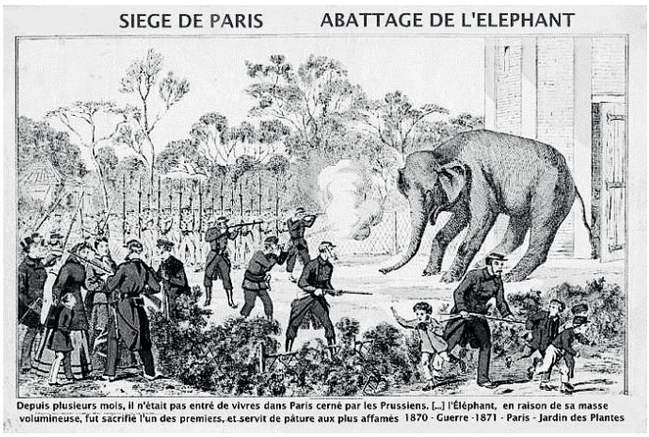
Le 25 août, MAC MAHON et l'Empereur passe à l'offensive avec une armée reconstituée de 120 000 hommes pour tenter de dégager Bazaine à Metz. La route directe étant barrée, l'armée de MAC MAHON prend la direction de Sedan. A la fin août l'armée de MAC MAHON et de l'Empereur est obligée de s'enfermer dans Sedan où deux armées allemandes sous les ordres des princes royaux de Prusse et de Saxe viennent mettre le siège. Une succession de chefs et un plan de bataille incohérent obligent les troupes françaises à se replier sur la citadelle de Sedan. Le 1er septembre l'Empereur fait hisser le drapeau blanc pour éviter un massacre (mais la bataille de Sedan fera cependant 15 000 morts et blessés côté français et 10 000 côté allemand). Le lendemain, NAPOLEON III est fait prisonnier. A la nouvelle de la défaite, le 4 septembre, la République est proclamée à Paris et un gouvernement de Défense Nationale est formé présidé par le Général TROCHU. Le lendemain de cette proclamation, George SAND écrit à l'un de ces correspondants parisiens :



"Quelle grande chose, quelle belle journée au milieu de tant de désastres. Je n'espérais pas cette victoire de la liberté sans résistance".

Le 19 septembre, les troupes prussiennes qui occupent la rive droite de la Seine commencent le siège de la capitale. En réponse, le gouvernement de la Défense Nationale annonce qu'il *"ne livrera ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses"*. Le siège de Paris va être terrible. Quelques détails en montrent la dureté et soulignent les réactions violentes qui vont se faire jour tant dans l'insurrection du 18 mars que contre la Commune. Sur le plan militaire, la reddition de Metz (31 octobre) où s'était enfermée l'armée du Maréchal BAZAINE est un nouveau coup contre les espoirs français de sursaut.

Dans Paris assiégé que les Allemands commencent à bombarder à partir de la fin décembre, la nourriture se fait de plus en rare, d'autant qu'à partir du début décembre un froid intense s'installe sur toute la région parisienne. Les températures descendent à – 20°C et la Seine gèle. Les vivres diminuent, la viande manque totalement ainsi que le bois et le charbon. Les queues s'allongent pour obtenir un morceau de pain. Début octobre, la viande est rationnée : 1 livre par personne pour 5 jours. A la mi-janvier le pain est lui aussi rationné : 300 grammes pour les adultes. Ce pain est essentiellement fait de paille moisie hachée. Le manque de viande entraîne la consommation de "viandes de fantaisie". Fin octobre, le Jardin des Plantes, ne parvenant plus à nourrir ses animaux vend à la boucherie des yacks, zèbres, rennes, antilopes. Puis quelques semaines plus tard de la viande de kangourou, de porc-épic. Fin novembre les éléphants *Castor* et *Pollux* du Jardin des Plantes sont tués et vendus 13 500 francs à la boucherie anglaise du Boulevard Hausmann.



Depuis plusieurs mois, il n'était pas entré de vivres dans Paris cerné par les Prussiens. [...] l'Éléphant, en raison de sa masse volumineuse, fut sacrifié l'un des premiers, et servit de pâture aux plus affamés 1870 - Guerre -1871 - Paris - Jardin des Plantes

Vers la mi-novembre un boucher se met à vendre chiens, chats, rats. Un marché à rats s'ouvre Place de l'Hôtel de Ville où les clients pouvaient en acheter à 2 francs pièce.

L'annonce de l'armistice fin janvier réjouit George SAND. A un correspondant américain (Henry HARRISSE) elle écrit le 29 janvier :

"C'est un répit dans la souffrance intolérable. – Je respire : mes enfants et moi, nous nous embrassons en pleurant. Arrière la politique ! Arrière cet héroïsme féroce du parti de Bordeaux qui veut nous réduire au désespoir et qui cache son incapacité sous un lyrisme fanatique et creux, vide d'entrailles".

Au même, elle écrit quelques jours plus tard :

"La paix est désirable pour tous. Elle est un devoir, et les préoccupations pour la forme du régime doivent venir après".

Le "parti de Bordeaux" désigne Léon GAMBETTA et ses partisans. Il était aussi souvent désigné sous le terme de "dictateur" (terme qui ne doit cependant pas être pris dans son acception contemporaine mais dans son sens romain. Dans la République romaine, le dictateur était un magistrat extraordinaire qui détient les pleins pouvoirs dans une situation militaire exceptionnelle et pour une période donnée).

Léon GAMBETTA

Le 4 septembre, Léon GAMBETTA avait été nommé Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de la Défense Nationale. Le 9 octobre il quitte Paris pour Tours pour continuer la guerre à outrance, selon son expression. Mais après la prise d'Orléans début décembre, GAMBETTA est à Bordeaux. Relevé de ses fonctions le 1er février, il démissionna de son poste ministériel le 6. Démission qui enchante George SAND. Dans son *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, elle écrit le 7 février :

Adolphe THIERS

"Je commençais à le haïr pour avoir tant fait souffrir et mourir inutilement. Ses adorateurs m'irritent en me répétant qu'il nous a sauvé l'honneur. Notre honneur se serait fort bien sauvé sans lui. La France n'est pas si lâche qu'il lui faille avoir un professeur de courage et de dévouement devant l'ennemi. Tous les partis ont eu ont des héros dans cette guerre, tous les contingents ont fourni des martyrs. Nous avons bien le droit de maudire celui qui s'est présenté comme capable de nous mener à la victoire et qui ne nous a menés qu'au désespoir. Nous avions le droit de lui demander un peu de génie, il n'a même pas eu de bon sens".

Dans la foulée de l'armistice de la fin janvier, des élections au suffrage universel sont organisées. Elles élisent une Assemblée Nationale majoritairement pacifiste et monarchiste, Adolphe THIERS est désigné chef du pouvoir exécutif.

Le 10 mars, l'Assemblée Nationale se transfère de Bordeaux à Versailles. Le même jour, elle vote la fin du moratoire des dettes, des effets de commerce et des loyers, ainsi que la suppression des 30 sous par jour payés aux Gardes Nationaux.

Ces deux mesures vont exacerber les tensions entre Paris et Versailles.

Le 18 au matin, Adolphe THIERS donne l'ordre de saisir des canons entreposés à Montmartre et à Belleville. C'est le Général LECOMTE qui est chargé de cette mission. Cerné par la foule en colère, il est désarçonné de son cheval, fait prisonnier et abattu quelques heures plus tard. Un autre général CLEMENT-THOMAS qui se promenait en civil est reconnu par la foule, jeté sur le cadavre du Général LECOMTE et massacré à son tour. Les événements de ce jour marquent le début de la Commune de Paris.

La veille de ces événements, George SAND a écrit à deux de ces fidèles correspondants : au Prince JEROME NAPOLEON et à Gustave FLAUBERT. Ces deux lettres témoignent de ses inquiétudes.

Au premier elle écrit à propos de l'Assemblée Nationale :

"La majorité que nous avons nommée, pour échapper à la dictature d'un parti insensé et impuissant, est une majorité réactionnaire et bête (...) Tout ce qui peut arriver est effrayant et désolant".

Au second elle dénonce déjà ceux qui vont devenir les Communards :

"Il est évident que l'instinct sauvage tend à prendre le dessus. Mais j'en crains un pire, c'est l'instinct égoïste et lâche, c'est l'ignoble corruption des faux patriotes, des ultra-républicains qui crient à la vengeance et qui se cachent ; bon prétexte pour les bourgeois qui veulent une forte réaction ".

Le 24 mars, elle écrit au journaliste Edmond PLANCHUT resté à Paris une lettre importante pour notre propos :

"*Ce parti d'exaltés, s'il est sincère, est insensé et se précipite de gaité de cœur dans un abîme. La République y sombrera avec lui. Le Paris légal n'a pas vu clair. Par dépit contre une réaction qui n'était pas bien unie et par conséquent pas bien redoutable, il s'est jeté dans l'extrême* (…). *Paris est grand, héroïque, mais il est fou. Il compte sans la province, qui le domine par le nombre et qui est réactionnaire par masse compacte".* Tu m'écris : *"Dites bien à la province que nous haïssons le gouvernement." "Comme vous êtes ignorants de la province ! Elle fait un immense effort pour accepter THIERS, FAVRE, PICARD, Jules SIMON, etc., tous trop avancés pour elle. Elle ne peut tolérer la République qu'avec eux, M. THIERS l'a bien compris, lui qui veut une République bourgeoise et qui ne se trompe pas hélas ! en croyant que c'est la seule possible. Sachez donc, vous autres que les Républicains avancés sont dans la proportion de 1 pour 100, sur la surface du pays entier, et que vous ne sauverez la République qu'en montrant beaucoup de patience et en tâchant de ramener les excessifs. Vous voilà dépassés par un parti qui voit encore moins clair et qui croit dominer au moins Paris. Pauvre peuple ! Il va commettre des excès, des crimes : mais quelles vengeances vont l'écraser !"*

Au même, elle écrit deux jours plus tard pour confirmer sa position :
"M. THIERS n'est pas l'idéal, il ne fallait pas lui demander de l'être. Il fallait l'accepter comme un pont jeté entre Paris et la France, entre la République et la réaction, car la France hors des barrières de Paris c'est la réaction".
A partir du 22 mars, une partie de la population quitte Paris et le 28 mars la Commune est officiellement proclamée. Dans les jours qui suivent, elle prend plusieurs décrets de caractères politiques, religieux, économiques, sociaux :

- ✓ Annulation du moratoire sur les loyers.
- ✓ Abolition de la conscription et de l'armée de métier.
- ✓ Décret sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.
- ✓ Création de coopératives ouvrières.
- ✓ Interdiction du travail de nuit des boulangers.
- ✓ Réquisition des appartements vacants.

Elle n'hésite pas dans le même temps à supprimer la plupart des journaux qu'elle considère pro-Versaillais et de voter un Décret des Otages lui permettant l'arrestation, parmi d'autres otages, de Mgr DARBOY Archevêque de Paris et du Premier président de la Cour de Cassation BONJEAN.

Le 21 mai, les troupes régulières entrent dans Paris par la Porte du Point-du-Jour. C'est le début de la Semaine sanglante. Le lendemain les troupes versaillaises contrôlent les Champs-Elysées, les quartiers Saint-Lazare et Montparnasse. Le 24 mai, les hommes de la Commune exécutent les otages dont l'archevêque de Paris Mgr DARBOY et 2 jours plus tard, rue Haxo la foule massacre 11 religieux et 35 gendarmes. Le 28 mai, 147 combattants de la Commune sont fusillés et jetés dans une fosse ouverte au pied du mur du cimetière du Père Lachaise. C'est par milliers que l'on compte les morts dans les fusillades et les exécutions sommaires dans les rues. Le 25 mai, SAND écrit à son neveu Oscar CAZAMAJOU :
"Nous ne savons pas encore si les combats ont été très meurtriers pour nos pauvres soldats. Je plains moins les autres : ils l'ont voulu", et au lendemain de la fin de la Semaine sanglante elle demande à l'une de ses correspondantes parisiennes, la célèbre actrice Jeanne ARNOULD-PLESSY :
"Est-ce fini ? La mesure est comble, je l'espère ! Ces infâmes ont-ils assassiné la République ? Et pourquoi vouloir brûler Paris, anéantir la population ? C'est une folie furieuse, odieuse, et qui, s'il était possible, tuerait jusqu'à la pitié qu'on doit aux vaincus".

Quelques semaines plus tard, sa colère mêlée de désespoir, n'est pas retombée face au désastre parisien. A Gustave FLAUBERT, elle confie :
"Quelle sera le contrecoup de cette infâme Commune ? ISIDORE (retour d'un BONAPARTE) ou HENRI V (le Comte de Chambord prétendant légitimiste au trône de France) ou le règne des incendiaires ramenés par l'anarchie ? Moi qui ai tant de patience avec mon espèce et qui ai si longtemps vu en beau, je ne vois plus que ténèbres. Je jugeais les autres par moi-même. J'avais gagné beaucoup sur mon propre caractère, j'avais éteint les ébullitions inutiles et dangereuses, j'avais semé sur mes volcans de l'herbe et des fleurs qui venaient bien, et je me figurais que tout le monde peut s'éclairer, se corriger ou se contenir, que les années passées sur moi et sur mes semblables ne pouvaient pas être perdues pour la raison et l'expérience. Et voilà que je m'éveille d'un rêve pour trouver une génération partagée entre le crétinisme et le délirium tremens. Tout est possible maintenant".

3 - DE 1848 A 1871 : D'UNE REVOLUTION FRATERNELLE A UNE "REPUBLIQUE SAGE"

Pour tenter de comprendre, les réactions violentes de la majorité des écrivains de la période contre l'insurrection communaliste de 1871, plusieurs explications ont été mises en avant :

✓ L'âge de la plupart de ces écrivains :

George SAND a 66 ans ; Théophile GAUTIER 60 ans ; Louis VEUILLOT : 58 ans ; LECONTE DE LISLE 53 ans ; Gustave FLAUBERT : 50 ans, Edmond DE GONCOURT : 49 ans : Paul DE SAINT-VICTOR : 44 ans. Alexandre DUMAS fils : 47 ans. Mais Emile ZOLA n'a que 31 ans ; Catulle MENDÈS : 30 ans ; Anatole FRANCE : 27 ans.

✓ La fréquentation des cercles dirigeants du Second Empire.

Un certain nombre de ses écrivains, en particulier Théophile GAUTIER, ont été des familiers de la famille impériale. Beaucoup d'entre eux, Gustave FLAUBERT, Edmond DE GONCOURT, Alexandre DUMAS fils et bien d'autres, fréquentèrent assidument le célèbre Salon de la Princesse MATHILDE cousine de l'Empereur. Un glissement politique s'effectue, d'autant que le Salon de la Princesse MATHILDE regroupait quelques grandes figures de l'opposition libérale. George SAND est l'amie intime du Prince Napoléon Jérôme BONAPARTE.

Princesse MATHILDE

Prince Napoléon Jérôme BONAPARTE

Ce dernier était le fils de JEROME ancien roi de Westphalie et frère du Premier Empereur. Pendant le Second Empire il a incarné l'aile gauche, démocrate et anticléricale, du mouvement bonapartiste. Les deux correspondent régulièrement et le Prince JEROME est le parrain de sa petite-fille Aurore.

Cette fréquentation révèle l'intégration de l'homme de lettres à la société de son temps, intégration d'autant plus forte que durant la période du Second Empire et des débuts de la 3e République, le lectorat est dans une large partie composé d'un public bourgeois et aristocratique. Comme l'écrit, dans une perspective marxiste, un historien de la Commune :

"L'écrivain appartient à l'une des couches les plus conservatrices et les plus réactionnaires de la société. En effet, il s'est forgé, à l'intérieur de l'ordre bourgeois ses propres intérêts idéologiques et ses propres valeurs. Sa situation explique que sa haine de la révolution soit encore plus farouche que celle ces bourgeois".

Aurore LAUTH-SAND

De même que ramener le mouvement communaliste de 1871 à l'irruption de forces obscures, à des instincts mauvais ou à des crises de fièvre collective ne tient aucun compte de sa signification sociale et politique, de même l'injonction citée ci-dessus doit elle aussi être fortement nuancé. Dans le cas de George SAND, (mais pas elle seulement), il faut aussi évoquer, et mettre en avant d'autres facteurs historiques, idéologiques, sociétaux qui suggèrent une approche moins tranchée de son positionnement en 1871. Mais pour cela il faut ici revenir à un précédent grand mouvement : 1848. Cette Révolution qui voit l'établissement de la Seconde République est portée en grande partie par des poètes et écrivains. Alfred DE LAMARTINE (qui deviendra ministre du gouvernement provisoire), mais aussi Victor HUGO, Charles BAUDELAIRE et bien sûr George SAND. Aux côtés d'éminentes figures républicaines comme Louis BLANC, Michel DE BOURGES, Louis-Antoine GARNIER-PAGÈS, Alexandre LEDRU-ROLLIN, Armand BARBÈS (dont elle sera très proche) elle joue un rôle important dans la période qui va de février à juin. Elle se met au service du gouvernement provisoire et fonde un journal *La Cause du Peuple*. Pendant ces deux mois (février-mars), Paris est pris dans une extraordinaire effervescence dans les rues, dans les clubs et les journaux. Il y a un véritable "Esprit 1848" inconnu des autres révolutions françaises. Cet "Esprit 1848" vient compléter la devise nationale puisque le 27 février, dans le *Moniteur Universel*, apparaît pour la première fois dans un document officiel : "Liberté, Egalité, Fraternité". La Liberté et l'Egalité avaient été posées comme principe par la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789. Si la Commune de Paris de 1793 y avait ajouté "Fraternité ou la Mort", ce n'est qu'en février 1848 que le principe débarrassé de son appendice sanguinaire réapparait, étant définie par la Constitution du 4 novembre 1848 comme principe de la République. Il ne deviendra définitif que le 14 juillet 1880.

La France est en révolution, mais si elle se nourrit des précédentes, elle se veut différente, plus humaniste. L'un des symboles les plus forts de la période est l'arbre de la liberté inspiré de la Grande Révolution. On le plante dans la plupart des villes et villages du pays. Lors d'un discours le 23 mars, Victor HUGO en explique le sens : *"C'est un beau et vrai symbole pour la liberté qu'un arbre ! La liberté a ses racines dans le cœur du peuple, comme l'arbre dans le cœur de la terre ; comme l'arbre, elle élève et déploie ses rameaux dans le ciel"*.

La Révolution de février 1848 est profondément marquée par cette dimension messianique et religieuse rendant possible l'irruption d'un monde meilleur. Non seulement les arbres de la Liberté sont bénis en beaucoup d'endroits par des hommes d'église, mais certaines revendications semblent partagées par un grand nombre :

- ✓ L'idée d'une révolution qui soit pacifique et se distinguerait de celle de 1789 et de sa Terreur.
- ✓ L'harmonie sociale et l'union des classes qui mettrait fin aux conflits voire à l'exploitation de l'homme par l'homme. Ces attentes et ces espoirs prennent corps dans les premières mesures du gouvernement provisoire :
  - ❖ Proclamation de la République.
  - ❖ Suffrage Universel Masculin.
  - ❖ Libertés publiques en particulier liberté de la presse et de réunion.
  - ❖ Suppression de la peine de mort en matière politique.
  - ❖ Abolition de l'esclavage.
  - ❖ Réduction du temps de travail avec l'instauration du " droit au travail ".

Pierre LEROUX

L'année 1848 reflète dans une large mesure l'effervescence des idées socialistes, en particulier celles de Pierre LEROUX qui se sont répandues dans les années 1830. Elle est aussi fortement inspirée par Etienne CABET auteur du livre *Voyage en Icarie* qui va influer sur la non-violence de la révolution de février. CABET (1788-1856) est le premier penseur à se définir comme "communiste". Mais on est loin ici du terme que les marxistes utiliseront et qui en feront d'une certaine façon leur marque de fabrique. Pour CABET, les Communistes sont les disciples et les continuateurs de Jésus-Christ et des premiers Chrétiens. Pour éliminer les inégalités comme source première de misère il faut revenir à un Communisme primitif. De même dans l'ordre politique, CABET propose "une grande Nation organisée en Communauté", c'est-à-dire une *Res Publica* au sens large.

Comme CABET l'indique dans sa préface au *Voyage en Icarie* :

"Une Monarchie réellement représentative, démocratique, populaire, peut-être mille fois préférable à une République aristocratique".

Etienne CABET

C'est à ce Communisme d'inspiration chrétienne que se rattache George SAND. Elle le dira dans un article du 7 mai 1848 où elle définit le Communisme comme l'application de l'Evangile dans la vie réelle, comme *"la ferme, la plus applicable, la plus étendue, la plus préservatrice de toutes les libertés individuelles et de tous les intérêts légitimes"*.

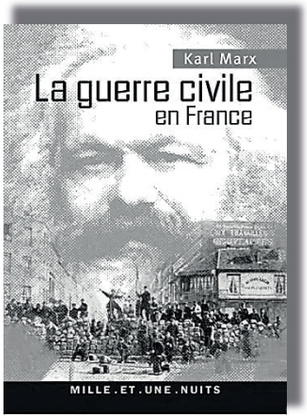
Ces espérances, cette "illusion lyrique" (pour employer l'expression de l'historien Georges DUVEAU, mais elle n'est peut-être qu'une lecture rétrospective des événements) allait être de courte durée. Aux élections d'avril, les conservateurs et les modérés allaient l'emporter sur les socialistes. La majorité décide bientôt de fermer les Ateliers Nationaux instituée en février. Cette décision déclenche l'insurrection parisienne qui va tourner à la guerre civile en juin. Dans les combats plus de 3000 insurgés sont tuées et près de 1500 dans les forces de l'ordre. La répression est sans pitié : des centaines d'insurgés sont fusillés sans jugement, 15 000 sont emprisonnés et d'autres transportés (en Algérie en particulier).

La guerre civile de juin 1848 allait ré-ouvrir le problème récurrent et capital qui reste au cœur des Révolutions et que l'on retrouvera en 1871 (il n'est sans doute pas fini aujourd'hui encore quand on songe à certains évènements récents) : l'antinomie entre le peuple électoral et le peuple insurgé et militant.

Karl MARX, commentant 1848 dans *Les luttes des classes en France-1848-1850* (1850) puis dans *Le 18 Brumaire de Louis BONAPARTE* (1852) a exposé la contradiction entre le peuple militant et le peuple électoral :

Karl MARX

"Le suffrage universel n'avait pas la vertu magique que lui avaient prêté les républicains de vieille souche. Ceux-ci voyaient dans l'ensemble de la France, du moins dans la majorité des Français, des citoyens ayant les mêmes intérêts, le même discernement […]. *Tel était leur culte du peuple. Mais au lieu du peuple imaginaire, les élections révélèrent le peuple réel, c'est-à-dire le représentant des différentes classes dont il se compose"*. De cette contradiction entre le peuple électoral et le peuple révolutionnaire et insurgé, deux enseignements allaient être tirés :



Pour les adeptes de la révolution socialiste, une durable méfiance pour le suffrage universel trop peu progressiste selon eux.

Les Républicains en conclurent que l'éducation du peuple était nécessaire pour l'amener à la raison politique et à son émancipation.

Les divergences entre les deux courants n'allaient cesser, au fil du temps, de se creuser, en particulier lors de la Commune de Paris. Pour Karl Marx, dans *La guerre civile en France* (1871) :

"La Commune (...) a démontré que la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'Etat et de la faire fonctionner pour son propre compte". Il n'en soulignera pas moins que la Commune de Paris est la première manifestation de la Dictature du Prolétariat. Lénine n'oubliera pas, après 1917, les conclusions de Marx sur la transformation du pouvoir au-delà de sa simple conquête.

Au contraire de Karl MARX et de ses adeptes favorables à un "socialisme scientifique", George SAND est resté fidèle à l'"Esprit de 1848" et au Communisme des Premiers chrétiens et aux enseignements de CABET et LEROUX. Celui d'une Humanité fraternelle, travaillant au bien commun et à l'amélioration progressive de chacun. Elle n'ignore pas les différences de situations sociales, de classes mais elle ne veut pas en faire un obstacle insurmontable à une société plus égalitaire. Elle refuse la lutte des classes comme moteur essentiel de l'Histoire, comme elle refuse la violence politique et sociale pour aboutir à un monde plus juste. L'éducation (mais pas elle seulement), le suffrage universel (qu'elle ne cesse de défendre) sont pour elle parmi les instruments du progrès. Pour SAND, la République est d'abord un choix de conscience individuelle, un choix raisonné que le citoyen exprime dans son vote. Pour George SAND, héritière du Siècle des Lumières, la société républicaine est une somme d'individus et non un ensemble de groupes sociaux antagonistes et réfractaires les uns aux autres. Les hommes sont tous de l'humanité et la République, dans son propos égalitaire et fraternel, par son espérance de progrès rend les hommes à l'humanité. En témoigne, sa *Réponse à un ami* publiée quelques mois après la Commune de Paris (3 octobre) dans *Le Temps*. Cet ami c'est Gustave FLAUBERT. Que SAND publie cette lettre dans un journal important de son temps plutôt que dans une lettre privée montre bien l'importance qu'elle y attachait. Il est peut-être son testament politique après une guerre civile qui a divisé la Nation toute entière. Dans une lettre de la mi-septembre, elle en justifie les raison : *"Je t'y dis mes raisons de souffrir et de vouloir encore* […] *Tu verras que mon chagrin fait partie de moi et qu'il ne dépend pas de moi de croire que le progrès est un rêve"*. Elle ne s'en livre pas moins à une attaque en règle, non point contre la masse communarde mais contre ces chefs et en particulier ceux de l'Internationale de Karl MARX qu'elle considère comme les véritables criminels de la grande tragédie de 1871. Certains, et même parmi eux d'éminents spécialistes de George SAND, ont feint de ne pas comprendre le positionnement de l'écrivaine en 1871.

Gustave FLAUBERT

Mais tout est dit dans ce grand texte d'octobre qu'ils n'ont peut-être pas lu. Nous n'en citerons qu'un passage qui fait retour à mars-mai 1871 :

"Le premier acte de la Commune est d'adhérer à la paix, et, dans le cours de sa gestion, elle n'a pas une injure, pas une menace pour l'ennemi (...) C'est au pouvoir émanant du suffrage universel qu'elle en veut, et cependant elle invoque ce suffrage universel à Paris pour se constituer. Il est vrai qu'il lui fait défaut ; elle passe par-dessus l'apparence de l'égalité qu'elle a voulu se donner et fonctionne de par la force brutale sans invoquer d'autre droit que celui de la haine et du mépris de tout ce qui n'est pas elle. Elle proclame la science sociale positive dont elle se dit dépositaire unique, mais dont elle ne laisse pas échapper un mot dans ses délibérations et dans les décrets.

Elle déclare qu'elle vient délivrer l'homme de ses entraves et de ses préjugés, et, tout aussitôt, elle exerce un pouvoir sans contrôle et menace de mort quiconque n'est pas convaincu de son infaillibilité. En même temps, qu'elle prétend reprendre la tradition des jacobins, elle usurpe la papauté sociale et s'arroge la dictature sociale. Quelle république est-ce là ? Je n'y vois rien de vital, rien de rationnel, rien de constitué, rien de constituable. C'est une orgie de prétendus rénovateurs qui n'ont pas une idée, pas un principe, pas la moindre organisation sérieuse, pas la moindre solidarité avec la nation, pas la moindre ouverture vers l'avenir. Ignorance, cynisme et brutalité, voilà tout ce qui émane de cette prétendue révolution sociale. Déchaînement des instincts les plus bas, impuissance des ambitions sans pudeur, scandale des usurpations sans vergogne, voilà le spectacle auquel nous venons d'assister".
Elle conclut sa lettre par un vibrant appel :
"L'humanité est indignée en moi et avec moi. Cette indignation qui est une des formes les plus passionnés de l'amour, il ne faut ni la dissimuler ni essayer de l'oublier. Nous avons à faire les immenses efforts de la fraternité pour réparer les ravages de la haine. Il faut conjurer le fléau, écraser l'infamie sous le mépris et inaugurer par la foi la résurrection de la patrie".

Ernest RENAN

La Commune a été un grand moment d'affrontement idéologique et de face à face social. Elle est une guerre civile et la violence a été réciproque. La répression qui a suivie a été à la hauteur des craintes non seulement des classes dirigeantes comme on l'on trop souvent répété mais de la majorité des Français de l'époque. Pourtant les Républicains et les modérés sous la conduite de Léon GAMBETTA, naguère détesté par une George SAND, sauront avec patience écarter la tentative de retour à la Monarchie pendant la période de "La République des Ducs". Puis, après l'installation de la République en 1875 et la victoire électorale qui suivit le 16 mai 1877, par l'amnistie des Communards en 1879 et 1880 mettre un terme aux déchirements de 1871. Dans une lettre au Prince Napoléon Jérôme BONAPARTE, en date du 14 juin 1871 George SAND en appelait à se réunir "autour d'une République sage". Cette même expression reviendra sous la plume de l'un des principaux penseurs de la IIIe République : Ernest RENAN. C'est cette "République sage" selon le vœu de RENAN et de George SAND qui saura, malgré les soubresauts du Boulangisme ou de l'Affaire Dreyfus, mener dans un grand élan patriotique l'œuvre de reconquête nationale en 1918. C'est cette "République sage" qui, malgré la défaite de 1940, saura asseoir définitivement le régime républicain qui malgré d'autres assauts a su être préservé jusqu'à nos jours.

* * * * * * * * * * *

BIBLIOGRAPHIE

Mis à part les immenses ressources sur la Commune de Paris et la guerre franco-prussienne ainsi que les travaux sur la Révolution de 1848, j'ai utilisé principalement quatre ouvrages :

- Paul LIDSKY, *"Les Ecrivains contre la Commune".*
- George SAND-Gustave FLAUBERT, *"Tu aimes trop la littérature, elle te tuera".* Correspondance.
- George SAND *"Correspondance"* Volume 6.
- Emile ZOLA *"La Commune de 1871".*

Conférence du 22 août 2019 [1]

"GEORGE SAND ET JULIETTE ADAM, UNE AMITIE SOUS LE SOLEIL DU MIDI"

Par Pascal CASANOVA

George SAND

Juliette ADAM

Le 8 juin 1876, George SAND décède à Nohant après des souffrances terribles dues à une occlusion intestinale. Trente ans plus tard, retranchée depuis 1904 dans son abbaye de Gif-sur-Yvette dans l'Essonne où elle rédige ses mémoires, Juliette ADAM se souvient : *"Ma grande amie, la meilleure, celle que j'ai chérie comme une mère, à laquelle je pouvais sans cesse demander conseil et secours, la meilleure de nous tous, la plus simple, la plus modeste, la plus grande par l'âme, George SAND est morte. Oui, je me reproche, comme elle m'en menaçait, de n'être pas allée à Nohant lorsqu'elle m'en priait. Ce "qui sait ?"aurait dû me frapper. Ô pardonnez-moi ! Qui de nous croyait, en vous voyant si forte, à la fragilité de votre santé ? Pauvre Maurice, pauvre Lina, pauvres petites Aurore et Gabrielle, qui sont déjà assez grandes pour comprendre ce qu'elles perdent. Moi, je la pleurerai toute ma vie, et toujours elle manquera à ma tendresse filiale".*

Et Juliette de poursuivre : *"Durant les quinze dernières années de sa vie, auxquelles j'ai été pour ainsi dire journellement mêlée, soit par lettre, soit dans une intimité toujours cherchée de part et d'autre, je n'ai connu Mme SAND, même en amitié, que mère et grand-mère ; son unique préoccupation et son incessant vouloir ont été de rendre heureux ceux qu'elle chérissait dans la vie la plus calme possible. Elle est et elle restera, quoi que ses ennemis fassent, la bienfaitrice et la bienfaisante".* On ne peut qu'éprouver une grande émotion à la lecture de ces mots qui témoignent d'une grande et belle amitié entre George SAND et Juliette ADAM.

Juliette ADAM

Mais qui est donc Juliette ADAM et comment a-t-elle fait la connaissance de George SAND ? Aujourd'hui oubliée des manuels d'histoire et de littérature, Juliette ADAM fut une figure essentielle de la vie littéraire, mais aussi politique de 1858 à 1936, année de sa mort. Décédée à quelques semaines de son centième anniversaire, elle fut celle qui encouragea bon nombre d'écrivains, dont Jean AICARD, Guy DE MAUPASSANT, Pierre LOTI, Léon DAUDET...

Sur le plan politique, nourrie d'un esprit revanchard après la défaite de 1870, elle œuvrera pour l'alliance franco-russe et n'hésitera pas à parcourir le monde pour défendre la cause des femmes et plus largement, celle des peuples opprimés. Son combat pour une Egypte libre en est l'illustration parfaite.

Dans son édition du dimanche 5 octobre 1879, le Figaro nous présente un très beau portrait de Juliette sous la plume d'un certain Pierre QUIROUL. En voici quelques extraits : *"La première fois que je vis Mme ADAM, ce fut pendant le Siège, à l'ambulance du Conservatoire ; elle soignait des soldats blessés de Chatillon. Sa grande beauté me frappa vivement : l'œil, d'un gris bleuté était plein de lumière. Elle avait dans les joues ces deux fossettes qui faisaient que, quand elle riait, elle semblait rire deux fois. Mince et très élancée elle semblait plus grande qu'elle ne l'était en réalité. Sa voix était douce et métallique. Quand elle parlait, le mot sonnait ferme et bien timbré. Elle racontait avec un charme infini. Je ne sais pas qui lui avait vendu de l'esprit, mais, à coup sûr, on ne lui avait pas volé son argent. La tête haute, la taille cambrée, elle marchait vite et parlait par saccades ; la parole était imagée et le geste rapide. Il y avait surtout une longue boucle de ses cheveux châtains, qui sans cesse rejetée en arrière, revenait sans cesse sur ses yeux. Irritée, elle s'arrêtait, la roulait sur ses doigts, puis l'enfonçait avec violence derrière l'oreille en disant : "Te tiendras-tu tranquille enfin !" On sentait sous cette femme un esprit libre et une âme ardente. Tout en elle était grâce ; et de sa personne, il s'échappait comme un charisme exquis".*

Pourtant, rien ne semblait prédestiner la jeune Juliette LAMBERT à cette carrière exceptionnelle qui fut la sienne.

---

[1] Cette conférence présente et reprend les éléments de l'ouvrage : *George SAND et Juliette ADAM, une amitié sus le soleil du Midi,* paru aux Editions Les Presses du Midi (2018).

La famille où elle naît à Verberie dans l'Oise le 4 octobre 1836 reflète les clivages qui divisèrent la France sous la Restauration et le Second Empire. Ses parents forment un couple plutôt mal assorti : Jean-Louis LAMBERT, son père, socialiste libertaire, auteur d'un mémoire sur *l'Emploi de la glycérine iodée comme succédané à l'huile de foie de morue* – mémoire qui ne lui apportera jamais la consécration espérée – a épousé Olympe SÉRON, d'origine bourgeoise, née d'un père bonapartiste et d'une mère royaliste. Elevée à Chauny dans l'Aisne par sa grand-mère maternelle pour la soustraire aux chimères de son père et à la sottise de sa mère, Juliette rêve de célébrité. La vie parisienne la fascine : *"Vous comprenez bien,* confie-t-elle à ses proches*, que je ne vivrai pas toute ma vie à Chauny, que j'irai à Paris et que je deviendrai quelqu'un qui ne sera pas comme tout le monde"*.

Mais très vite, trop vite (elle n'a que quinze ans), Juliette se laisse marier à Alexis LA MESSINE, avocat à la cour d'appel de Paris. Ce Parisien de trente et un ans, Juliette ne l'a pas vraiment choisi. Imposé par sa mère et sa grand-mère, l'homme se révèle sous un jour que nul ne pouvait imaginer. Disputes et scènes de réconciliations se succèdent. Malgré la naissance d'Alice en 1854, que Juliette surnommera plus tard *Topaze*, le couple court à l'échec. Alexis, parieur enragé et couvert de dettes, aurait d'ailleurs fini par jouer sa femme avant de s'en séparer et de partir pour Mostaganem où il mettra fin à ses jours le 27 avril 1867[1].

Alice LA MESSINE

Et pourtant, c'est Alexis LA MESSINE qui ouvrira à sa femme les portes de l'écriture. En effet, installés à Paris en face du Louvre, Alexis et Juliette rédigeront des contributions pour un périodique fondé par Alexis, *Le Journal des Inventeur*s. Juliette, qui trouve dans ce travail une mince consolation, fournit des articles avec beaucoup d'enthousiasme même si Alexis signe à sa place…

Mais en fait, c'est en 1858 que tout commence. Juliette cette année-là écrit un ouvrage qui va la rendre très rapidement célèbre. En 1858, le vieux PROUDHON (1809-1865), publie *De la justice dans la révolution et dans l'Eglise*, essai dans lequel il s'étend sur une idée de l'amour et du mariage qui fait bondir Juliette. Son jugement est sans appel. La jeune femme est convaincue – expérience oblige – que le mariage est le tombeau de l'amour. Il faut au contraire rendre à la femme la place qu'elle mérite dans la société et qui lui est déniée par une triple infériorité, physique, mentale et morale. Courageuse, Juliette met au propre ses idées, rédige un petit volume, cherche un éditeur, se fait reconduire deux fois, en trouve enfin un[2] et publie. Dans cet opuscule intitulé *Idées anti-proudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage,* elle défend les femmes contre les attaques de Proudhon et loue avec passion George SAND et Marie D'AGOULT d'avoir osé vivre leur vie librement.

Marie D'AGOULT

Marie D'AGOULT[3], qui tenait alors salon politique et bureau d'esprit à Paris, tient à rencontrer son auteur et lui adresse ces quelques lignes qui font sourire la charmante Juliette : *" Il est étonnant, monsieur, que vous ayez pris un nom de femme, quand nous, les femmes, nous choisissons des pseudonymes d'homme "*. Il est vrai qu'en ces temps de misogynie, Aurore se faisait appeler George et Marie, Daniel.

Mais Juliette tient aussi à rencontrer George SAND. Dans ses Mémoire, la jeune femme écrit : *"George SAND me remercia par une fort belle lettre pleine de gratitude. Elle partait pour un petit voyage, mais disait-elle, me verrait dès son retour"*. (fin août 1858 d'après Georges LUBIN). Mais voilà… Marie D'AGOULT et George SAND qui étaient de grandes amies sont fâchées depuis longtemps !

---

[1] *"Mort, mon mari, est-ce possible ? Je suis libérée de cet odieux boulet, libérée… J'en éprouve une joie tellement violente que je ne puis la garder seule. J'entre brusquement chez ma fille et je la réveille en criant : Ton père est mort ! Elle croit que je délire. Je lui montre la lettre de Mathieu. Nous nous embrassons, délivrées"*. Juliette ADAM, *Mes Sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre éditeur, 1905, p. 133.

[2] Alphonse TARIDE, 1 vol. 196 p. in-12.

[3] Marie DE FLAVIGNY, comtesse d'Agoult (1805-1876) eut deux filles de LISZT dont elle fit la connaissance en décembre 1832 : Blandine qui épousa Emile OLLIVIER et Cosima qui épousa Hans DE BÜLOW, puis Richard WAGNER. Elle tenait salon politique dans sa *maison rose* aux Champs-Elysées et publiait sous le pseudonyme de Daniel STERN depuis sa rupture avec LISZT.

Et Marie prévient Juliette : *"Ma chère enfant, laissez-moi vous donner un conseil. Ne connaissez jamais Mme SAND. Vous perdriez sur elle toute illusion. Comme femme, pardon ! Comme homme, elle est insignifiante. Aucune conversation. C'est un ruminant, elle le reconnaît elle-même. Elle en a le regard d'ailleurs fort beau. Sans la cigarette, qu'elle roule et fume incessamment, on pourrait la croire endormie les yeux ouverts* […]. *Elle a une sorte de dédain des gens qui ont reçu ses bienfaits* […]. *Ses amants sont pour elle un morceau de craie blanche avec lequel elle écrit au tableau. Quand elle a fini, elle jette le morceau sous son pied et il n'en reste que poussière vite envolée* ".

THE SALON OF MADAME D'AGOULT.

Alors soit ! Juliette renonce à son projet de rencontrer George SAND et se laisse introduire dans les salons littéraires grâce à Marie D'AGOULT. C'est là d'ailleurs que Juliette fera la connaissance de celui qui deviendra l'homme de sa vie : le journaliste et homme politique Edmond ADAM[1]. Le premier contact se fera au cours d'une audition de Richard WAGNER chez Claire Christine D'AGOULT, marquise DE CHARNACÉ, seconde fille de Charles et Marie D'AGOULT. Et un an, jour pour jour, après le décès de son mari, le 27 avril 1868, Juliette épousera Edmond ADAM.

Edmond ADAM

Mais l'amitié entre Juliette et Marie D'AGOULT ne sera qu'éphémère. La brouille entre les deux femmes ne saurait tarder… S'il est difficile pour ne pas dire impossible d'avancer l'année précise de la rupture définitive entre Juliette et Marie (probablement entre 1864 et 1865), il est certain que l'état dépressif dont souffre Marie D'AGOULT depuis le printemps 1867 va définitivement la séparer de Juliette. Fatigue extrême, agitation nerveuse, perte d'appétit, *"devenant colère, prompte*, avouera-t-elle plus tard, *à dire des choses blessantes"*, tout s'enchaîne à une vitesse folle. L'entourage de Marie est inquiet et la soupçonne de vouloir mettre fin à ses jours. En avril 1868, son mal empire. Marie n'est même plus capable de lire et de tenir son journal. Elle sera internée un an plus tard pour hystérie dans la célèbre **clinique du docteur BLANCHE**, aliéniste (du 11 avril au 14 juin 1869).

Juliette poursuit : *"Dans un accès de folie, Marie s'emporte : "Le malheur d'être veuve, lui dit-elle avec dédain, c'est qu'on a l'envie stupide de se remarier". Puis, la colère monte : "Une femme qui pense doit rester libre et maîtresse absolue de sa pensée, vous entendez, Juliette ? – J'ai besoin de bonheur plus que de liberté," répliquai-je. Elle s'emporte de façon violente, m'appelle provinciale, sotte, me prédit qu'avant deux ans je cesserais d'écrire pour faire mes comptes de ménage ; puis, se contredisant, elle ajoute que je suis une ambitieuse et veux jouer un rôle, avoir le premier salon politique de Paris, salon qui tuera le sien. Elle me fait les reproches les plus injustifiés et les plus cruels, m'accuse de ne l'avoir jamais aimée, m'humilie, m'indigne, et je la quitte sur une phrase incohérente, cruelle, qu'il est impossible de redire et qui se termine par ces mots : "Je ne veux plus vous voir." ".*

De son côté, George SAND œuvrait depuis quelques années à un possible rapprochement avec Juliette. Peut-être cherchait-elle nouvelle fille, une confidente… Son fils bien aimé Maurice, rappelons-le, est toujours célibataire !

A en croire les Mémoire de Juliette, George SAND aurait missionné le capitaine Stanislas Casimir D'ARPENTIGNY avant de tenter un rapprochement avec Juliette…

---

[1] Edmond ADAM (1816 – 1877), journaliste, homme politique, licencié en droit, préfet de police, député puis sénateur à vie (1875).

Baptisé "Capitaine casse-lorgnons" par George SAND, cet officier de carrière, assez mal noté car esprit indépendant et railleur, aurait été marqué au cours de sa carrière par une gitane qui lui aurait prédit quelques vérités en lisant dans les lignes de sa main. *Après lecture des lignes des mains de Juliette, D'ARPENTIGNY aurait lancé à Juliette : "C'est bon, c'est bon, c'est très bon, dit-il, je suis satisfait maintenant ma jeune et gentille dame, vous pouvez être l'amie de George SAND".* Mais le militaire bougon aurait ajouté : *"Le jour où vous serez fâchée avec Mme D'AGOULT vous saurez que Mme SAND est votre amie et que vous pouvez venir à elle".* Alors soit ! Juliette écrit dans ses Mémoires : *"Ma brouille avec Mme D'AGOULT m'autorise, aujourd'hui, à voir George SAND".*

Casimir D'ARPENTIGNY

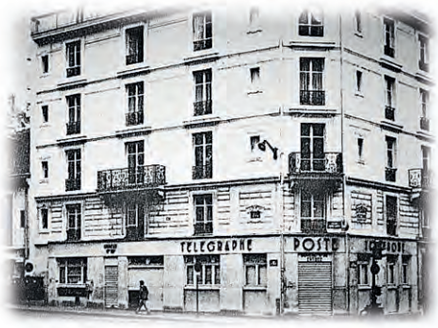
Faut-il rappeler que les deux femmes ont déjà quelques points communs :

- Une enfance difficile : les deux jeunes filles ont été arrachées à leur mère par leur grand-mère, paternelle pour George, maternelle pour Juliette.
- Toutes deux ont perdu un frère : Louis (12 juin-8 septembre 1808) quelques jours avant la mort accidentelle de Maurice DUPIN, père de George SAND et, du côté de Juliette, Camille (juin-octobre 1833) décédé de convulsions (Juliette ne l'a pas connu).
- Les premières œuvres de Juliette évoquent la campagne : *Mon village* (1860) lui aurait été suggéré par George SAND), les *Récits d'une paysanne* (1862).
- Elles partagent toutes deux le même combat pour la liberté de la femme.
- Elles défendent la cause des plus fragiles.
- Elles ont toutes les deux été "mal" mariées.
- Sur le plan religieux, les deux femmes se détachent très vite du catholicisme. Juliette y reviendra à la fin de sa vie,
- Elles partagent toutes deux l'amour de la nature et d'une nature divinisée.
- Toutes deux cultivent la même forme d'idéalisme dans l'art et plus particulièrement dans l'écriture…

George et Juliette

Si l'on croise *Agendas* et *Correspondance de George SAND*, elles se sont aperçues une première fois le 1er novembre 1866. George est à Paris. Elle se rend à l'Odéon pour l'adaptation théâtrale de son roman *Montrevêche* (1852) qui finalement ne se fera pas. Et George de noter très brièvement dans son A*genda* : *"Juliette LAMBER très jolie et charmante".* Mais la véritable rencontre entre Juliette et George se fera dimanche 30 juin 1867. Et c'est George SAND qui invite Juliette à se rendre au n° 97 de *rue des Feuillantines,* appartement que la romancière loue depuis juin 1864 (aujourd'hui 90 rue Claude Bernard).

Ecoutons Juliette : *"Comme j'étais troublée en allant rue des Feuillantines ! Mon cœur battait, ma gorge se serrait. J'eus, un moment, l'envie de retourner chez moi, d'envoyer un mot de regret à George SAND, me disant que j'allais faire la plus sotte figure du monde. J'entre, et me voilà en face de George SAND assise dans un fauteuil, qui la faisait paraître toute petite, elle avait les deux bras appuyés sur une table et roulait une cigarette. Je m'approchai. Elle ne se leva point. D'un geste, elle me montra le siège où je devais m'asseoir, tout près de la table. Ses grands yeux doux m'enveloppaient, m'attiraient. Mon émotion allait croissant. Je fis un effort pour la saluer d'un mot. Je ne trouvais rien, mon cœur se gonfla plus fort. Elle alluma sa cigarette et commença à la fumer. Elle aussi paraissait faire un effort pour me parler, mais, pas plus que moi, elle ne trouvait quelque chose à dire. Je sus plus tard combien elle était timide vis-à-vis de ceux qu'elle voyait pour la première fois. Alors, me sentant idiote, ne pouvant plus contenir mon émotion, je fondis en larmes. George SAND jeta sa cigarette, tourna autour de la table et me tendit les bras. Je m'y jetai avec cette tendresse filiale que je désirais tant ressentir".*



97 de rue des Feuillantines

Chez Magny

Dès lors, une grande et belle amitié va unir les deux femmes. Et cette amitié durera jusqu'au décès de George SAND le 8 juin 1876. Le premier contact établi, les deux femmes ne se quitteront plus, se donnant de nombreux rendez-vous à Paris, tantôt chez Magny pour les fameux dîners avec SAINTE-BEUVE, les GONCOURT, TAINE, RENAN, DUMAS fils ...

Dieppe

George SAND avait tenu, au cours d'un dîner chez Magny, à présenter Juliette à son grand ami Gustave FLAUBERT. Juliette ajoute dans ses souvenirs : *"Mme SAND lui a donné à lire mes Récits d'une paysanne. Il les a lus, les goûte et me le prouve d'abord aimablement. Puis, tout à coup, avec ce ton que je n'ai connu qu'à lui, il me dit, à ma grande confusion, personne jusqu'ici ne s'en était aperçu : "Mais pourquoi votre "batteur en grange", qui a perdu un bras dans l'engrenage d'une machine à battre, prend-il, à un moment donné, une tirelire à deux mains ?" Rire général"*. Les deux femmes, accompagnée de la toute jeune Alice, dite Topaze, fille que Juliette avait eue de son premier mari, feront en septembre 1867, une série d'excursions en Normandie : la première les 17 et 18 septembre (Rouen-Jumièges) et pour la seconde, du 25 au 30, Edmond ADAM se joindra au groupe (Fécamp, Etretat, Yport, Dieppe). Dans son *Agenda*, à la page du dimanche 29 septembre au soir, George SAND note : *"Topaze* [est une] *adorable petite fille, fine et simple, très gaie, sans bruit, douce comme la raison. Sa mère, une nature rare ! ADAM excellentissime : des gens qui s'aiment et un voyage délicieux"*.

Entre-temps, le 22 septembre, George s'est rendue rue de Rivoli, chez Juliette *"qui est logée bien haut, mais en belle vue et un charmant petit nid"*. Au programme, la visite de l'Exposition universelle qui se tient depuis le 1er avril sur le Champ-de-Mars. Quarante et un pays y sont représentés. La toute jeune Alice et Edmond ADAM sont bien sûr de la partie. George semble impressionnée par le pavillon chinois et les costumes des Roumains : *"Je mange des bananes. On prend des glaces. On revient à pied, très gentiment chez Juliette"*.

Et ce n'est pas fini, le lendemain, George et Juliette ont prévu quelques emplettes dans Paris : teinturier, cordonnier, marchand de cristaux, de porcelaine, magasin du Louvre… Bref, on ne se quitte plus !

En 1867, année de sa première rencontre avec George SAND, Juliette a tout juste la trentaine. Une santé fragile l'a poussée quatre ans auparavant à passer l'hiver dans la région de Cannes. Ses balades l'ont conduite jusqu'à Vallauris. La municipalité, cherchant à fonder une station d'hiver, offre à la jeune femme un bout de terrain à condition d'y bâtir une maison. Conseillée par un ami, Juliette finira, grâce à une aide financière de son père, par acquérir définitivement le terrain. Elle s'improvise alors architecte, dessine, trace, imagine : *"Les bruyères arborescentes y pullulent sous les pins, répandant une odeur d'amande qui enivre. Il faudrait appeler cela Les Bruyères.* […]. *Sitôt les murs élevés, je plante à leur pied, sur la façade garnie d'un treillage, des bougainvilliers qui la fleuriront de rose de haut en bas. Dans les deux coins, je place d'énormes plants qu'on m'a donnés de fleurs de la passion ; ils orneront de leurs ramelles, élégamment souples, et de leurs grosses fleurs bleues les deux balcons"*. A Golfe-Juan, Juliette, apprécie les moments de solitude. Elle écrit, se promène souvent, fait de nouvelles connaissances. Puis vient le temps des invitations parmi lesquelles sa nouvelle amie, George SAND.

Les Bruyères

Golfe-Juan 1875

George SAND est tentée de faire le voyage mais elle ne veut surtout pas rencontrer sa fille Solange avec laquelle elle est fâchée, surtout pas l'amant de celle-ci, le comte Alfieri DI SOSTEGNO, et encore moins Prosper MERIMEE avec lequel elle avait eu, dans sa jeunesse, une relation amoureuse qui s'était terminée par un fiasco.

Le 7 février 1868, George, qui ne veut plus attendre, a trouvé une solution : Maurice, son fils bien-aimé, l'accompagnera et restera auprès d'elle durant tout le séjour. *"La difficulté est levée*, écrit-elle à Juliette, *mon fils me conduit chez vous. Il saura bien au besoin empêcher les persécutions et les bavardages"*

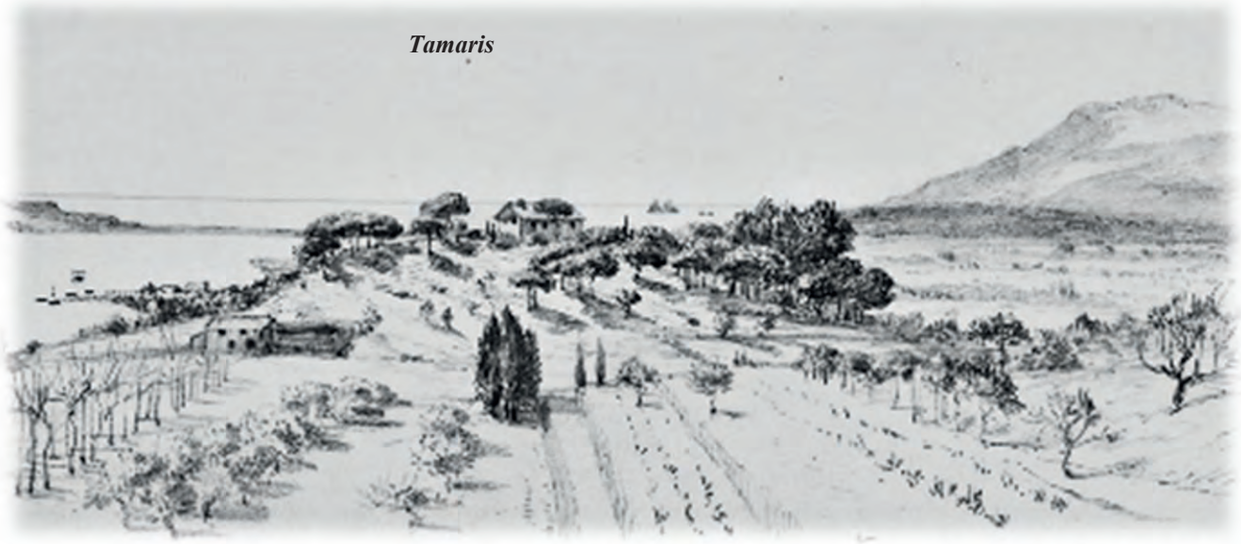
Dans ses mémoires, Juliette précise : *"Lina* [l'épouse de Maurice], *me dit Mme SAND, est une belle-fille comme jamais belle-mère n'en a eu. Elle possède toutes les qualités d'épouse, de mère, de fille* […]. *Savez-vous qu'elle est sur le point d'accoucher de son second enfant, et pour que Solange ne me gâte pas mon séjour ici, car elle ne craint que Maurice, c'est elle-même qui a voulu que son mari m'accompagne "*.

Maurice SAND

Charles PONCY

Place au Foin

Ainsi, le samedi 15 février 1868 à dix-neuf heures, George, Maurice et le jeune Maxime PLANET (1842-1928, fils de Gabriel PLANET 1808-1853), avoué à La Châtre, ami de jeunesse de George Sand prennent le train qui les conduit de Paris à Marseille (arrivée le dimanche midi) et de Marseille à Toulon. Il est quatorze heures. Arrivés sur le quai, ils sont accueillis par Charles Poncy. George a réservé quelques chambres à l'Hôtel de la Croix d'or, Place au Foin, notre actuelle Place Puget. A peine installée, elle décide de retourner voir son cher Tamaris, là où elle vécut du 19 février au 29 mai 1861. Dans ses souvenirs de voyage, elle note : "Cher



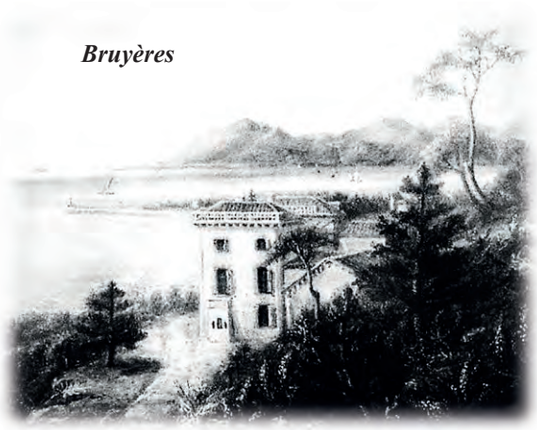
Tamaris

Tamaris, rien de changé depuis sept ans jour pour jour", écrit-elle dans son Agenda, "temps admirable, très chaud, mer de satin bleu, Coudon rose". Puis elle se laisse guider par la nostalgie des lieux : *" Je m'assieds sur mon banc favori, un demi-cercle de rochers ombragé à souhait par les arbres d'une grâce orientale. À travers les branches […], je vois bleuir et miroiter dans les ondulations roses et violettes ce golfe de satin changeant qui a la sérénité et la transparence des rivages de la Grèce. Ce golfe de Tamaris, vu du côté est, est le coin du monde, à moi connu, où j'ai vu la mer plus douce, plus suave, plus merveilleusement teintée et plus artistement encadrée que partout ailleurs […]. Du côté sud, c'est la pleine mer, les lointains écueils, les majestueux promontoires, et là j'ai vu les fureurs de la bourrasque durant des semaines entières. J'y ai ressenti des tristesses infinies, un état maladif accablant. Tamaris me rappelle plus de fatigues et de mélancolies que de joies réelles et de rêveries douces, et c'est sans doute pourquoi j'aime mieux Tamaris où j'ai souffert, que d'autres retraites où je n'ai pas senti la vie avec intensité. Sommes-nous tous ainsi ? Je le pense. Le souvenir de nos jouissances est incomplet quand il ne s'y mêle pas une pointe d'amertume. Et puis les choses du passé grandissent dans le vague qui les enveloppe, comme le profil des montagnes dans la brume du crépuscule ".*

Solange CLESINGER

Mais le temps passe et George est attendue dans le département voisin par son amie Juliette. Dans son *Agenda*, George note laconiquement : *"On part à 2 ; on est ici à 5. Juliette et ADAM nous attendent ; rencontre de S. Dîner à Bruyères"*. Curieusement, elle ne s'étend pas sur l'incident qui se cache derrière cette lettre "S". Car "S", c'est bien évidemment Solange, cette fille qu'elle ne voulait surtout pas croiser et qui vient la saluer dès son arrivée en gare de Cannes. La brouille entre George SAND et sa fille dure depuis quelques années, la première reprochant à la seconde un train de vie qui dépasse largement ses moyens. D'ailleurs, George s'empressera d'écrire à Lina, sa bru, le soir de son arrivée chez Juliette :

"La première personne que j'ai vue en descendant du wagon, c'est Sol [ange] que j'ai rapidement embrassée devant la foule et j'ai passé outre, sans échanger autre chose que comment te portes-tu ? C'est le mieux, elle a pu comprendre que je voulais m'en tenir là ; Maurice lui a dit bonjour de même. Comme on nous attendait pour nous emmener à Golfe-Juan, il n'y avait rien de plus à se dire".
Qu'importe ! SAND poursuit dans sa lettre à Lina : *"Nous sommes installés, bien portants, logés comme des bijoux, accueil excellent, charmant, gai, pays admirable, climat délicieux". La villa lui plaît et Juliette note dans ses souvenirs : "Mme SAND trouve Bruyères charmant et elle me dit bien vite qu'elle va trop s'y plaire".*
Un dessin de Maurice conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris nous montre un chalet à trois niveaux au cœur d'une pinède.


Bruyères

Le soir du 21 février 1868, Maurice écrit à sa femme : *"Ma chère mignonne, je ne reçois ta lettre datée de lundi matin qu'aujourd'hui seulement. Tu vois qu'il en faut du temps pour correspondre […]. Lundi dans la journée nous sommes repartis pour Cannes où nous avons trouvé monsieur ADAM et madame LAMBERT qui nous ont transportés en voiture à Bruyères à 5 kilomètres de Cannes, en face de la mer, adossé à une montagne de granit couverte de pins, vert, mais triste malgré le beau temps. Il y a pourtant une route et le chemin de fer entre la maison et la mer, la distance est comme qui dirait du perron sur la terrasse au pavillon et la civilisation a trouvé moyen d'y placer un jardin, une terrasse, une route, un chemin de fer, trois ponts, une rivière qui n'a pas d'eau, une grève, des rochers et des barques. Du reste, le pays ressemble aux bords de la mer du côté du phare à Gênes. La vue est belle, beaucoup de mer, ce qui attriste Maxime, des languettes de terre qui s'avancent en promontoire, le phare d'Antibes sur la gauche, les îles de Lérins assez petites à droite, au loin à gauche par-dessus la route, les cimes blanches des Alpes du col de Tende. C'est ce qu'il y a de plus beau, le reste est très ordinaire" […]. Ma mère se porte bien et nous sommes hébergés et choyés. Madame LAMBERT est très aimable, sa petite fille très gentille, pas maniérée du tout et bien élevée".*
Dans son récit *Voyage autour du Grand Pin*, Juliette décrit cette petite bastide blanche avec un joli balcon et des persiennes vertes, insistant sur la solitude des lieux : *"Bruyères est tout simplement une petite bastide blanche, avec un joli balcon et des persiennes vertes. De l'intérieur on aperçoit la mer à travers les pins. Le terrain qui entoure la maison est plein de mouvements. Un mamelon derrière, une colline à droite, une à gauche, lui donnent la forme d'un grand fauteuil"* [1]. La maison se situe à Golfe-Juan, célèbre pour y avoir vu débarquer NAPOLEON venant de l'île d'Elbe le 1er mars 1815.
Rattaché à la commune de Vallauris, **Golfe-Juan** reçut en 1839 la visite de Victor HUGO : *" Le Golfe-Juan est une petite baie mélancolique et charmante,* confiait-il dans *En voyage, abritée à l'est par le cap d'Antibes dont le phare et la vieille église font une assez belle masse à l'horizon* […]. *Je me suis arrêté et j'ai contemplé cette mer qui vient mourir doucement au fond de la baie, sur un lit de sable, au pied des oliviers et des mûriers, et qui a apporté là Napoléon. Quelques vieilles masures qui ont vu le grand spectacle y sont encore et semblent regarder au loin sur la mer si elles n'y verront rien venir "*[2].

Le 22 février, George SAND confie à sa bru Lina : *" Cette grande mer plate sous les yeux, ces collines couvertes de pins rabougris, le chemin de fer qui passe presque dans le jardin, avec une route parallèle toujours couverte de flâneurs et de poussière, cette vie en public, ce n'est pas le rêve* [de Maurice] *ni le mien, d'autant plus qu'en ce moment il n'y a encore ni insectes ni plantes intéressantes* […]. *Enfin ça n'est pas beau comme Tamaris ni doux comme Nohant, mais il y a à deux pas des horizons immenses, et la vue des Alpes qui n'est pas piquée des puces. Pourtant je ne choisirai pas ce coin pour mon Eden. J'aimerais mieux une chaumière chez nous ".*

---

[1] Juliette ADAM, *Voyage autour du Grand Pin*, Paris, J. Hetzel ,1863.
[2] Victor HUGO, *Œuvres complètes, En voyage,* tome II, Librairie Ollendorff, 1910, pp. 246-247.

Le mal du pays la gagne donc. Qu'importe ! L'amitié reprend le dessus et George est heureuse malgré tout de passer quelques jours chez Juliette. Et puis, il y a la petite Alice que George appelle Topaze. L'enfant l'assomme de questions sur Aurore, sa petite fille restée à Nohant. George répond et rajoute toujours une ou deux anecdotes qui excitent la curiosité de la jeune fille. Juliette, qui est une femme organisée, a inscrit sur son *Agenda* de nombreuses excursions dans la région. La première est prévue pour le lendemain matin, mardi 18 février à 9 heures.
La toute première excursion se fait autour de l'Esterel. George note : *"On prend un troisième cheval à Cannes et on va déballer les paniers au fond de la gorge de Mandelieu dans l'Esterel, montagnes de porphyre, boisées, sauvages et gracieuses. Un temps magnifique, un pays adorable".*
Ici intervient un détail plutôt amusant. La voiture arrête nos excursionnistes aux portes de Fréjus, plus précisément au hameau des Adrets. George note dans son *Agenda* : *"On s'arrête à l'auberge des Adrets. On visite la chambre de M. Cerfeuil* [sic pour Germeuil] *; c'est comique et sinistre"*. Plus tard, elle reprendra ce détail dans sa relation de voyage intitulée *De Marseille à Menton*. Le texte en dit plus long : *"Nous nous arrêtons au hameau des Adrets, toujours orné de son poste de gendarmerie, comme d'une préface de mélodrame. La route était dangereuse autrefois, mais Frédérick* LEMAITRE[1] *a tué à jamais sa poésie. Le lieu n'évoque plus que des souvenirs de tragédie burlesque. Elle est pourtant sinistre, cette auberge des Adrets, et les auteurs du drame qui en porte le nom l'ont parfaitement choisie pour type de coupe-gorge. Elle en a tout le classique, surtout aujourd'hui que la cuisine est fermée et abandonnée. Pourquoi ? On ne sait. À force d'entendre les voyageurs plaisanter sur la mort fictive de M. Germeuil, les propriétaires se sont imaginé qu'on leur attribuait un crime réel. La porte principale est barricadée, les habitants du hameau regardent avec défiance et curiosité les tentatives que l'on fait pour rentrer. Ils sourient mystérieusement, ils affectent un air moqueur pour répondre aux moqueries qu'ils attendent de vous. Il faut que certains passants les aient cruellement mystifiés. On frappe longtemps en vain ; enfin les hôtes vous demandent sèchement ce que vous voulez et consentent à vous conduire dans une salle de cabaret véritablement hideuse. Elle est sombre, sale et barbouillée de fresques représentant des paysages, des scènes de pêche et de chasse d'un dessin si barbare et d'une couleur si féroce, qu'on est pris de peur et de tristesse devant cette navrante parodie de la nature. Ceci est la nouvelle auberge soudée à l'ancienne, que l'on ne vous ouvre qu'après bien des pourparlers et des questions. – Que voulez-vous voir là ? Il n'y a rien de curieux. Il ne s'y est jamais rien passé. Il faut répondre qu'on le sait bien, mais qu'on veut voir l'escalier de bois. On le voit enfin dressé en zigzag, au fond d'une salle nue et sombre à cheminée très ancienne. Il est assez décoratif et conduit à deux misérables petites chambres dans l'une desquelles ne fut pas assassiné M. Germeuil. Toute cette recherche du souvenir d'une fiction de théâtre est fort puérile, mais il faut rire en voyage, et, en sortant, on rit de la figure ahurie et soupçonneuse de ces bons habitants des Adrets".*[2]

***Frédéric* LEMAITRE**

Ahurie, certes… car si l'œuvre théâtrale *L'Auberge des Adrets* a bien existé, George SAND se trompe de lieu ! Il s'agit en réalité des Adrets à vingt-sept kilomètres de Grenoble, donc dans l'Isère ! George SAND connaît pourtant l'œuvre de Benjamin ANTIER et surtout l'acteur *Frédérick Lemaître* qu'elle compte parmi ses correspondants. L'homonymie et l'étrangeté des lieux l'auront un instant égarée.
Le mercredi 19, Juliette a décidé de promener George et les siens aux îles de Lérins. Pour se rendre jusqu'à **l'île Sainte-Marguerite,** nos excursionnistes grimpent dans une barque qu'Edmond ADAM a offerte à Juliette au premier de l'An. Circonstances obligent, la barque est baptisée *La Fadette* et George en est bien sûr la marraine. Le voyage valait-il la peine ? L'île Sainte-Marguerite lui paraît *"plate"* et la prison du Masque de fer *"est sans caractère".* Le premier week-end passé sur la côte s'annonce plutôt triste. Juliette qui avait prévu une sortie à Vallauris est souffrante. Edmond ADAM servira donc de guide. George, Maurice et PLANET se laissent donc conduire ce samedi 22 février jusqu'à Vallauris. En 1868, la commune compte environ trois mille habitants. Elle doit sa réputation à la fabrication de poteries ; plus de sept cents ouvriers sont occupés à ce travail. George trouve ce village *"très intéressant". "J'achète,* poursuit-elle, *des bibelots charmants et nous voyons travailler le potier Massier*[3] *qui est intéressant lui-même, très intelligent et habile".* Mardi 25, Maurice, ADAM, PLANET et Topaze partent pour Nice. C'est Mardi gras, le carnaval attire déjà les foules. George, toujours patraque, note dans son *Agenda* : *"Ils y passent l'après-midi à s'amuser comme des fous avec des confettis".*

---

[1] Antoine-Louis-Prosper, dit Frédérick LEMAITRE (1800 – 1976). Il est l'un des plus grands acteurs du XIXe siècle. En 1851, George SAND, par l'entremise d'HETZEL, lui adresse une lettre, heureuse d'apprendre qu'il accepte de jouer son *Nello*. Ce dernier finira par se désister.
[2] George SAND, *Nouvelles lettres d'un voyageur*, Paris, Calmann Lévy, 1877, p. 113 et suiv.
[3] Delphin MASSIER (1836-1907), membre d'une famille de potiers installés à Vallauris. Ses œuvres appelées majoliques sont très recherchées des spécialistes. George Sand semble apprécier les œuvres du potier au point de lui passer une commande *"avec sa signature"* (*Correspondance* Tome XX, Garnier, édition de George Lubin, p. 763).

Mercredi 26 février, les balades dans le secteur reprennent. A 10 heures, le petit monde s'engouffre dans la voiture, direction **la pointe d'Antibes.** *"Par-là,* note George*, le pays est fertile et frais relativement. Les oliviers sont splendides et les chênes verts aussi"*. La vue lui paraît grandiose. A l'auberge où elle déjeune, George aperçoit un jeune garçon dont elle veut se souvenir. Il lui servira de modèle pour la création prochaine d'une marionnette. Maurice la sculptera dans du bois, tandis qu'elle confectionnera son costume avec des bouts de chiffons, car c'est ainsi que tous deux procèdent depuis 1847, année de la création du *Théâtre de marionnettes de Nohant.* [1]Après le repas vient la visite du phare d'Antibes : *"La vue est une des plus belles du monde"*. Oui, mais hélas, *"les Alpes se voilent"* et George se console avec quelques plantes que sa jeune amie a cueillies pour elle. *"Je grimpe au phare,* écrit Juliette*, et comme elle s'est assise, je jette sur sa jupe ma récolte. Elle pousse des exclamations victorieuses, appelle Maurice. J'ai trouvé une fleur qu'on ne trouve qu'en Judée ! "Vous entendez Juilliette, on l'appelle Juilliette, qu'en Judée ! me dit Mme SAND. Il faut à tout prix me retrouver la plante". Je cours, je cherche, je vais, je reviens, je me rappelle qu'il n'y avait qu'une fleur, je ne connais pas la feuille, je n'arrive à rien. Maurice qui a dans sa boîte à papillon des couleurs me peint la plante, la fleur. Je recours avec mon papier, je compare et je crie enfin : Je l'ai ! Mme SAND et Maurice s'empressent, arrachent la touffe rarissime avec grand soin et on l'envoie à Nohant pour qu'elle y soit plantée"* [2].

Le jeudi 27 février suivant est le jour des emplettes. George passe l'après-midi à Cannes. Là, elle s'achète des souliers et un jupon. Puis SAND et sa troupe vont visiter **l'étrange maison de l'actrice Rachel** au Cannet, maison où elle mourut en janvier 1858 à l'âge de trente-six ans. George l'a très bien connue. Outre leurs échanges de lettres, l'actrice a joué dans l'une de ses pièces, *Le roi attend* (1848). SAND est frappée par l'étrangeté des lieux : *"On s'en souviendra"*, note-t-elle laconiquement[3].

La balade suivante est prévue pour Saint-Cassien. George SAND note dans son *Agenda* : *"vaste tumulus ou oppidum avec des arbres mythologiques, pins et chênes, cyprès, yeuses monstrueux et jetés dans un désordre arrangé tout à fait saisissant"* [4].

L'année 1868 est bissextile et George SAND ne s'en est pas aperçu. Le samedi 29 février et non le 1er mars comme elle le croit à tort, tout notre monde est invité à déjeuner à Grasse chez le docteur Maure, ami de Juliette.

La ville de Fragonard dont elle visite la demeure, ne lui plaît pas du tout. *"Nous avons été aujourd'hui à Grasse, écrit-elle à Lina, ville étrange à mi-côte dans la montagne et magnifiquement située, très italienne d'aspect, mais sale et tortueuse au-dedans comme une ville du moyen-âge"* [5]. Si la vue est splendide, le reste lui paraît très laid, sale et décoratif à l'intérieur. Elle s'arrête malgré tout chez le confiseur pour acheter des fruits confits *"amandes, arbouses, nèfles du Japon, etc."* et une boîte de chocolats pour les envoyer à Lina.

Juliette ajoute que *"sans Maurice, George SAND se ruinerait. "Songe, lui dit-il, que dans un mois tu auras une seconde petite-fille ou un petit-fils, et garde quelque chose pour le vêtir". Mme SAND écoute son fils, mais l'appelle accapareur d'héritage."* [6]

La Villa Fragonard

---

[1] George SAND, *Le théâtre de Marionnettes de Nohant,* in George Sand, *Dernières pages,* Paris, Calmann Lévy éditeur, 1877, pp. 123-179. Robert Thuillier, *Les Marionnettes de Maurice et George Sand,* éditions Hermé, 1998.

[2] Juliette ADAM, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre éd., 1904, p. 207-208. George Sand cherche sûrement à initier Juliette à la botanique. En avril 1868, elle lui dédiera *Le Pays des Anémones* (in *Nouvelles lettres d'un voyageur*). Juliette lui dédiera à titre posthume *Laide*, roman paru en 1877.

[3] Il s'agit en fait de la *Villa Sardou*, appelée aussi *lou castèu*. L'architecture baroque de la maison en fait une curiosité décrite dans tous les guides touristiques de l'époque. Elle impressionnait le promeneur, avec son pont volant et ses deux tourelles, où dans l'une se trouvait un oratoire. Ainsi d'après un des témoins de l'époque, cette maison avait alors un extraordinaire cachet de poésie un peu sombre et mystérieux, noyée dans les orangers, avec une cour ornée de fontaines et de statues. L'intérieur de la villa était tout aussi étonnant et étrange. Dans le salon, une cheminée en marbre sculpté représentait un gigantesque olivier, avec des miroirs dans les interstices des branches, et une ramure qui s'élevait jusqu'au plafond, lui-même décoré de planètes et d'étoiles. Les vitraux de la maison auraient été dessinés par M. Jean-Jacques SARDOU lui-même. Ce "château" à peine achevé, devint rapidement célèbre avec la tragédienne Rachel qui s'y établit en 1857. Durant son séjour, elle reçut de nombreux visiteurs dont le prince NAPOLEON. Elle y décéda dans les bras de sa sœur en janvier 1858.

[4] George SAND, *Agenda IV : 1867-1871*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, p. 85.

[5] *Ibidem,* p. 722.

[6] Juliette ADAM, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre, éd., 1905, p. 228.

A Grasse, George SAND visite quelques maisons célèbres dont celle de la sœur de Mirabeau. Mais rien ne semble attirer son regard si ce ne sont quelques œuvres d'art, dont trois Rubens à l'hospice[1] et *"deux beaux Chardin chez M. Isnard"* [2]. Mais le séjour commence à fatiguer George SAND : *"L'air ou la nourriture ne nous conviennent pas,* écrit-elle le soir à sa bru*, et la vie qu'on mène ici n'est pas une chose qui nous plairait longtemps. Nous persistons,* conclut-elle*, à ne rester que la semaine prochaine"*.

Le lendemain, retour à Antibes *"avec deux bons chevaux"*. La première halte se fait au jardin Thuret. Ce jardin botanique, qui deviendra succursale du Jardin des plantes de Paris à la mort de son propriétaire Gustave THURET[3], était alors considéré comme une merveille de la région. D'une superficie d'environ sept hectares, il offrait aux visiteurs une formidable collection de spécimens des pays chauds : *"C'est* […] *le plus beau jardin que j'ai vu de ma vie"*. Mais à cette belle impression succède une peinture bien sombre de Biot *: "Le village grimpe sur la colline, hideux, sale, noir, le moyen-âge en plein, infect, un trou à peste dans un paradis terrestre"*.

Le jardin Thuret

La suite des festivités va-t-elle l'enchanter davantage ? Juliette a prévu de quitter *Bruyères* le mardi 3 mars en fin de matinée pour Monaco. Les billets de train ont été pris et une nuit à l'hôtel a été réservée.

Nos voyageurs, partis de Golfe-Juan vers 10 heures 30, arrivent en gare de Nice où une voiture à trois chevaux les attend pour les conduire jusqu'à Monaco par la corniche. George apprécie enfin : *"Dès qu'on longe la mer,* avoue-t-elle*, ça devient sublime. Les profondeurs, la côte vue comme d'un ballon, les tertres glauques, la Corse et la Sardaigne à l'horizon, blanches et roses. Eze, un décor complet, les côtés de l'Esterel, la Turbie, Roquebrune, Monaco. Vues vertigineuses"* [4]. La troupe loge à l'hôtel de Paris. George le trouve très bien. Après dîner *"au milieu d'une salle immense à rendre sourd"*, nos voyageurs font une balade au clair de lune et aperçoivent le *"palais très joli du Prince"*. Puis, la tentation d'aller jeter un œil dans les salles de jeu les prend : *"C'est tous des pignoufs et des cocottes laides et ça pue indignement"* [5]. *"Maurice*, précise Juliette*, y fait l'une de ses farces désopilantes. Avec un sérieux extravagant, il accoste les gens, leur raconte qu'il est du Berry, qu'on ne sait pas comment il faut s'y prendre. Parmi les gens auxquels il s'adresse, les uns le bousculent, l'appellent imbécile ou farceur ; les autres s'arrêtent et le conseillent. Nous mourons de rire. Nous finissons par le fuir, mais il vient nous raconter ses conversations, et nous sommes malades, nous demandons grâce* […]. *Maurice est tellement drôle, il fait en jouant des réflexions si cocasses qu'on l'expulse"* [6].

Hôtel de Paris

Le lendemain matin, la ville de Menton est au programme. George trouve la route charmante.

Le paysage couvert d'oliviers, de caroubiers et citronniers lui rappelle Majorque où elle avait séjourné avec Solange, Maurice et Frédéric CHOPIN d'octobre 1838 à février 1839.

Le cocher accepte de les conduire jusqu'à la frontière italienne. *"Ceci doit être un nid pour la botanique*, écrit-elle *; mais peu de fleurs sont écloses, et nous passons trop vite. Nous courons et ne voyageons pas. Il faudrait revenir seul au mois de juin. Nous sommes gais quand même parce que nous nous aimons les uns les autres, et parce que voir ainsi défiler des merveilles comme dans la confusion d'un rêve est, sinon un vrai plaisir, du moins une ivresse excitante"*.

---

[1] Dans Le *Bulletin monumental* (tome 100, année 1941), l'article d'Edouard MICHEL signale effectivement trois RUBENS. Deux œuvres sur bois : *Sainte-Hélène et l'Exaltation de la Croix* et *Le Couronnement d'épines* ; une toile : *L'Erection de la Croix.*

[2] Maximin ISNARD, né à Grasse le 24 février 1755, mort au même lieu le 12 mars 1825, était un homme politique français qui fut notamment député du Var à la Convention nationale. Dans sa *Géographie illustrée de la France et de ses colonies* chez J. Hetzel, s.d., Jules Verne indique : *"Grasse n'a point de monuments remarquables ; cependant, l'ancienne cathédrale et l'hôpital renferment quelques tableaux dignes d'attention, et les artistes peuvent en outre admirer dans une vieille maison du conventionnel Isnard, quatre belles toiles de Fragonard"*.

[3] Gustave THURET (1817-1875), algologue et botaniste, surtout connu pour ses travaux sur la reproduction des algues. Séduit par le climat et la nature sauvage du cap d'Antibes, il achète en 1857 un terrain de cinq hectares et crée un jardin botanique. L'*Agenda* de George Sand au lundi 26 octobre 1868 signale : *"Visite de M. Turette* (sic)*, le toqué"*. Le botaniste aurait donc fait le voyage jusqu'à Nohant. Nous n'en savons pas plus.

[4] George SAND, *Agenda IV : 1867-1871*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, p. 87.

[5] George SAND, *Agenda IV : 1867-1871*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, p. 87.

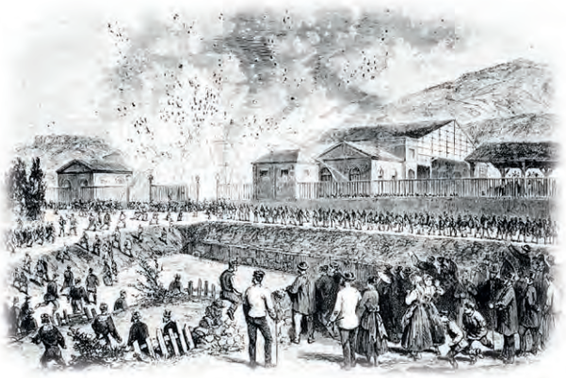
[6] Juliette ADAM, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre, éd., 1905, p. 229.

Mais le temps passe vite et nos Berrichons commencent à songer au retour à Nohant. Lina est sur le point d'accoucher et il ne s'agit surtout pas de manquer l'événement. Juliette comprend la situation : *"La chère Lina écrit bien que bonne mère a tout le temps de revenir, qu'elle est heureuse de savoir qu'on s'amuse à Bruyères, qu'elle va aussi magnifiquement que possible, mais elle est forcée de convenir que la petite Aurore demande quand sa bonne mère rentrera, et il n'y a plus que cinq semaines pour que sonne l'heure de la délivrance. En cas de surprise, elle conseille le retour dans une dizaine de jours"* [1].

Nice

George adresse ce jeudi 5 mars une lettre à son ami PONCY et lui demande de réserver des chambres à l'hôtel de la Croix d'Or. Au cours des trois jours qui la séparent du départ, elle fait encore quelques promenades sans Maurice qui a fait une chute dans le salon. Ce jeudi 5, elle retourne dans l'Esterel et visite le village d'Auribeau, perché sur les collines : *"C'est très joli et propre, du moins au bord"* [2]. Ce soir, on joue à colin-maillard. Le lendemain, elle ne bouge pas de *Bruyères*, le mistral lui *"casse bras et jambes"* et elle a envie, dit-elle, de dormir comme si elle était grise. Le dernier jour, le samedi 7 mars, Maurice a toujours mal. George décide d'aller jusqu'à Nice avec Edmond ADAM. A deux reprises, elle se rend chez son amie l'actrice Sylvanie ARNOULD-PLESSY[3] en congé de convalescence sur la côte. Mais cette dernière s'est absentée et George ne peut attendre. Pour finir, elle visite Villefranche et Beaulieu. Nous ne saurons pas ce qu'elle en pense. La corniche *"par en bas"* lui plaît : *"C'est très joli"*, précise-t-elle brièvement. Sur le chemin du retour, elle marque une pause au mont Boron où elle aperçoit un palais indien[4] *"bon à mettre aux lieux. Ces Anglais,* conclut-elle*, ont infesté, souillé le pays"* [5].

Dimanche 8 mars est le jour des adieux aux amis de Juliette et au personnel de la maison auquel on laisse des pourboires puis direction la gare ; il est 15 heures 30. Ici, George occulte un dernier événement qui n'est pas sans intérêt. Une lettre précieusement conservée à la BnF nous en dit plus long. Solange écrit à Charles PONCY depuis son hôtel à Cannes le 8 mars : *"Cher vieux, Je viens d'aller à la gare dire adieu à Maurice et en même temps à ma mère. Maurice m'avait écrit qu'il partirait avec elle dimanche ou lundi. La LAMBERT ayant depuis vendredi raconté que Mme SAND partirait dimanche à 4 heures. Je me suis rendue à la gare. J'ai causé un instant avec ma mère et je l'ai embrassée. Elle m'a dit qu'elle se rendait directement et d'un trait à Paris sans s'arrêter à Toulon. Je lui ai demandé : "Tu ne t'arrêteras donc pas pour revoir PONCY ? " Elle m'a répondu : "Non, nous n'en avons pas le temps"* [6]. George SAND s'y arrêtera, bien sûr ! L'*Agenda* de la romancière conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris comprend deux feuilles collées et rédigées au crayon. Il s'agit en fait d'une seconde version, plus détaillée des deux dernières journées passées à Toulon.


Toulon

Ces pages nous apprennent que le train arrive en gare de Toulon à 19 heures 30. Il est à noter que l'édifice vit alors ses derniers jours. Le 28 mars suivant, vers six heures du matin un violent incendie aura raison du bâtiment.

Comme prévu, George et ses amis sont accueillis sur le quai par Charles PONCY. Juliette semble apprécier l'homme : *"PONCY, l'ancien ouvrier maçon, qui n'a eu pour toute instruction que les cours de l'école primaire et qui s'est senti poète en lisant l'Athalie de RACINE, m'intéresse autant qu'il intéresse Mme SAND. Je lis le soir ses Marines*[7]*, qu'il me donne, et je suis émerveillée d'une valeur conquise au milieu de tant de difficultés. PONCY est aujourd'hui secrétaire de la Chambre de commerce de Toulon, et, comme il le dit lui-même, il est bien plus que cela : l'ami de George SAND ! "*[8]

---

[1] *Ibidem* p. 229.
[2] George SAND, *Agenda IV : 1867-1871*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, p. 88
[3] Jeanne PLESSY, dite Sylvanie ARNOULD-PLESSY (1819-1897) fut quelque temps la maîtresse du prince Jérôme NAPOLEON.
[4] Il s'agit du château dit de l'Anglais, édifice qui marque l'apparition de châteaux de styles exotiques. Sa construction a débuté en 1858, date de l'achat d'un terrain de 22 000 m^2, par Robert SMITH (1787-1873), colonel du génie anglais en Inde.
[5] George SAND, *Agenda IV : 1867-1871*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, p. 88.
[6] Lettres de Solange CLESINGER à Charles PONCY, BnF, Fr. nouv. acq. 14661.
[7] *Marines, poésies par Charles Poncy, ouvrier maçon de Toulon*, Paris, Lavigne, 1842. En 1850, Poncy fera paraître un autre recueil dont le thème lui avait été suggéré par George SAND, *La Chanson de chaque métier avec une préface à George Sand*, Paris, Carmon.
[8] Juliette ADAM, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre, éd., 1905, p. 230.

La voiture qui attend nos voyageurs les conduit à l'hôtel de la Croix d'Or. Nous savons que SAND n'aime pas Toulon. Nous ne chercherons donc pas à savoir ce qu'elle pense du nouveau boulevard qu'elle emprunte ni du théâtre que l'on vient d'achever. D'ailleurs, elle n'en parle pas.
Mais revenons à notre soirée à Toulon. Sous les conseils de Paul TALMA dont elle avait fait la connaissance durant son séjour à Tamaris en 1861, George SAND visite l'arsenal de Toulon. Au programme : un déjeuner à bord d'une frégate et une petite visite au bagne.

Nous sommes donc le lundi 9 mars, le canot du capitaine de vaisseau LAGÉ[1], commandant la frégate ***La Valeureuse*** vient chercher nos visiteurs. George ne s'étend pas sur le navire, juste deux mots sur le maquillage de madame LAGÉ qui les reçoit au salon. Fort curieusement, elle ne s'étend pas non plus sur la visite du bagne. Elle n'y fait même pas allusion ! Certes, elle connaît le bagne de Toulon pour l'avoir déjà visité le 13 mai 1861. Elle ne s'était d'ailleurs pas attendrie sur le sort des forçats : *"On paraît les traiter avec beaucoup de douceur,* avait-elle écrit*, et ils n'ont pas l'air de haïr leur travail qui n'est pas plus dur que celui des autres ouvriers du port de l'arsenal"* [2]. Il faut donc se tourner vers Juliette plus bavarde dans ses souvenirs[3] : *"Nous allons visiter le bagne avec le capitaine TALMA qui nous pilote. Mme SAND s'attendrit, se demande, quand elle voit une physionomie pas trop mauvaise, si ce n'est pas un innocent* […]. *Le capitaine TALMA, qui connaît bien le bagne et n'a pas, dit-il, de sensiblerie, montre à Mme SAND, dans un magasin où l'on vend les objets fabriqués par les forçats, un grand monsieur très digne, l'air fort distingué, dont les belles mains sont pleines d'objets qu'il nous offre. "Avec des mains comme celles-là, on ne peut être criminel, me dit tout bas Mme SAND", je lui achète quelques objets et nous passons"* [4].
Mais George SAND n'en reste pas là. Elle demande à Talma qui est cet homme et ce qu'il fait là. TALMA lui répond alors que ce jeune homme d'excellente famille, originaire de Lyon, couvait l'idée d'assassiner une jeune mariée au théâtre. Un beau jour, il en aperçut une qu'il connaissait pour l'avoir entendu dire *"oui"* une semaine auparavant. Il entra dans sa loge, prit la place du mari, sortit un instant et la poignarda. *"Et on va le laisser sortir ? s'écrie George SAND ! Mais il est fou, il recommencera. C'est mon avis, répond TALMA. On le surveillera vaguement ; moi, je le tiendrais enfermé"* [5].
L'après-midi, George tient à montrer un tout autre spectacle à son amie Juliette, car elle connaît bien la région toulonnaise pour l'avoir arpentée du 19 février au 29 mai 1861. Et elle commence par les gorges d'Ollioules et les grès de Sainte-Anne-d'Evenos : *"Juliette est ravie,* écrit-elle*, surprise du fantastique"*.
Juliette ajoute : *"Aux gorges d'Ollioules, Mme SAND est heureuse de mon admiration. "Vous voyez que j'avais aussi de jolies choses autour de Tamaris, Juilliette des Bruyères !" me dit-elle"* [6]. Et la jeune femme de poursuivre dans ses souvenirs que ce jour-là elle suivit un petit cours de géologie des plus instructifs : *"Chaque couche terrestre, chaque émiettement de roche produisent la même flore, elle, géologue*[7]*, dit-elle, peut peindre sans les connaître tous les aspects d'une région, tous ses effets de lumière"* [8].

Les gorges d'Ollioules

George essaie d'intéresser Topaze à cette belle science, mais la jeune fille qui n'est encore qu'une enfant préfère jouer et *"ne regarde rien. Elle est artiste,* avoue George*, mais cabote* (sic) *et pas rêveuse* […]. *On fait le projet d'y venir déjeuner demain*, poursuit-elle. *On rentre à Toulon. Talma dîne avec nous"* [9].
Le lendemain, mardi 10, Juliette veut connaître Tamaris. George lui en a tellement parlé et elle a lu le roman. On décide donc d'y porter le déjeuner. La maison baptisée *Les Tamarins* est ouverte. George y aperçoit Mme Trucy, la femme de l'avoué, propriétaire des lieux et Solange PONCY. Mme TRUCY propose aux visiteurs qu'elle n'attendait pas de s'installer dans la salle à manger, la bonne leur donnera un coup de main.

---

[1] Jean Théobald LAGÉ, né le 31 août 1816 était capitaine de vaisseau depuis le 5 juillet 1863.
[2] SAND George, *Voyage dit du Midi*, BnF N.a.fr. 13656.
[3] Juliette qui ne précise ni le jour ni l'heure place cette visite après celle de la chartreuse de Montrieux, ce qui est impossible.
[4] Juliette ADAM, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre, éd., 1905, pp. 238-239.
[5] *Ibidem* p. 240. Cette anecdote paraît peu probable. D'ailleurs, les recherches entreprises dans les archives du bagne n'ont rien donné. Que faisait ce bagnard à Toulon après en avoir pris pour dix ans ? La plupart des condamnés restaient à Toulon quelques semaines en attendant leur transfert pour la Guyane ou la Nouvelle-Calédonie.
[6] Juliette ADAM, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre, éd., 1905, p. 230.
[7] Lire à ce propos : Pascal CASANOVA, *Quand George Sand se passionnait pour la minéralogie et écrivait des contes pour ses petits-enfants,* in *Bicentenaire George Sand, Hommage varois*, édition Alamo, 2005.
[8] Juliette ADAM, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1905, pp. 230-231.
[9] George SAND, *Agenda IV : 1867-1871*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, p. 89.

George SAND avait raison, Juliette s'éprend des lieux : *"Lorsqu'on a vu Tamaris, nous confie-t-elle, on oublie ici le petit discours des gorges d'Ollioules. Ce n'est pas en géologue que George SAND a peint Tamaris, c'est d'après nature. Et quelle sincérité, quel choix des "moments à décrire" ; ce* ***Tamaris*** *s'est senti aimé et il s'est laissé pénétrer jusqu'à livrer le secret de toutes les beautés de ses horizons, à toutes les heures du jour et de la nuit"* [1].

Mais tandis que George SAND discute avec un paysan qui lui donne des nouvelles du cocher MATHERON dont elle avait loué les services en 1861 et de son cheval M. BOTTE[2] dont elle apprend le décès, les hommes, restés à l'intérieur, finissent les bouteilles. George quitte alors son *"cher banc",* salue une dernière fois la propriétaire et s'engouffre avec ses amis dans la voiture qui les reconduit à Toulon. Edmond ADAM est fatigué. Il laisse Juliette et Topaze à Toulon et regagne Cannes.

La soirée à la Croix d'Or sera festive : *"On danse La boulangère*[3] *et des rondes dans la chambre de Juliette, poursuit George, on est vraiment de bonne humeur"* [4].

Le mercredi 11 mars, George a prévu une dernière promenade. Le téléphone n'étant pas encore au point, elle ne saura pas que Lina est en train d'accoucher. Elle quitte l'hôtel toulonnais à 9 heures après avoir attendu son vieil ami Jules BOUCOIRAN[5] parti de Nîmes la veille, loue une seconde voiture et part visiter Belgentier et **la chartreuse de Montrieux** toujours avec la même équipe à laquelle est venue se joindre Solange PONCY[6].

Là, elle redécouvre les lieux avec un réel plaisir : *"On ouvre les yeux,* écrit-elle*, le Gapeau est plein, limpide. On entre dans la montagne et dans la forêt, enchantement, mille ruisseaux, des arbres de tous les climats, des dents de rochers fantastiques, des mouvements de terrains ravissants, des buissons de clématites, des herbes, pas de fleurs encore, une lancéole et des crocus"* [7]. Puis vient l'heure du déjeuner. Pour fêter ce dernier jour, nos excursionnistes ont mis des bouteilles de champagne dans le panier à visions.

Comme en 1861, George SAND ne rentre pas dans la chartreuse[8]. Le monument est fermé au public. Et puis, faut-il préciser qu'elle n'a jamais eu beaucoup de sympathie pour les hommes d'Eglise ? Après quelques plaisanteries sur les moines, le retour à Toulon se fait dans la joie et la bonne humeur.

Le lendemain matin, jeudi 12 mars 1868 vers 9 heures, George et les siens quittent la place au Foin. Le train pour Marseille entre en gare de Toulon à 9 heures 30. George SAND note : *"Il pleut et il vente. Juliette, Toto et les PONCY nous emballent dans un compartiment, seuls".* PONCY, Juliette et Topaze font un dernier signe d'adieu à leurs amis puis le train démarre. Le dernier séjour de George SAND dans le Midi vient de prendre fin.

Quelques années plus tard, Juliette confiera à son journal : *"George SAND est partie, me laissant le cœur plein de souvenirs très doux et très gais. Je me suis fait une règle de ne jamais souffrir des séparations, de penser toujours à la joie qui m'a été donnée et non à celle que je quitte ; aussitôt l'éloignement de ceux que j'aime, je me rejette d'un bond en arrière et je revis les jours heureux"* [9].

---

[1] Juliette ADAM, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre, éd., 1905, p. 240-241.

[2] George SAND consacrera quelques lignes à MATHERON (rebaptisé pour l'occasion Matron) et à M. BOTTE dans *Impressions et souvenirs*, Michel Lévy, 1873, p. 173 et suiv.

[3] Chanson singulièrement grivoise attribué à GALLET (Paris 1700 ?-Paris 1757). Son titre exact est *La boulangère a des écus.* Le Larousse du XIXe siècle précise *: "Tout le monde sait que c'est sur l'air de La boulangère que se danse une ronde qui finit gaiement les bals de noce bourgeoise".*

[4] George SAND, *Agenda IV : 1867-1871*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, annexe I p. 441.

[5] Jules BOUCOIRAN né à Nîmes le 23 mai 1808, mort en 1875. Rédacteur du *Courrier du Gard,* il fut également le précepteur de Maurice. Il aurait été prévenu par télégramme avant de débarquer à Toulon.

[6] Juliette compte parmi eux ADAM et PLAUCHUT. Elle ajoute à tort PLANET, oublie les PONCY et BOUCOIRAN. Preuve qu'il faut lire ses mémoires avec prudence.

[7] George SAND, *Agenda IV : 1867-1871*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, p. 89.

[8] Etant donné le nombre de cellules, la capacité d'accueil de la chartreuse en 1868, tout comme aujourd'hui, n'excédait pas dix-sept moines, pères et frères confondus.

[9] Juliette Adam, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1905, p. 242.

A Nohant, une bonne nouvelle attend George : la naissance de **Gabrielle**, seconde fille de Maurice et de Lina.

Au cours de ce dernier séjour dans le Midi, George SAND reverra bon nombre d'amis dont elle avait fait la connaissance à Tamaris en 1861 et de nouveaux viendront, grâce à Juliette, s'ajouter à la longue liste.

Juliette écrit à ce sujet : *"Mme SAND m'avait suppliée d'être implacable pour ceux qui désiraient la connaître et tenteraient de se faire présenter un à un. Elle n'admettait qu'une chose : que je réunisse le petit nombre de mes amis intimes et que je les lui présente tous à la fois. Cependant,* ajoute-t-elle avec une pointe d'humour*, elle fit quelques exceptions sur la prière de Maurice qui réclamait des sujets de caricatures"* [1].

Parmi les personnes rencontrées au cours de ce séjour de 1868 entre Toulon et Vallauris, notons :

- ✓ Pierre-Jules HETZEL (1814- 1886) : éditeur et ami de George SAND malgré quelques périodes de froideur et de brouilles, HETZEL avait refusé d'éditer les *Idées anti-proudhoniennes* de Juliette puis s'était finalement rapproché d'elle pour éditer ses écrits et devenir son ami.
- ✓ Arnould FREMY (1809-1890 ?) : George connaît bien ce journaliste et ancien professeur pour lui avoir adressé un courrier en 1833 dans lequel elle le priait de ne plus se présenter chez elle. A vingt-quatre ans, cet ami de STENDHAL était tombé amoureux de la jeune femme qu'elle était alors. On ne saura rien de la surprise que dut éprouver George SAND en revoyant celui qu'elle avait fichu à la porte quelques années auparavant. Juliette était-elle au courant de l'affaire en invitant FREMY à sa table ? Nous ne le saurons pas…

- ✓ Edmond PLAUCHUT : (1824-1909), journaliste à Angoulême. A partir de 1865, il devint l'hôte assidu de Nohant et l'ami le plus fidèle de George SAND. Il est le seul étranger inhumé auprès des morts de la famille SAND, dans le petit cimetière du château. Sur sa tombe, les visiteurs peuvent lire l'épitaphe suivante : *"On me croit mort, je vis ici"*. George SAND et Edmond PLAUCHUT se connaissent depuis 1848 mais ils ne se rencontreront pour la première fois qu'en 1861, à Tamaris. Ajoutons qu'Edmond PLAUCHUT gardera, après son bref séjour à Golfe-Juan, de solides liens d'amitié avec Juliette ADAM. Plauchut avait fait paraître en 1864 une première relation du naufrage qu'il fit en 1852 aux îles du Cap-Vert. Au cours de celui-ci, il avait pu sauver une cassette contenant deux lettres que George SAND lui avait adressées en 1848 et qui lui valurent l'amitié du gouverneur des îles et, par la suite, son rapatriement avec dix-huit de ses compagnons d'infortune. Ce récit qui a beaucoup de mal à être admis d'Edmond ADAM sera réimprimé en 1872 dans un volume *Le Tour du monde en cent vingt jours* chez Michel LÉVY.
- ✓ Le peintre Polycarpe SÉCHAN (1803-1874). Il fut le décorateur de nombreuses salles de spectacle dont le théâtre de l'Opéra, le théâtre de la Porte-Saint-Martin, l'Odéon, l'Opéra-Comique et bien d'autres encore. Une lettre que George SAND adressera à Juliette, bien après son séjour à Golfe-Juan, nous prouve la mauvaise foi de Solange : *"Il circule à Cannes, au dire de Solange, l'histoire suivante : À un grand dîner, à Bruyères, M. SÉCHAN aurait éternué dans la salade. Mme SAND se serait écrié : quel cochon ! Tous les Cannois présents auraient été ravis d'entendre enfin la voix de l'auteur de Lélia*[2]*. C'est Maurice qu'elle régale de cette historiette ; mais vous voyez que l'on redit bien ou mal ce qui se passe à Bruyères. Ai-je traité M. SÉCHAN de c… ? Oh ! je ne crois pas. HETZEL, oui, mais pas M. SÉCHAN."* [3]
- ✓ MEISONNIER et son fils : Louis Ernest MEISSONIER (1815-1891). Peintre militaire, né à Lyon, élevé à Paris dans le Marais où son père était droguiste. En 1868, il vint habiter *La Rostagne* (villa Cicéron) au cap d'Antibes où MERIMÉE lui rendit visite. Son fils, Jean-Charles MEISSONIER, fut peintre également. *"Il parle beaucoup de ses six chevaux,* note George*, de son loyer d'Antibes : douze mille francs par an, de ses colis, de ses laquais : quel sot parvenu !"* Enfin, son fils est *"très gentil"*…
- ✓ Charles PONCY (1821-1891), poète toulonnais et maçon de profession, il fit ses débuts dans la littérature en publiant un recueil de poèmes *Marines* (1842) ce qui lui valut l'admiration et l'amitié de George SAND.

---

[1] Juliette ADAM, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre, éd., 2005, p. 221.
[2] Roman de George SAND, 1833.
[3] George SAND, *Correspondance* Tome XX, Garnier, édition de Georges Lubin, p. 763.

- ✓ Camille AUBAN (1778-1870) : Médecin très apprécié des Toulonnais, il avait prescrit à George SAND de la pepsine pour la soulager d'une gastralgie survenue lors de son séjour à Tamaris. Le traitement avait été efficace même si PONCY rapporte dans ses mémoires cette exclamation de George SAND : *"Miséricorde, docteur ! Il va me pousser des cornes comme à mes gros bœufs berrichons."*[1]
- ✓ ZURCHER et MARGOLLÉ : Officiers de marine, tous deux membres de l'Académie du Var, Frédéric ZURCHER et Elie MARGOLLÉ sont deux auteurs connus et reconnus. Ensemble, ils ont écrit toute une série d'ouvrages sur les phénomènes de la mer, ceux de l'atmosphère, sur les tempêtes, les naufrages. SAND conservera jusqu'à sa mort des liens épistolaires avec les deux hommes. A son retour de Tamaris, elle fit d'ailleurs appel à eux pour la publication d'un article sur *les races humaines* écrit par son ami DARCHY, médecin dont la *Revue des Deux Mondes* ne semblait pas reconnaître le talent d'écrivain.

- ✓ **Wilhemine CLAUSS-SZARVADY** : (Prague 1832-Paris 1907) est une pianiste franco-tchèque de renommée internationale qui fit ses débuts en 1851 à la Société philarmonique dirigée par H. BERLIOZ. Elle connut le succès au cours d'une tournée en 1854 en Allemagne où elle rencontra F. LISZT. Lire à son sujet l'article que Joël-Marie FAUQUET lui a consacré dans son *Dictionnaire de la musique en France au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 2003. Les époux SZARVADY venaient tout juste de s'installer à Golfe-Juan suite au décès de leur fils Béla (11 ans et demi) en 1867. Juliette avait réussi à leur obtenir la villa *Brimborion*, propriété d'Edmond TEXIER. Malgré son grand talent de pianiste et d'après les souvenirs de Juliette, George SAND refusera qu'elle lui joue du CHOPIN !
- ✓ Paul TALMA : Fils du célèbre tragédien. La rencontre entre George SAND et Paul TALMA remonte au séjour à Tamaris, il lui avait laissé une excellente impression au point qu'elle le pistonnera sans même le lui dire auprès du prince Jérôme NAPOLEON. Et quel piston ! Le 16 août 1862, il est promu au grade de capitaine de frégate et fait officier de la Légion d'honneur le 3 octobre suivant[2]. Leur amitié durera jusqu'en 1875, année du décès de TALMA, toujours en fonction dans la marine. Il était d'ailleurs son voisin à Paris, rue Gay-Lussac. TALMA servira probablement de modèle pour camper le personnage La Florade dans le roman *Tamaris*. George SAND le reverra souvent à Paris. En effet, la romancière loue un appartement au n° 5 tandis que TALMA est au n° 40. Dans ce qui sera son dernier domicile parisien, George recevra Paul, sa femme Elisabeth Amélie Aline CORDIER ainsi que leur fille Charlotte qui épousera à son tour un lieutenant de vaisseau, M. DE LA CHAUVINIERE.

Je ne voudrais pas m'étendre plus longuement sur ce second séjour de George SAND dans le Midi de la France. *Vous le trouverez très détaillé dans mon ouvrage paru aux Presses du Midi.*

Comme je l'ai précisé, ce séjour de 1868 chez Juliette ADAM, n'aura pas été aussi productif que le précédent à Tamaris sept ans auparavant : seulement quelques souvenirs parus dans la *Revue des Deux Mondes* et rassemblés par la suite dans un recueil posthume : *Nouvelles lettres d'un voyageur* (1877).

J'aimerais cependant esquisser brièvement la suite et la fin de cette amitié marquée par le décès de George SAND en 1876. Juliette, Alice et Edmond ADAM reverront George SAND de nombreuses fois à Paris, mais aussi à Nohant du 4 au 20 juillet 1868, au cours d'un séjour dans les Ardennes du 17 au 21 septembre 1869[3] et enfin de nouveau à Nohant du 7 au 12 juillet 1870[4]. Mais la défaite de Sedan, le 2 septembre 1870, et la chute du Second Empire le surlendemain vont cependant refroidir les liens entre les deux femmes. L'admiration que portent les époux ADAM pour le tribun **Léon GAMBETTA** est aussi pour beaucoup.

---

[1] Charles PONCY, *Tamaris avant et depuis Michel Pacha*, A. Isnard et Cie, Toulon, 1889, p. 10.

[2] Les archives du ministère de la Défense sont des plus élogieuses sur l'homme : *"Longtemps oublié dans les grades, son zèle ne s'est jamais ralenti et les notes données sur son compte par* [ses supérieurs]*, le dépeignent comme un officier aussi intelligent que marin, parfait dans les fonctions de commandant ; plein de cœur et d'énergie, d'une grande activité et d'un excellent caractère"*. Ministère de la Défense, Service historique de la marine, château de Vincennes.

[3] Source du roman *Malgrétout* (1870). Juliette gardera de ce voyage une impression pénible, notamment à Verdun où elle devra quitter la chambre qu'elle occupe avec Alice car infestée de *"bêtes immondes"* pour se réfugier dans celle d'Edmond ADAM. Cf. George Sand, *Correspondance* Tome XXI, Garnier, édition de Georges Lubin, pp. 630-631.

[4] Au grand regret de George SAND, Juliette, Alice et Edmond ADAM ne resteront que peu de temps *"Comme vous êtes peu restés, chers amis ! on s'est à peine vus, et nous restons avec plus de regrets que de souvenirs."* (*Corr*. Tome XXII, p. 121). Les invités de George SAND devaient sûrement souffrir de la chaleur. L'*Agenda* de la romancière insiste sur un pic rarement atteint.

En 1870, George a soixante-six ans, Juliette en a trente-quatre. Combien de décennies séparent la guerre franco-prussienne de la révolution de 1830 ou de celle de 1848 au cours de laquelle George SAND a vu couler beaucoup de sang ? Si Juliette croit encore en une possible victoire, George est pour une paix rapidement conclue.
George SAND ne renie pas ses prises de position passées, mais comme elle le confiait à Joseph DESSAUER en 1863 à propos de la vieillesse : *"C'est le meilleur âge, c'est celui où l'entendement voit clair"* [1].
Dans ses *Mémoires*, Juliette rapporte une discussion avec George SAND au cours d'un dîner. Inquiète, George s'indigne face à l'admiration des ADAM pour Léon GAMBETTA : *"Si vous n'étiez pas fascinés par les paroles de revanche de GAMBETTA, par ses variations et vibrations sur l'Alsace-Lorraine, vous verriez que c'est une outre gonflée. Il n'y a rien en lui, mais rien, rien, je vous le répète. Vous tomberez de toute votre hauteur un jour, quand vous serez forcés par les événements de descendre à son niveau après l'avoir élevé au vôtre. Mais regardez-le donc ! Est-ce qu'il a la tournure d'un héros français ? "*
En condamnant la poursuite de la guerre et la Commune, George SAND crie sa peur de voir son pays voué à une ruine certaine. Dans "*George SAND et la révolution pour l'idéal"* [2], Annarosa POLI ajoute : *"George SAND est proche de la terre et assiste chaque jour aux souffrances des paysans qu'elle essaie de soulager par tous les moyens, en se privant du nécessaire, elle qui est témoin du désordre de l'armée en voyant passer dans son Berry de pauvres troupes au sein d'un hiver tragique, sent son cœur généreux frémir devant tant de misère".*

NAPOLEON III prisonnier

La misère est dans les campagnes et elle est aussi dans la capitale où, rappelons-le, les Parisiens affamés sont contraints de manger les animaux du Jardin des plantes, dont les célèbres Castor et Pollux, les deux éléphants d'Asie de la ménagerie !
Mais George SAND, consciente des reproches que lui fait Juliette, n'en reste pas là et n'hésite pas à contrer les positions de la jeune femme dans une *"Réponse à une amie"* qu'elle fait paraître dans le journal *Le Temps* du 1er novembre 1871. Indignée par des manœuvres politiciennes qu'elle croit encouragées par Juliette et son mari Edmond ADAM, elle y réaffirme sa foi en la participation de tous à la conduite des affaires du pays par l'exercice du suffrage universel masculin. Puis le discours s'assagit et nous retrouvons une George SAND idéaliste, plus idéaliste que jamais : *"Mon amie, je me souviens d'un pauvre fou, jeune, pâle, à longue barbe noire, que, dans mon enfance, je voyais errer dans la campagne, d'un air préoccupé. Il fouillait les buissons, il retournait les pierres, il entrait dans les habitations et se penchait sur les puits, et quand on lui demandait ce qu'il cherchait, il répondait invariablement : Je cherche la tendresse. Si nous la cherchions un peu ? Si nous cherchions la vérité dans les parfums des champs ou dans la transparence des sources ? Peut-être l'entendrions-nous murmurer le mot : aimer ! Oui, aimer quand même, je crois que c'est le mot de l'énigme de l'univers".*
Si les événements tragiques qui secouent le pays tout entier opposent George SAND et Juliette ADAM au point de refroidir leurs relations notamment épistolaires, leur amitié, quant à elle, demeurera.
Le 24 octobre 1870, Juliette a pris la sage décision de protéger la jeune Alice des événements qui secouent la capitale en l'envoyant en Normandie puis à Jersey. Et c'est par George SAND que Juliette et Edmond ADAM recevront enfin des nouvelles : *"Voilà une lettre d'Alice, je l'ai reçue ce matin, et rayé quelques lignes trop intimes en apprenant que les lettres devaient être envoyées ouvertes, mais c'est tout à fait indifférent et ne cache rien dont Juliette doive s'inquiéter. Je lui en donne ma parole d'honneur. L'enfant est bien portante, en bon air, bien logée, bien soignée, se tranquillise et attend patiemment le moment prochain de revoir sa mère"* [3].

---

[1] George SAND, *Correspondance* Tome XVIII, Garnier, édition de Georges Lubin, pp. 107-108, lettre à Joseph Dessauer, 3 novembre 1863.
[2] Revue *Présence de George Sand*, n° 34, avril 1989, pp. 17-25.
[3] George SAND, *Correspondance* Tome XXII, Garnier, édition de Georges Lubin, pp. 276-278.

La page de la guerre contre la Prusse cruellement tournée, celle de l'humiliation infligée à la France par GUILLAUME Ier et BISMARCK, difficilement digérée, la Troisième République poursuivra son chemin d'Adolphe THIERS à Patrice DE MAC-MAHON pour ne citer que ceux qui présideront du vivant de George SAND. Nourrie d'un esprit vanchard, Juliette ne cessera de renouveler sa confiance en Léon GAMBETTA en lui ouvrant les portes de son salon parisien et de sa villa à Golfe-Juan[1]. D'aucuns diront qu'elle aurait bien aimé devenir son épouse[2] si ce dernier ne s'était pas amouraché d'une certaine Léonie LEON[3] que Juliette pense être une espionne de Bismarck[4], peut-être même responsable de la mort du célèbre tribun en 1883.

Si les rencontres entre George SAND et Juliette ADAM se raréfient de 1871 à 1876, leur correspondance se poursuit et George pourra même féliciter Juliette lorsqu'elle sera deux fois grand-mère : Pauline en 1874 et Claudie l'année suivante.

Faut-il rappeler que les prénoms des deux enfants d'Alice sont ceux de deux romans de George SAND ? [5]

Certes, les cœurs des deux femmes ont souffert. Le temps des soirées au théâtre et des emplettes sur les Grands Boulevards est révolu. George SAND et Juliette vont se revoir mais de manière très épisodique[6].

Le 2 mai 1873, George SAND note laconiquement dans son *Agenda* : *"Je dîne chez Magny avec Juliette ADAM et le jeune ménage."* [7] En effet, entre-temps, le 28 février 1873, Alice a épousé Paul SEGOND[8] et Juliette a tenu tout naturellement à présenter le jeune homme à George SAND.

George SAND revoit Juliette et Edmond le 6 juin à Paris pour un dîner avec des amis et une représentation de *L'Ami des femmes* d'Alexandre Dumas fils au théâtre du Gymnase[9]. Si la première rencontre entre George SAND et Juliette ADAM eut lieu le 1er novembre 1866, la date de la toute dernière reste hélas incertaine. Elle a sans nul doute eu lieu à Paris entre les 9 et 11 juin 1875. En effet, le 4 juillet 1875, George SAND écrit à Juliette pour la remercier d'un cadeau que cette dernière vient de lui envoyer à l'occasion de son anniversaire : *"Que vous êtes aimable de penser toujours à moi à cette époque de l'année, et bonne de m'envoyer de si belles choses ! Ce plateau est une merveille de goût et de facture. Je n'oserai pas m'en servir. Je le mettrai à la muraille comme un tableau"*. Puis elle poursuit dans sa lettre : *"Et vos ravissantes petites-filles ? Qu'elles sont donc jolies ! La petite malade est-elle bien guérie aussi ? Moi j'ai été privée de vous embrasser au dernier moment. La fièvre m'a reprise à mon arrivée à Nohant* […]. *Je suis très reconnaissante de la passion d'ADAM pour ma grande Aurore. Je crois que Titite*[10] *lui plairait aussi, car c'est un drôle de loustic"*.[11]

L'*Agenda* de George SAND étant muet du mercredi 9 au vendredi 11 novembre *" retour à Nohant avec Lina, Aurore, PLAUCHUT et Charles ROLLINAT "*, la rencontre n'a pu se faire qu'entre ces trois jours.

En décembre 1875, George promet à Juliette de passer un mois d'hiver à Golfe-Juan[12]. Le projet ne se réalisera pas. Quoi qu'il en soit, du 1er janvier jusqu'à sa mort survenue le 8 juin, George SAND ne quittera pas son cher Nohant.

---

[1] Par la suite, Juliette reviendra sur son admiration pour GAMBETTA. Le 11 novembre 1930, elle confiera à un journaliste de *Paris-Midi* : *"Ah ! il n'avait pas l'encolure"*. Cf. Saad Morcos, *Juliette Adam,* thèse de doctorat, Dar Al-Maaref, Liban, 1962, p. 122.

[2] Edmond ADAM meurt le 14 juin 1877.

[3] Léonie LÉON (1838-1906) rencontra Gambetta en 1868 et fut sa maîtresse de 1872 jusqu'à sa mort.

[4] Anne HOGENHUIS-SELIVERSTOFF, *Juliette Adam l'instigatrice*, éditions L'Harmattan, Paris, 2002, p. 161.

[5] Une troisième fille naîtra du mariage entre Alice La Messine et Paul SEGOND, Juliette (1885).

[6] En juillet 1872, Juliette se décommandera d'une invitation à Nohant faite par George car elle projette de se rendre à Venise afin de préparer les fiançailles d'Alice avec Paul SEGOND.

[7] George SAND, *Agenda V : 1872-1876*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, p. 131.

[8] Paul SEGOND (1851-1912) deviendra un chirurgien français de grande réputation. Il est l'un des fondateurs de la chirurgie gynécologique et de l'enseignement de la gynécologie à Paris. Il sera également l'un des plus éminents spécialistes du genou au point de donner son nom "la fracture de Segond" à la rupture du ligament croisé antérieur.
Il deviendra propriétaire d'un château à Callian dans le Var où Juliette ADAM décèdera en 1936.

[9] George SAND, *Agenda V : 1872-1876*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993, p. 216.

[10] Aurore et Gabrielle, les deux filles de Maurice et de Lina.

[11] George SAND, *Correspondance* Tome XXIV, Garnier, édition de Georges Lubin, pp. 323-324.

[12] George SAND, *Correspondance* Tome XXIV, Garnier, édition de Georges Lubin, p. 475.

Nous voici arrivés au 28 mai 1876. Pour le biographe sandien, cette date correspond tristement aux trois dernières pages du XXIVe et dernier volume de l'imposante *Correspondance* de George SAND éditée par l'érudit Georges LUBIN. George SAND est à Nohant, assise face à ce petit secrétaire qui lui sert de bureau. Combien de pages noircies de cette écriture large, prolifique et généreuse celui-ci aura-t-il vu s'empiler ? Romans, pièces de théâtre, contes, essais, nouvelles… L'œuvre est immense. Et puis, il ne saurait être question d'oublier la *Correspondance* : plus de dix-huit mille lettres éditées sur un ensemble de vingt-quatre volumes et trois suppléments !

Ce 28 mai 1876, George SAND adresse à son médecin et ami, le docteur Henri FAVRE, l'une de ses dernières lettres : *"Je monte les escaliers aussi lestement que mon chien, mais les évacuations naturelles étant presque absolument supprimées depuis plus de deux semaines, je me demande où je vais et s'il ne faut pas s'attendre à un départ subit un de ces matins* […]. *Je ne suis pas de ceux qui s'affectent de subir une grande loi et qui se révoltent contre les fins de la vie universelle. Mais je ferai pour guérir tout ce qui me sera prescrit, et si j'avais un jour ou deux d'intervalles dans mes crises, j'irais à Paris pour que vous m'aidiez à allonger ma tâche, car je sens que je suis encore utile aux miens"* [1]. Consciente du temps qu'il lui reste à vivre, George SAND insiste pour revoir une dernière fois son amie Juliette : *"Qui sait ? Vous vous reprocherez peut-être de n'avoir pas répondu à mon dernier appel"* [2].

Et Juliette de poursuivre dans ses mémoires : *"Mme SAND insiste pour que nous allions à Nohant. Il y a des siècles qu'elle ne m'a vue. Aurore et Gabrielle ont grandi. Mme SAND voudrait que ma fille lui amène ses filles ; les petites s'aimeraient comme s'aiment les grands-mères et les mères. Ma grande amie porte bien la vieillesse, mais elle a un mal local qui l'inquiète… Elle voudrait venir à Paris, mais des crises trop rapprochées l'empêchent de tenter le voyage. C'est toujours la suite de sa fièvre typhoïde, la paresse de ses intestins, qu'elle ne consent pas à soigner. Ses malaises déjà m'inquiétaient à Bruyères"* [3].

Juliette ne reverra donc pas son amie George SAND qui meurt Nohant le 8 juin 1876 et sera inhumée dans le petit cimetière familial, le samedi suivant. Juliette ne s'y rendra pas : *"Un gros rhume m'a fait interdire d'y aller. ADAM souffrait d'un anthrax"* [4]. Edmond ADAM disparaît à son tour le 14 juin 1877, victime d'une septicémie provoquée par l'anthrax qui le faisait tant souffrir.

Juliette ADAM, quant à elle, nourrie de revanche après la cuisante défaite des Français contre la Prusse en 1870, verra la victoire de 1918 et la restitution à la France de l'Alsace-Lorraine.

Avec le temps, une belle et durable amitié liera Juliette à Aurore SAND, petite-fille de George.

En souvenir de George, Juliette retournera à Tamaris, Villa Miramar, en décembre 1917.

Elle s'éteindra quelques jours avant son 100e anniversaire, le 23 août 1936 à Callian dans le Var.

* * * * * * * * * * *

BIBLIOGRAPHIE

ADAM Juliette, *Mes premières armes littéraires et politiques*, Alphonse Lemerre éditeur, 1904.

ADAM Juliette, *Mes Sentiments et nos idées avant 1870*, Alphonse Lemerre éditeur, 1905.

ADAM Juliette, *Mes angoisses et nos luttes*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1905.

ADAM Juliette, *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche,* Alphonse Lemerre éditeur, 1908.

ADAM Juliette, *Voyage autour du Grand Pin*, Paris, J. Hetzel, 1863.

Adde Brigitte (coord.)*… et c'est moi, Juliette ! Madame ADAM 1836-1938*, éd. Société des amis de Gif et d'alentour, 1988.

[1] Ibidem, pp. 637-638.

[2] Ibidem, p. 636.

[3] Juliette Adam, *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche,* Alphonse Lemerre éditeur, 1908, pp. 369-370.

[4] Juliette Adam, *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche,* Alphonse Lemerre éditeur, 1908, p. 375.

BARRY Joseph, *George SAND ou le scandale de la liberté*, chap. 36, éd. du Seuil, 1984.
CASANOVA Pascal (sous la direction de), *Bicentenaire George SAND, Hommage varois*, Alamo, 2006.
DAUDET Léon, *L'Entre-deux-guerres*, 3e série, Nouvelle Librairie nationale, 1915.
DOUCHIN Jacques-Louis, *George SAND, l'amoureuse,* éditions Ramsay, 1992.
DUPECHEZ Charles, *Marie D'AGOULT, le grand amour de Liszt*, Perrin, 2001.
Fahmy Dorrya, *Charles Poncy, Poète maçon*, PUF, 1935.
HAMON Bernard, *Bourgeoise vieillie ou révolutionnaire patiente ? George SAND pendant l'année terrible,* Bull. des amis de George SAND, année 2003.
HAMON Bernard, *George SAND et Adolphe Thiers,* Bull. des amis de George SAND, année 2008.
HOGENHUIS-SELIVERSTOFF Anne, *Juliette ADAM l'instigatrice*, éditions L'Harmattan, Paris, 2002.
HUGO Victor, *Œuvres complètes, En voyage,* tome II, Librairie Ollendorff, 1910.
MAUROIS André, *Lélia ou la vie de George SAND*, Marabout, 1980.
MORCOS Saad, *Juliette ADAM,* thèse de doctorat, Dar Al-Maaref, Liban, 1962.
SAND George, *Correspondance* tomes I à XXVI, Garnier, édition de Georges Lubin, 1964-1995.
SAND George, *Impressions et souvenirs*, Michel Lévy, 1873.
SAND George, *Nouvelles lettres d'un voyageur*, Paris, Calmann Lévy, 1877.
SAND George, *Agenda IV: 1867-1871*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993.
SAND George, *Agenda V: 1872-1876*, éd. Jean Touzot, Paris, 1993.
SAND Maurice, *Le Théâtre des marionnettes*, éditions Jeanne Lafitte, 1994.
SAND Christiane et Clément Gilles, *Le Jardin romantique de George SAND,* Albin Michel, 1995.
Thuillier Robert, *Les Marionnettes de Maurice et George SAND,* éditions Hermé, 1998.
TRICOT Michelle, *Solange, fille de George SAND*, éd. L'Harmattan, 2004.
TRICOT Michelle et SAND Christiane, *L'Ami de Georges SAND en Berry, Edmond Plauchut le tartarin de Nohant*, Geste éditions, 2009.

AUTRES SOURCES

Dictionnaire des parlementaires français, Paris, Bourloton, 1889-1891, Tome IV.
Dictionnaire de la musique en France au XIXe siècle, sous la direction de Joël-Marie Fauquet, Paris, Fayard, 2003.
Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice sous la direction de Ralph Schor, Serre éditeur, 2002.
Géographie illustrée de la France et de ses colonies par Jules Verne, J. Hetzel, s.d.
Annales de la Société entomologiste de France, deuxième série, tome 4e, 1846.
Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, Tome IV, Nice, impr. Malvano & Co., 1877.

SOURCES MANUSCRITES

Aurore SAND, *Souvenirs,* quarante pages dactylographiées, conservées à la bibliothèque de La Châtre, don Ch. SMEET-SAND.
Correspondance de Marie D'AGOULT et papiers provenant de la famille Ollivier, BnF N.a.fr 25181 – 25184.
Lettres de Solange Clésinger à Charles Poncy, BnF, Fr. nouv. acq. 14661.
Lettres de Maurice SAND à Lina, BHVP fonds SAND H 175 à H 183.
Lettres de Solange Clésinger à Charles Poncy, BnF, Fr. nouv. acq. 14661.
SAND George, *Voyage dit du Midi*, BnF N.a.fr. 13656.

EXPOSITION-RETROSPECTIVE

Dans le cadre du **70e anniversaire** de notre société, nous vous proposons **une exposition-rétrospective** à la Maison du Patrimoine, du 21 septembre au 30 novembre 2019.
Intitulée **"Une association dans la ville, les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne"**, elle se propose de montrer à travers 7 grands thèmes, les activités de notre association.
Fondée en 1949 par Louis BAUDOIN, Adrien BOUVET et Pierre FRAYSSE, notre société est restée fidèle à ses objectifs initiaux :
"Recueillir et conserver tous documents se rapportant à l'histoire artistique, littéraire et archéologique de La Seyne, de son terroir et de ses rapports avec les communes environnantes, tant avant qu'après juillet 1657, date d'érection de la commune de La Seyne."
A travers ses conférences, ses sorties, son bulletin trimestriel, son colloque… notre association participe toujours davantage à la vie de notre cité.

* * * * * * * * * *

LE COLLOQUE DU 5 OCTOBRE 2019
"Quelques figures politiques varoises des XIXe et XXe siècles"

C'est le **samedi 5 octobre 2019** qu'aura lieu le prochain colloque de notre société. Il se déroulera dans la nouvelle salle Louis Baudoin, du collège L'Herminier aux Sablettes, Allée des Nymphéas, 83500, La Seyne-sur-Mer. Au cours de ce samedi après-midi, de 14h à 19h, reprenant le même thème que les années précédentes, nous pourrons assister cette année à quatre conférences :

Gabriel JAUFFRET
rendra hommage
au Dr Arthur PAECHT
décédé au mois d'août 2018

Bernard SASSO
reviendra sur le parcours
de Toussaint MERLE
décédé il y a 50 ans

Jacques GIRAULT
évoquera les Parlementaires
Varois qui eurent le courage
de refuser de donner les
pleins pouvoirs à Pétain
le 10 juillet 1940

Jean-Claude AUTRAN
pour sa part, évoquera
la vie mouvementée d'un
Seynois d'adoption,
Jean LAMBERT

* * * * * * * * * *

Notre sortie d'automne nous donnera l'occasion de découvrir le **samedi 12 octobre 2019**

AUBAGNE.
« Sur les pas de Marcel PAGNOL et les santons de Provence ».

Programme de la journée :

- **Le matin**, visite guidée des lieux mythiques de Marcel Pagnol (en bus).
- **L'après-midi**, visite de l'atelier d'un santonnier, puis du musée.
  "Le petit monde de Marcel PAGNOL".

Inscriptions : vendredi 4 octobre 2019 de 9h30 à 11h, à la Maison du Patrimoine.
Prix : 60 € par personne, tout compris.

Chantal DI SAVINO

MOTS CROISES 152

Horizontalement.

I. De façon légère et transparente. **II.** Relatif aux mécanismes de défense naturelle. **III.** Etant donné. Plante bulbeuse. Répare une offense. **IV.** Patrie d'Abraham. Certaines sont passantes. Peut être double. **V.** Constatas. En bon état. **VI.** Propre à une certaine femelle carnivore. Aspirer d'une certaine façon. **VII.** Se caractérise par des boutons. Sélectionna. **VIII.** Double. Personnel. Outil du dessinateur. **IX.** Chaîne culturelle. Evoque Clémenceau. Caractérise l'acidité ou la basicité. **X.** C'est à toi. Son carnaval est célèbre. Va avec elle. **XI.** Rivière de France. Tire. **XII.** Accroche publicitaire. Indique le lieu. **XIII.** Ses adeptes apprécient les divertissements nocturnes.

Verticalement.

1. Mise en évidence matérielle. **2.** Début. Epreuve. **3.** Relève du secteur de l'industrie. Tranche de pain. Etendue d'eau. **4.** Démesurée. **5.** Parti politique. Lieu de travail. Personnel. **6.** Dieu du vent. Arrivé parmi nous. Il protège son propriétaire. **7.** Epoux de Pénélope et père de Télémaque. Conjonction. Supplément. **8.** Appel de détresse. Engendre un effet comique. Usa à l'envers. **9.** Début d'égalité. Donne une information. Détention d'objets volés. **10.** Jeune ouvrière parisienne. Choix. **11.** Relatif aux cavaliers. Largeur d'étoffe. **12.** Dévêtues. Au cœur du sein. A été capable. Célèbre équipe marseillaise. **13.** Peut qualifier certain style.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III					■				■				
IV			■					■					
V						■						■	
VI								■					
VII		■					■		■				
VIII						■			■			■	
IX					■						■		
X			■				■	■		■			
XI					■							■	
XII		■		■							■		
XIII													

SUDOKU

				3	8	6	5	
9		5	6					8
				5		4		
6	1	3	8			7		5
				1				
5		4			6	8	2	1
		9		4				
4					3	1		7
	3	8	1	6				

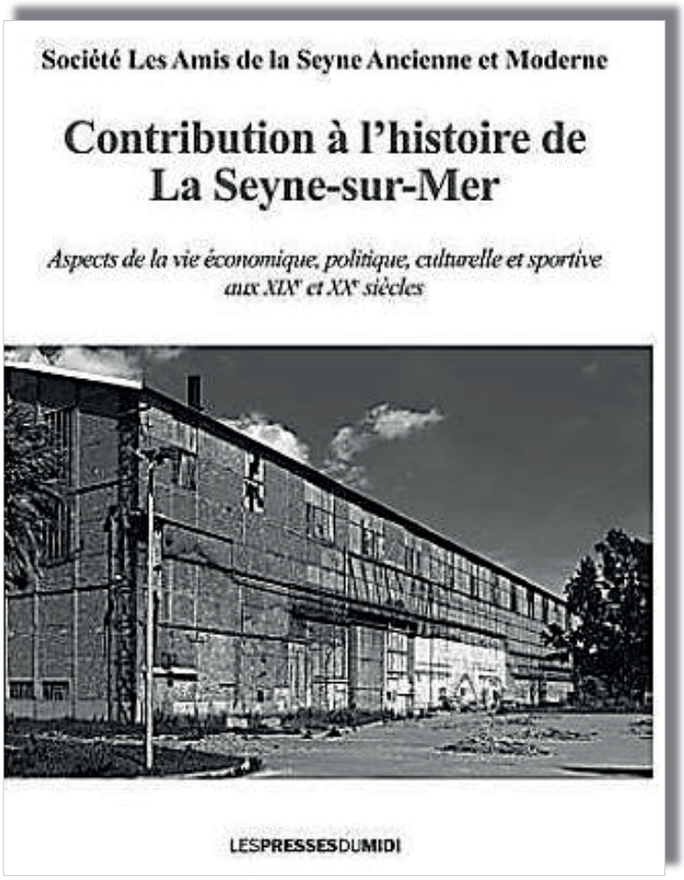
SOLUTION DU SUDOKU DE CE NUMERO

2	7	1	4	3	8	6	5	9
9	4	5	6	2	1	3	7	8
3	8	6	7	5	9	4	1	2
6	1	3	8	9	2	7	4	5
8	2	7	5	1	4	9	3	6
5	9	4	3	7	6	8	2	1
1	6	9	2	4	7	5	8	3
4	5	2	9	8	3	1	6	7
7	3	8	1	6	5	2	9	4

REPONSE AUX MOTS CROISES 151

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	I	M	P	R	O	V	I	S	A	T	I	O	N
II	R	E	V	O	L	U	T	I	O	N	N	E	E
III	R	U	■	U	■	■	E	■	U	T	■	N	U
IV	E	T	A	B	L	E	■	E	T	■	S	O	T
V	M	E	U	L	E	S	■	S	A	R	■	L	R
VI	P	■	D	A	■	T	A	■	T	U	■	O	A
VII	L	O	I	R	E	■	M	I	■	E	A	G	L
VIII	A	T	■	D	O	M	I	N	O	■	L	U	I
IX	C	A	L	I	N	■	E	N	R	O	B	E	S
X	A	N	I	S	■	T	S	■	B	■	I	■	A
XI	B	■	G	E	A	I	■	A	■	G	N	O	N
XII	L	I	N	■	I	T	E	R	■	A	O	U	T
XIII	E	L	E	C	T	O	R	A	L	I	S	T	E

RAPPEL



Nous rappelons à nos adhérents que notre livre est toujours disponible :
"Contribution à l'histoire de la Seyne-sur-Mer. Aspects de la vie économique, sociale, culturelle et sportive aux XIXe et XXe siècles."

Cet ouvrage fait suite à celui de M. Louis BAUDOIN, paru en 1965, réédité par nos soins en 1995. Nous avons fait appel pour cela à quatorze auteurs, qui ont participé avec beaucoup d'enthousiasme à sa rédaction.
Vous y trouverez aussi un cahier central de photographies dont l'auteur, un jeune artiste, s'est penché sur le site des anciens chantiers navals, friche industrielle chargée de souvenirs, mais aussi lieu essentiel porteur d'une mémoire collective…

Vous pouvez vous le procurer, au prix de **19 €,** auprès de :

- Jacqueline PADOVANI,
- Bernard ARGIOLAS
- Jean-Claude AUTRAN.

Il peut être une excellente idée de cadeau.

BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT

Adhésion avec abonnement au Bulletin *"Le Filet du Pêcheur"* : **20 €**

Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : **"Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne".**
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

Madame Chantal DI SAVINO
Le Pré Bleu bât E
372 Vieux chemin des Sablettes
83500 La Seyne-sur-Mer.

NOM : ……..Prénoms :……..
Adresse :…….
Tél :…….....**Adresse électronique** :……

Festival « SAND & CHOPIN en Seyne » Août 2019